



*des
Sylves
sombres
aux
Halliers
pâles*

F. de la Tombelle



DES SYLVES SOMBRES
AUX HALLIERS PALES



B^o F. DE LA TOMBELLE



UNE RUE A LAGUIOLE

Des Sylves sombres

aux Halliers pâles

—*—

Pour un Périgourdin, à plus forte raison pour un enfant de l'Aquitaine, aller vers le fleuve méditerranéen, *usque ad Rhenum*, c'est partir vers la surprise des longitudes nouvelles. La brutale banquise de l'Auvergne se dresse, menaçante, depuis Tulle, Argentat ou Figeac, appuyée d'un côté par les plateaux granitiques de la Corrèze, aux bruyères vibrantes endeuillées de violet, de l'autre par les désolations calcaires des Cévennes, et soutenue par l'arrière-garde des volcans du Velay semblant toujours prêts à se réveiller sur leur lit de lave pour ébranler, dans une convulsion dernière, leurs portiques somptueux de basaltes à peine refroidis. Puis, soudain, derrière ces amas de roches ignées qui se sont frayé, brutalement, une issue à travers les sédiments culbutés, se lève, comme par l'effet d'une toile de fond appuyée par des machinistes surnaturels, un décor empoudré de soleil. Les granits, les gneiss, les schistes, les quartz et les laves font place à la poussière conquérante de la plaine. L'arête plutonienne est franchie, le chêne ne se hasarde plus à fausser les plans exaspérés de lumière par le rude pigment de son feuillage; c'est l'olivier qui, maintenant, oppose sa ramure pâlie aux embruns de sable surchauffé, tandis que les cyprès dressent contre la lime du vent leur précaire défense. Seul, le Rhône, de ses eaux généreuses et royales, fait courir sur cette palette anémiée son ruban d'émeraude; c'est la Provence!

L'Automobile-Club Périgourdin, dont les lettres fatidiques A. C. P. n'ont pas seulement retenti des Pyrénées aux Apennins, du Languedoc à l'Armorique, mais sont en train d'ajouter des vocables à la langue française (acépéer, acépéen, acépéable), a donc, cette année 1913, parcouru le cycle géologique et forestier du Massif Central, jusqu'à Valence. Là, mis en humeur par la farandole des flots du Rhône, il poussa jusqu'au Vercors, s'engouffrant dans les Grands-Goulets où chaque voiture disparaissait une à une dans la tranchée

finale, comme dévorée par le dragon de Siegfried l'attendant au fond de son antre ; il pointa jusqu'au Rousset, il dévala jusqu'à Die, négligeant d'y sacrifier un taureau à Cybèle ; il roula en vitesse à travers la plaine de Montélimar, puis, songeant que le retour doit finir par être le synonyme synchronique de l'aller, il franchit de nouveau le Vivarais et l'Auvergne pour retrouver jusqu'à Périgueux, et dans l'ordre inverse, les chênes, les châtaigniers, les roches noires et les terres rouges qu'il avait vu, peu à peu, disparaître à travers le macadam vaporisé de la route.

Moteurs humains et poumons mécaniques furent donc soumis, pendant une douzaine de jours, au violent entraînement de changement d'altitude que supportait, impavide, le comte Guy de Fayolle, un habitué de la nacelle sphérique, la partie suspendue étant ici prise pour le tout.

Tour à tour au Col de Diane au-dessus du Mont-Dore, à Issoire, au bord de l'ancienne mer de la Limagne, au Gerbier-de-Jonc, sur le Rhône, au Rousset, à Vals, à Saint-Agrève, sur les plateaux d'Aubrac, l'A. C. P. joua avec le baromètre, à désespérer les plus convaincus des pronostiqueurs du temps. Est-ce à cause de cela, ou par je ne sais quelle concordance mystérieuse et divinatoire, que, pendant ces douze jours, le ciel conserva son azur immaculé, à part quelques heures au Rousset ? Le fait est que l'on ne connut pas un seul moment la route boueuse, au plus grand avantage des pneus, qui se sont comportés, à de bien rares exceptions près, de la façon la plus gracieuse autant que la plus péremptoirement gonflée.

Mais avant d'entreprendre le récit de cette excursion, de ce circuit d'altitude auquel on ne peut vraiment plus donner le nom modeste de randonnée, avant d'aligner la série des désignations géologiques, grand écueil pour le récitant désireux de ne pas lasser la patience de ses lecteurs, commençons par dresser la liste des présents, des retardataires, et même des absents, puisque, retenus au rivage périgourdin, ils finirent par casser leur chaîne et nous rejoindre.

Nous étions neuf voitures, de force variant de 40 à 12 HP. Les neuf conducteurs étaient : MM. Balluteaud, comte de Chasteigner, comte Félix de Fayolle, comte G. de Fayolle, Lagrange, comte Horric de La Motte, Parant, Prat-Dumas et moi.

Plus tard arriveront M^{me} de Laurière et son fils Pierre dans sa Renault allégée du poids et du souci d'un examen qu'il venait de passer brillamment.

Les passagers étaient : M^{me} Balluteaud, comtesse de Chasteigner, M. et M^{me} Contaut, celui-ci se réjouissant égoïstement à l'idée de m'avoir passé la plume ! le comte des Courtis, dont nous avons fait « l'amiral » de même que nous avons fait de M. Balluteaud « le docteur », M. Delperrier, M. Estignard, dit « poids léger », M. et M^{me} Faurès, baron et baronne Journu, M. Monmarson, M^{me} Prat-

Dumas, le marquis et la marquise de Fayolle, et enfin M. Didon, le dernier évadé des contingences Vésoniennes.

En tout vingt-huit personnes.

Et maintenant, en route, ou plutôt non, à table ! car l'excursion officielle commençait le samedi soir 12 juillet à 7 heures. Elle aurait pu être annoncée par vingt et un coups de canon, mais on n'avait qu'un tambour. Donc, à Issoire, tout le monde se retrouva devant l'hôtel de la Poste, à citer pour son garage spacieux, à l'huis adéquat à tous les braquages, et pour l'activité intelligente et sonore de la propriétaire, M^{me} Vaury.

A l'issue du dîner, qui fut en tout point excellent, sur un carillon de verres le Président se leva et fit son discours de bienvenue aux camarades, aux anciens fidèles, aux nouveaux venus et nouvelles venues. Discours, est-ce bien le mot, non, causerie plutôt, spirituelle et affectueuse, ce qui est préférable à toutes les rhétoriques. Après, vinrent les communications pratiques, indications d'itinéraire et d'heures, nominations de quelques-uns aux charges et emplois. C'est ainsi que je fus chargé de la narration subséquente pendant que Contaut se repose de ses récits hispano-pyrénéens. M. Faurès fut promu au grade d'orateur officiel et de baryton protocolaire. Ithier Horric de La Motte fut délégué aux plaisirs extérieurs, lourde charge !

Une Commission de cuisine pour juger, supputer, classer et couronner les hôtels, les menus, les lits et le service, fut composée de M^{me} Balluteaud, la comtesse de Chasteigner, la marquise de Fayolle, le comte Guy de Fayolle, M. Contaut et M. Monmarson.

Enfin, l'intendance générale fut confiée à Ithier Horric de La Motte ainsi qu'à Estignard, dit « poids léger » ; plus tard on lui donnera d'autres surnoms. Il partageait du reste cette grave responsabilité avec celle de la trésorerie dont le grand-maître était Faurès.

Honneur leur soit tout d'abord rendu à tous les trois sur ce point. Il est impossible d'imaginer plus d'ordre et de ponctualité. A chaque étape on trouvait ses bagages dans sa chambre sans savoir comment ils y étaient venus, ni comment ils en parlaient. Les objets les plus subtils, parfois les plus intimes, étaient par eux prévus, surveillés, essayés peut-être !

Les voitures trouvaient dans les garages une alvéole contrôlée et mesurée. Si quelque part existe une médaille portant en exergue la phrase de Napoléon : « C'est l'intendance qui gagne les batailles », elle leur est due.

Comme de juste, pendant le dîner, les amendes commencèrent à pleuvoir, quitte à se condenser plus tard en bouteilles de champagne. C'est le baron Journu qui en avait été nommé collecteur officiel, rôle qu'il remplissait avec fermeté, impartialité et sourire. Estignard s'attira la première en disant : « Honnissoire qui mal y pense. » Prat-Dumas continua la série pour être arrivé en retard, ayant couvert

270 kilomètres d'une traite. Tout le monde était venu à peu près d'aussi loin, on avait franchi l'Auvergne par le Col de Diane ou Clermont, la caravane devait fournir le lendemain une assez forte étape, aussi, après le dîner, quelques cafés et quelques « aliumeurs », tous regagnaient leur chambre.

Profitons de ce silence pour dire quelques mots d'Issoire.

Cette petite ville qui ne présente aujourd'hui qu'une église admirable, deux ou trois maisons provenant des anciens « couverts » et la trace de ses remparts et fossés, les uns ayant servi à combler les autres, formant actuellement un boulevard circulaire, cette localité de peu d'intérêt actuel, sauf par sa basilique, fut le spectacle des luttes les plus effroyables. La « ville sur les eaux », évangélisée par saint Austremoine, fut tour à tour ravagée par les Vandales, les Burgondes, les Alains, les Visigoths, les Huns, les Franks-Mérovingiens et les Saxons. Toujours renaissante, toujours en armes, elle reçut Charlemagne, saint Louis, Philippe le Bel, Philippe V, François I^{er}.

Alors c'était Issoire. Elle a perdu son Y comme tous les fleurons de sa couronne depuis les guerres religieuses d'Auvergne, et la vieille cité qui avait résisté aux pires mises à sac succomba sous les coups du duc d'Alençon qui planta un poteau sur la place avec cette inscription sinistrement précomptée : *Icy fust Issoire*, ordre et signal du carnage sans merci. Il ne resta que l'église, quelques pans de murs et le poteau. Ceci se passait en 1577. L'exécuteur des hautes œuvres du duc d'Alençon était un certain capitaine Merle qui renchérit encore sur son maître dont on disait :

De Monsieur la miséricorde,
C'est le feu, le sang et la corde.

En cherchant aujourd'hui, dans Issoire, un attrait quelconque, on se heurte déçu devant le souvenir de ce poteau de pillage : *Icy fust Issoire*.

Icy étaient également Montaigut-le-Blanc, et Mercœur, et Leotoing, et Vodable, et Busseol, et Le Crest, et Mont-Reddout, débris informes, ruines enfouies, rares témoins des luttes les plus sanglantes qui aient peut-être existé, ne pouvant pas même prétendre à l'aurole de l'héroïsme. Carnage réciproque de fauves enragés tuant, brûlant, saccageant par ivresse du sang et de la flamme jusqu'à l'entier accomplissement de la prédiction ordonnée : *Icy fust.....*

De l'église la façade fut démolie. Il n'en resta qu'une porte. Le mur fut reconstruit depuis, mais il est lisse et nu, sans aucun accrochage d'ombre. Seulement l'intérieur est intact, ainsi que l'abside, une des plus remarquables qui soit, dans le plan de construction classique du roman auvergnat. On y remarque le cas très rare d'une absidiole rectangulaire destinée à la chapelle de la Vierge. On y distingue aussi, encastrés dans la muraille des absidioles circulaires, les signes du zodiaque très curieusement sculptés au XII^e siècle. On y admire le

revêtement en mosaïque de lave noire et de calcaire, sur un dessin losangé qui forme opposition décorative très chatoyante avec le ton rouge de la pierre dont est construit l'édifice.

Si l'on pénètre dans la nef, c'est le type complet et très pur de la basilique auvergnate avec déambulatoire, transept, nef et bas-côtés. Une admirable crypte soutient le chœur. Enfin, les chapiteaux romans, de la plus remarquable conservation présentent, tous, le plus haut intérêt. Deux surtout, l'un figurant les gardes autour du Saint-Sépulcre, et l'autre la sainte Cène sont uniques en leur genre.

Le parement est complètement peint ; peut-on dire « malheureusement » puisque, paraît-il, ces peintures auraient été refaites sur des traces existantes ? Au XII^e siècle, la décoration, neuve, devait être ainsi, peut-être plus soignée, plus fondue, mais produisant une pareille impression. Evidemment, de nos jours, nous sommes enclins à subir le charme mystique de la muraille nue ; c'est parce que cette impression est composée chez nous de beaucoup d'histoire, d'archéologie, de littérature et d'amour du pittoresque, compréhension inconnue dans les époques précédentes. Notre attrait vers les vieilles pierres repose en grande partie sur leur délabrement. Mais au XII^e siècle, c'était une société nouvelle qui élevait des édifices neufs, et leur décoration probablement criarde ne choquait personne. Bien au contraire, on devait en tirer fierté, d'autant plus que l'iconographie de ces époques était un enseignement par l'illustration figurative, or l'imagerie populaire séduit ceux auxquels elle s'adresse d'autant plus qu'elle est violemment heurtée. Si l'on considère, en outre, que les monuments demandent plus à être observés pour eux-mêmes que pour nous, on devra en conclure que si le décor est vrai, même nous déplaçant, c'est lui qui est à sa place, et que souvent notre goût actuel eût été jugé fort mal au XII^e siècle. Nous ne parlons ici que du goût de chacun, car si nous arrivons au goût municipal, nous voyons à Issoire ces deux horribles bâtisses géométriques, administratives et hargneusement pédagogiques qui encadrent l'abside romane. Si le duc d'Alençon laissait des ruines fumantes, l'archonte moderne met en adjudication des toises de murailles inutiles autant que laides ; auquel des deux peut-on le plus attribuer le symbole du poteau laconique : *Icy fust Issoire ! ?*

Dimanche 13 Juillet.

Neuf heures, départ ! Roulement de tambour par M. Parant, qui se révèle *tapin* de première force. Issoire, redoutant peut-être à cet appel une nouvelle mise à sac, se rassure en voyant, alignées sur le boulevard, les neuf voitures ayant arboré le pavillon vert et jaune du

Club. Sifflet du Président, on s'ébranle, on suit placidement l'avenue, on franchit la dernière grille, on est parti !

Route droite et légèrement ondulée jusqu'à Brioude. On a du côté droit les coteaux qui s'adosent aux premiers contreforts de l'Auvergne. A Lempdes on salue au passage la ligne ferrée qui remonte à Murat et vers le Lioran. Les murailles granitiques se resserrent, on va bientôt suivre l'Allier dans les méandres de la gorge qu'il s'est creusée entre les coulées volcaniques du Velay et les moraines aux contours arrondis de la Margeride. Encore quelques sinuosités et l'on arrive à Brioude. Là, ce n'est plus Issoire ; on trouve une vieille ville, avec ruelles, maisons caduques, portes au marteau rouillé. Après un certain nombre de détours, on débouche sur une petite place devant le porche de l'église. Ce porche adossé forme comme un narthex latéral servant de vestibule à l'ancienne porte romane dont les débris sont curieux, surtout le linteau énorme qui la couvre, hardiment composé de plusieurs pierres à crans.

Sur les vantaux de bois sont encore deux admirables anneaux du ^x^e siècle avec têtes d'animaux aux yeux en émail. Une inscription circulaire, trop difficile à déchiffrer à la hâte, complète la décoration de ces anneaux heurtoirs qui rappellent de très près ceux que nous verrons au Puy à la Porte Papale.

A l'intérieur de l'église, nous retrouvons le dispositif habituel de cette époque en Auvergne, mais nous remarquons des salles voûtées au premier étage du narthex véritable, salles capitulaires probablement, sur les voûtes desquelles on a découvert des peintures extrêmement noircies, mais reconnaissables et de toute beauté, similaires, comme époque et comme système, de celles qui ornent le porche du Puy.

Toutes ces églises de la Haute-Loire furent bâties en quelques années sous une impulsion monacale homogène et correspondante. Ce furent les mêmes artistes, à n'en pas douter, qui décorèrent ces monuments. Monastier sont identiques, abstraction faite du plan qui fut établi d'après la configuration du sol. Mais ce qui, pour nous, à Brioude, était en dehors des considérations historiques, c'était, au soleil de midi, les admirables jeux de lumière fournis par la nature de la pierre, riche en oxydes ferreux et se détachant sur le ciel comme de l'amadou sur du bleu de lessive. Un moment sous le porche, avec des enfants grouillants, un chien endormi, une vieille femme portant des légumes, ce fut une vision d'Italie.

Après cette courte, mais suffisante visite, on repartit pour Vicille-Brioude, qui semble plus jeune que l'autre, et l'on pénètre dans les véritables gorges de l'Allier. Le premier étonnement est pour Saint-Ylpize, petite bourgade agriffée sur la roche basaltique, et dominée par un château ruiné finissant par faire corps, tant par sa construction que par sa couleur, avec le plateau de lave qui lui sert de base. Encore quelques kilomètres et nous sommes à Lavoute-Chilhac.

Etonnement ! On voit revenir le Président ! Ce serait-il trompé de route ? Hypothèse improbable ! On se renseigne. C'est un pont qui est détruit sur l'Allier. En attendant qu'une élection législative faisant pleuvoir sa manne périodique en accélère la remise à la circulation, nous tournons à gauche pour rejoindre la route, un peu plus tard, sur l'autre versant.

Grâce à cet incident, nous pûmes admirer l'étonnant village de Chilhac bâti en terrasse sur un massif de lave surplombant des rangées de prismes en basalte alignés comme des pilotis monstrueux.

Lorsqu'on voit des villages comme celui-ci, ayant choisi une assiette aussi pittoresque, on peut se demander si, à l'origine, il n'y a pas eu autre chose que le seul intérêt de la défense et la recherche de l'inaccessibilité, d'autant plus que les deux se trouvent le plus souvent réunis. De tout temps, les rochers de forme étrange, de composition inconnue, de provenance mystérieuse ont captivé l'attention des peuples. Et cette curiosité s'est traduite en tous lieux, tout d'abord, par un hommage à la divinité. Le temple de Jupiter qui couronnait le Puy-de-Dôme, St-Michel-en-Mer, Fourvières, le Sacré-Cœur de Montmartre procèdent de ce même sentiment. A Genève, deux blocs émergeant du lac, n'ayant pu être amenés en cet endroit que par les forces incalculables de la période glaciaire, furent honorés depuis les Romains qui y dressèrent des autels. Il n'est pas jusqu'aux menhirs, que l'on voit souvent surmontés d'une croix, surtout à l'époque, peu éloignée de la nôtre, où l'on se figurait (au ^{xviii}^e siècle) que ces blocs, étrangement alignés, comme à Carnac, étaient un « caprice de la nature » !! On peut même difficilement concevoir comment les peuplades primitives ont pu discerner sans erreur l'étrangeté d'origine des blocs erratiques pour y appliquer leurs superstitions. Moins entraînés à l'observation, nos paysans actuels ne les distingueraient pas des phénomènes d'érosion naturelle, tels que les rochers du Sidobre ou certaines rivières de granits en boule que nous avons en Dordogne au-dessus de Nontron et qui mériteraient d'être plus connues.

Après un coup d'œil d'admiration à cette belle silhouette de Chilhac, et un autre coup d'œil d'attention aux mauvais tournants, aux raidillons inquiétants, aux descentes arbitrairement pourcentées, nous arrivons à Langeac devant l'hôtel Brugerolles où nous attend une domesticité empressée.

Très bon déjeuner ; pas d'autre incident que l'arrivée de Lagrange et de son passager Delperrier. On leur fait fête par quelques hurrah. Ils avaient bien mérité de la patrie Acépéenne, car pour arriver à l'heure ils avaient brûlé les étapes, pas autant peut-être que le soleil brûlait la route, car il s'était brusquement mis à devenir féroce !

A trois heures, on se met en ligne dans la rue principale, à la grande distraction des indigènes, et l'on part vers Le Puy. Après quelques gorges pittoresques, quelques montées monotones et quelques plateaux d'où l'on aperçoit les profils des Cévennes estompés dans le bleu pâle de l'horizon, on débouche soudain en face de Polignac, vision féérique.

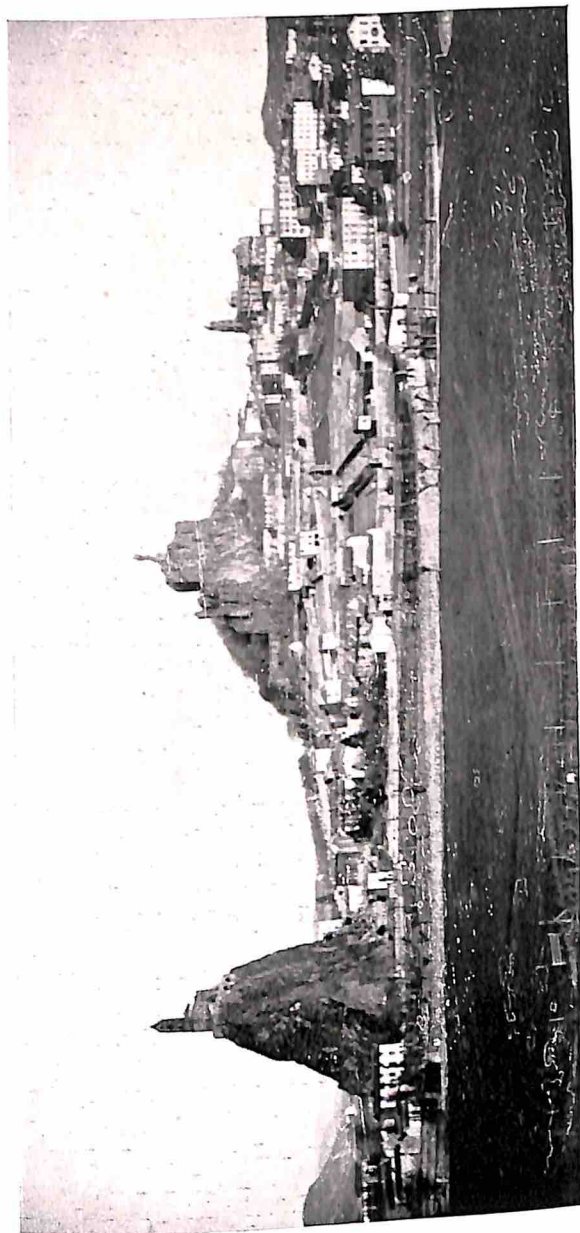
Ce massif de basalte abrupt de tous les côtés fut occupé à toute époque, préhistorique, romaine, gallo-romaine ou féodale. Il ne reste de toutes ces générations que le splendide donjon du XIV^e siècle somptueusement réparé par les soins de la famille qui porte le nom du rocher sur lequel elle prit origine. Ce donjon, capricieusement édifié sur le dike volcanique qu'il opprime, menace la vallée, Le Puy, toute la contrée, tandis que ce qui reste des anciennes substructions de la forteresse se moule à travers les arêtes des basaltes comme les dents d'une mâchoire fermée, rendant plus infranchissable encore la muraille naturelle.

La tour, constamment éclairée par opposition avec la masse rocheuse, en pierre noire, sur laquelle le soleil est impuissant à polir des reflets, se détache, puissante, impérieuse, possessive sur le fond de montagnes, présentant dans ce pays un damier particulier de cultures jaunes, froments ou avoines, bordées de bois de hêtres au vert intense et dur. En un mot, Polignac c'est l'oppression par la masse, par la couleur, par la brutalité, par l'équilibre incoercible ; c'est l'œuvre humaine ayant asservi celle des premiers âges géologiques pour défier les siècles.

Encore quelques tours de roue et tout à coup, au tournant d'Espaly, on découvre Le Puy.

Le voyageur — d'autrefois — venant en diligence déhanchée, de St-Flour ou de Clermont, et s'étant endormi au rythme inégal et découvert des grelots ralentis, le long des interminables côtes de Monistrol ou de Langeac, puis reprenant ses sens au moment où, dépassant la crête, le poids du véhicule incitait chevaux et grelots à synchroniser leur cadence, ce voyageur se serait cru tout d'abord sous le coup d'un cauchemar ou réveillé dans un état de folie ou de congestion. Comment, en effet, si l'on n'est pas préparé à ce spectacle, imaginer autrement qu'en estampe japonaise, une ville déversée au fond d'un cratère et comme chevillée sur le sol volcanique par des clous monstrueux, la lave pâteuse, comme les scories d'un haut fourneau, solidifiées par l'oubli ou par l'abandon de quelques jours de grève. Puis, la vision se précisant, il aurait constaté que ces clous avaient été en quelque sorte exorcisés par des monuments pieux, temples aux premiers âges païens, chapelles et clochers aux siècles des croisades, statues monumentales plus proches de nous, figures concurrentes à notre époque ; tout cela descendant le cycle du goût et de l'utilisation, depuis la mosaïque de laves jusqu'aux moellons, et finissant par le bronze de canons et le ciment armé.

Notre voyageur, complètement sorti du vertige conscient des longues heures poussiéreuses, se serait demandé par quelle suite de raisonnements ou de manifestations spontanées des générations humaines avaient choisi cet endroit pour s'y arrêter. Il aurait conclu à la superstition mythologique en face d'une nature, évidemment séjour des Dieux de l'Olympe et théâtre de leurs luttes ; à la foi, qui fit la conquête de cette nature pour l'offrir au Créateur ; à la prudence,



Cl. B^{re} de La Tombeville

LE PUY

qui s'y retrancha en profitant de ces défenses toutes formées ; à l'industrie qui résolut des problèmes d'aménagement, à la publicité qui nivelleva, sous l'affichage lucratif, l'histoire du monde.

Nous qui ne connaissons, des diligences, que quelques spécimens vermoulus n'ayant gardé que la lèpre jaunâtre qui exsude encore de leur épiderme éraillé, nous qui ne constatons les côtes que par la descente qui s'ensuit, nous n'avons plus ni sommeil ni réveil. Nous arrivons, nous voyons et c'est après que les idées nous assaillent, à moins que d'ici là, d'autres images soient venues se superposer aux premières. Pourtant le panorama d'Espaly est tel que tous nos conducteurs s'arrêtèrent pour admirer ce paysage unique, moins beau dans le sens esthétique du terme que stupéfiant par cet amas de pointes, de pyramides, de masses àprement contorsionnées, portant au faite, sur le flanc ou à la base, une excoriation monumentale de dix siècles.

Au pied de la côte, on oublie le spectacle géologique et l'on entre dans l'histoire en passant devant le premier monument, hors l'ancienne ville, l'église St-Laurent, où se trouve le grand capitaine de Charles V, qui ne se nomma jamais, de son vivant, Duguesclin, mais bien Bertrand Glaikin, ainsi qu'en fait foi son tombeau.

Un peu plus loin, c'est la Tour Panessac, dernier débris de la porte dont les vantaux de bois équarri grincèrent sur leurs gonds de pierre devant Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve et toute une série de papes, orthodoxes, schismatiques ou déposés.

La herse de Panessac s'éleva, plus tard, devant les cortèges de saint Louis, de Philippe III, de Charles VII, proclamé roi au château d'Espaly par quelques rares et fidèles partisans. Louis XI, Charles VIII, François I^{er} y pénétrèrent, liste bien réduite de toutes les illustrations, Empereurs, Rois, Papes, guerriers célèbres et même futurs saints qui franchirent le seuil de cette cité des Vellaves.

C'est aussi du Puy que partirent deux messagers que l'on peut dire musicaux, celui qui apporta au pape Calixte III la demande d'adoption d'un usage datant de 1449 consistant à sonner trois coups de cloche le matin, à midi et le soir.

Cet usage approuvé par une bulle de 1455 se répandit dans le monde entier, et l'on ne pourrait pas supprimer de l'histoire des arts tout ce que suggérèrent ces neuf coups périodiques, emblèmes du jour, de la sieste et de la vèprée dont le tintement évocateur a plus fait qu'aucune tradition pour créer « l'amour du clocher ». Les voix métalliques, s'envolant du beffroi comme les anges sur leurs ailes, sont les messagers d'harmonie venant mêler leur cantique à celui des créatures, et l'âme la moins vibrante n'y reste pas insensible.

On a prétendu que l'Angélus avait été imaginé pour demander au ciel protection contre une comète, phénomène chargé alors de tous les maléfices, dans laquelle on voyait !? des têtes de mort, des mains sanglantes, des piques et des poignards. C'est une erreur, car s'il y eut bien une comète aussi effrayante, quoique ne contenant pas un pareil

arsenal, c'était la comète de Halley qui ne parut qu'en 1456. C'est la même qui, désarmée, vint nous rendre dernièrement visite. L'Angélus fut donc institué dès son origine pour être ce qu'il est demeuré. Peut-être le sonna-t-on avec plus d'insistance au temps de la comète. L'astre n'en prit cure, et s'en alla comme il était venu. Mais ce n'est pas la crainte chimérique de ses méfaits qui fut le germe de cet usage, de la touchante sonnerie qui berce les enfants, suscite les poètes, s'harmonise avec les musiciens, se colore avec les peintres et devient un jour la toile de Millet, qui fut la gloire de l'artiste, et le ridicule de Chauchard.

Le second messenger musical fut l'Evêque Adhémar de Monteil, lequel composa, au moment de la première croisade, une antienne dénommée depuis l'Antienne du Puy, qui est le *Salve Regina*. Le premier départ des pèlerins guerriers se fit sur cette mélodie pendant qu'ils s'égreuaient au lointain après avoir traversé la Loire et gravi les pentes opposées, se retournant une dernière fois pour voir, se détachant en ombre sur le soleil couchant, les pyramides superposées du clocher de la Cathédrale, leur croyance et leur but, leur signal et leur espérance.

Les monuments sont comme les grands hommes qui perdent de leur prestige dans l'appréciation de leur valet de chambre. La Cathédrale du Puy n'échappe pas à cette règle. En s'en approchant, l'intérêt archéologique va grandissant, mais se superpose au sentiment historique et imaginaire. C'est que de loin tout détail disparaît, et de près ce détail s'impose. La porte modeste qui supporte avec peine son pesant linteau romain encore gravé dans la feuillure d'inscriptions païennes, cette porte que franchit Urbain II en 1095 et qui plus tard devint l'huis austèrement fermé à qui ne portait pas la tiare, s'ouvre aujourd'hui pour tout le monde et sert parfois d'encadrement au sacristain à petite calotte noire qui débite, sans accent, la liste chronologique de ses connaissances incomprises.

Les admirables décorations murales que, d'après les vestiges, l'on suppose tapissant l'édifice de figures hiératiques aux nimbes guillochés, brillant à la lueur de cierges infiniment nombreux, anatomie émaciée, mains jointes, pupilles sans reflet dans l'orbite effarée de leurs yeux figés, se bornent aujourd'hui à quelques fragments enfumés que transperce à peine le fer à cheval des auréoles. Ce portail béant, abîmé de foi, vers lequel ce précipitèrent dix siècles de pèlerins et qui porte, gravé sur sa première marche *Ne caveas crimen, caveas contingere limen, Nam regina poli vult sine sorde coli* ne présente plus qu'un médiocre griffon sur lequel brûlent et s'éteignent vite quelques petits cierges enfantins, pendant qu'à la place de Randulphe, devant les portes calcinées en bois succédés depuis le onzième siècle, devant les portes musulmanes : de cèdre qui portent en inscriptions arabes des devises musulmanes : *Bani neuheuhd belli la Allab ila Allab* : un mendiant, Vellave dégénéré, demande non l'aumône, mais un salaire pour avoir, assure-t-il, balayé l'entrée !

Mais, par contre, si le charme évocateur d'une aussi glorieuse basilique s'évanouit dans les limbes de l'histoire, devant la brutalité indifférente des choses, l'archéologie, autre évocation moins inductive mais plus certaine, trouve son compte et se réveille devant les richesses incomparables qu'elle découvre et qu'elle analyse.

C'est le cloître, exigu et mystérieux ; c'est le donjon qui le domine et le défend, c'est l'appareil merveilleux qui soutient les coupes, ce sont les épaves du trésor d'art qui ruisselait en ce lieu, l'admirable fresque dite « des arts libéraux », le primitif qui figure dans la sacristie, les tombeaux, et la bible sur parchemin royal de couleur pourpre à lettres d'or du XI^e siècle, que, pour notre part, nous n'avons jamais vu, désespérant de joindre ensemble le sacristain à calotte noire, l'archiprêtre détenteur de la clef du réduit, et le chanoine qui garde celle du coffre-fort. A tout prendre, j'aime encore mieux ne la contempler jamais que si, abandonnée à tout venant, elle allait sous peu enrichir la collection d'un américain ne sachant pas la distinguer d'un dictionnaire de Larousse.

Mais tout ceci nous a un peu éloigné de l'A. C. P. Donc, pour revenir à notre sujet, nous dirons qu'Ithier commença par accomplir une performance qui, au XII^e siècle, aurait créé une légende ! Il mit sept personnes dans sa voiture et trouva moyen de monter à pic jusqu'aux premières marches : du 28 % ! Si la voiture avait lâché, elle fut descendue, éventrant une maison, trouant la porte Panessac, traversant la Place du For, répandant la terreur et faisant croire au réveil du volcan ; mais elle n'a pas lâché. Les autres, prudents, la rejoignirent à pied, non sans essoufflement, et, sous la conduite du Marquis de Fayolle, on visita l'intérieur, on en admira les merveilles et l'on stationna, avec curiosité platonique, devant le coffre-fort contenant la Bible de Randulphe.

Les dames, les unes intrépides et entraînées, les autres aguerries par l'ascension d'Ithier, ne s'en tinrent pas là. Elles voulurent faire l'ascension du Mont d'Aiguilhe en remarquant au passage une délicieuse chapelle circulaire romane à laquelle on donne le nom absurde de Temple de Diane, le véritable Temple de Diane ayant été à la place de la Cathédrale, quelques soubassements sculptés à la base du clocher et le long du mur de la citerne en faisant encore foi.

On se hisse le long de l'escalier assez abrupt du dyke phonolithique pour admirer de près la chapelle de St-Michel qu'on mit vingt-neuf ans à construire et qui présente le cas unique d'une nef pour ainsi dire moulée sur le sommet capricieux du rocher, tout en restant nef et bas côtés dans leurs données caractéristiques. Quel est le malfaiteur qui a mis dans ce sanctuaire deux horribles et gigantesques bénitiers tenus par des anges en plâtre peint, énormes, sentimentaux, grotesques, la terreur des photographes qui ne peuvent de nulle part prendre une vue de l'intérieur sans heurter le champ de leur objectif contre cette bêtise ?

La descente de l'Aiguilhe fut plus lente. Le retour fut même lan-

guissant. On avait vraiment trop de marches dans les jambes ; aussi, passant devant St-Laurent, négligea-t-on Glaikin en se disant que, somme toute, le tombeau ne contenait que ses entrailles et l'on rentra à l'hôtel des ambassadeurs. Comme on était un peu en retard, et qu'en A. C. P. retard veut dire amende, on créa une diversion en achetant des bonnets étranges en mousseline avec de grands rubans de papier, parure fantaisiste des jours de fêtes. Le marchand ahuri n'en revenait pas de ce subit écoulement de son industrie. La diversion réussit ; il n'y eut point d'amende en faveur de la fatigue. Moi seul en encours deux en ce moment pour avoir deux fois parlé latin. C'est une sanction des plus légitimes devant laquelle je m'incline, contrit.

Après le dîner on tint conseil. Premier café, second café, concert ou cinématographe ? Cruelle énigme. A la fin, les quatre enragés, je désigne par là les joueurs de bridge jusqu'à la mort, se détachèrent, on les suivit de loin, puis on s'égrena, puis on alla se coucher pendant que, du lointain, arrivaient les vagues bouffées sonores d'une musique rappelant peu le *Salve Regina* d'Adhémar de Monteil, et qui, par quelques si bémols, ou prétendus tels, préludait aux réjouissances tricolores du lendemain. Est-ce pour cela que le ciel se couvre ! Hum !!

Lundi 14 Juillet

Il est couvert, ce qui vaut, pendant le premier déjeuner, un ordre présidentiel de ne pas parler du temps, sous peine d'amende. « On ne pourra parler que de temps en temps » dit Estignard, qui, du coup, côtoie la sanction pénale.

Tambour de Parant, on amène le pavillon du Club, et, sur le coup de huit heures, s'opère la sortie savante des voitures. La cour de l'hôtel est, en fait, spacieuse, mais pour y évoluer il y a un perron, un couloir, une grille et deux colonnettes, étroites il est vrai, qui en font un véritable jeu de toupie hollandaise. On ne peut vraiment pas demander dans un cratère une cour de caserne. C'est donc une critique très modérée que nous faisons ici, mais si on supprimait les deux colonnes, en les remplaçant facilement par une poutre en fer, ce serait évidemment plus commode.

Il était huit heures du matin, l'on voyait passer sur la chaussée des cortèges se rendant à la revue du 14 juillet, entre autres une certaine collection de redingotes automatiques renfermant chacune un vétéran. On sentait, dans la trilogie du chapeau, de la cravate et des gants, un double symbole : celui de l'uniforme, qui, fut-il civil, rehausse les cœurs, et celui du principe municipal, « *cedant arma togæ* ». Bon !

Nous quittons le Puy en faisant quelques embardées sur les rails glissants, on fait le tour du Mont Corneille et, après un dernier coup

d'œil à l'Aiguilhe, la caravane tourne à droite et s'enfonce dans le Velay. Toujours au loin, la même vision du damier jaune aux encadrements vert sombre. De ci, de là, quelques silhouettes de châteaux d'un type fréquent ; une grosse masse carrée flanquée de quatre tours avec mâchicoulis et toits coniques très aplatis. Manoirs et défenses particulières plutôt que châteaux véritables. La route devient dure, étroite, mauvaise. Les damiers s'éclaircissent, on monte et l'on atteint bientôt l'herbe courte des pâturages et la sylve rare des plateaux. Un groupe de maisons, une église paraissant digne de la visite ; c'est le Monastier. Ainsi que son nom l'indique, ce fut un monastère fondé au VII^e siècle par saint Calminius qui, par la suite, devint la ville la plus importante du haut Velay, après le Puy. Les maisons sont pittoresques, mais pauvres et sans intérêt. Des anciens remparts, il ne reste que des traces, mais l'abbatiale est intacte ; entrons la visiter. Commençons par en étudier la façade, qui est la répétition réduite de celle du Puy, avec la même décoration en mosaïque noire et grise et portant au sommet du fronton une belle croix du XII^e siècle un peu massive mais très décorative. Dans l'intérieur, d'excellent type Roman, nous voyons une curiosité et un chef-d'œuvre. La curiosité est le buffet d'orgue. Bien modeste, vermoulu, pis que cela, retapé par toutes les générations de menuisiers qui l'ont modernisé depuis son origine remontant au XV^e siècle. Les buffets de cette époque sont extrêmement rares ; partout ils ont servi à faire du feu, lequel servit à son tour à fondre les tuyaux. Quant au mécanisme, nous n'avons pu le considérer de près ; mais il est probable qu'il n'en reste rien.

Le chef-d'œuvre est une statue-reliquaire du X^e siècle presque intacte ; il n'y manque que les deux mains. Cette statue, en argent plaqué sur bois comme la plupart des objets de cette époque, est digne de figurer au rang des plus belles pièces connues. Le Marquis de Fayolle la commenta longuement et nous initia à son histoire par une documentation extrêmement détaillée. C'est un reliquaire de saint Theoffred devenu saint Chaffre, ce qui est évidemment moins euphonique. Les bonnes gens du Monastier n'y voient pas de si loin ; leur saint est un bonhomme de saint local, très imploré et très serviable paraît-il. Aussi l'a-t-on affublé d'une petite mitre et d'un manteau qui le dissimule en partie, assez, espérons-le, pour le protéger contre la rapacité de certains kleptomanes très avertis.

Et ce n'est pas une chose indifférente à voir que cette vénération naïve dans un endroit aussi perdu, aussi désertique, aussi dur, à cette statue du Patron d'une valeur exceptionnelle autant qu'ignorée, rendu plus beau pour ses ouailles par les oripeaux dont il est couvert !

Laideur, beauté, vains mots souvent ! L'une commence à la prétention ignorante, mais où finit-elle, lorsque des âmes simples s'appliquent à orner naïvement ce qu'elles vénèrent. Et l'autre, la beauté, quelle en est la formule, puisque chaque époque de l'humanité, comme chaque âge de l'individu, la conçoit autrement et affirme l'avoir trouvée avec d'autant plus d'assurance qu'il en est moins capable.

Une beauté, latente, existe toujours dans les manifestations d'origine ; les dessins préhistoriques en sont la preuve ; mais après la période de formation, que devient-elle sous le nivellement de la mode qui dénature, empoisonne et ridiculise tout, ou sous la meurtrissure du plagiat plus dangereux encore lorsqu'il se dissimule sous un vague simulacre d'indépendance, la pire des servilités !

Au sortir du Monastier, on grimpe une côte à croire que c'est saint Chaffre qui nous punit d'avoir déplacé sa mitre, et, depuis là, c'est la pente, raide, monotone et trompeuse surtout, qui nous hissera jusqu'au Gerbier-de-Jonc en nous laissant apercevoir de loin en loin le sommet du Mézenc, reconnaissable à ses deux pointes jumelées rappelant le profil de la Corne des Doges. Les arbres se font rares ; les rivières, oubliées depuis longtemps au fond des gorges dépassées, ne sont plus que de petits rubans d'eau sans berge qui miroitent à travers les prés maigres. Bientôt ces ruisseaux se feront ruisselets, le clapotement de ceux-ci deviendra sous peu le fifrelet que sussure un suintement capté sans frais dans un rustique tuyau de bois. Encore une dernière poussée, une apparence de descente, un tournant et tout à coup se dresse à notre gauche le Gerbier-de-Jonc (et non des joncs) au pied duquel, à 1.375 mètres, se trouve, modeste, timide, aimable, la source du fleuve qui, 250 lieues plus loin, remplira, devant St-Nazaire, une conque de douze millions d'hectares.

Il n'y a pas bien longtemps, cette Loire au berceau babillait, enfant rustique, dans l'étable d'une petite ferme qui l'avait vu naître et qui partageait son nom avec elle. Aujourd'hui, à quelques pas de l'humble mesure s'élève une maison peu vaste, mais confortable et propre, qui est le chalet du Syndicat d'Initiative. On a déplacé, de quelques mètres, la source pour la montrer autrement que contaminée par le bétail (car à observer l'origine de la Loire, on peut dire par induction que Nantes s'abreuve de purin) et la désolation de cette altitude est devenue un but d'excursion extrêmement suivi.

Encore un coup de collier, ou plutôt de compression, dur, très dur, sur un dernier lacet au chargement défoncé par la neige et le dégel, et nous voilà au pied du dyke de 300 mètres, nommé *Gerbier* parce qu'il affecte cette forme, et *de jonc* parce que, paraît-il, poussent entre les fissures de la phonolithe une espèce de plante jaunâtre ressemblant à du jonc desséché ; peu importe l'étymologie, contentons-nous de la désignation géographique traditionnelle.

Là, une surprise nous attendait, drame d'abord, puis comédie, puis farce, avec premiers rôles, comparses et figurants.

Lors donc que les premières voitures de la caravane parvinrent au pied du Gerbier, devant le chalet, le premier mouvement fut de grimper, assez péniblement du reste, au sommet sur les pierres roulantes et sonores. A ce moment se dressèrent trois individus, le premier faisant face, les deux autres un peu à l'écart. Celui-ci, à figure de fouine préhistorique, grand, bien bâti, à la mâchoire volontaire,

aux sourcils tenaces, cravate noire plusieurs fois roulée autour de son col, menton rasé et pattes de lapin sur les joues, type conservé du paysan d'il y a un demi-siècle, déclara que le Gerbier était à lui. C'était son bien. (Oh ! l'intonation de Jacques Bonhomme disant ce mot : « Mon bien »).

Excipant de cette propriété non prouvée, il exigeait dix sous par personne. Ayant appris, aux Estables où il habitait, à trois lieues de son « bien », qu'une société d'automobilistes devait arriver ce jour, 14 juillet, il s'était levé de bonne heure, s'était rasé à la pierre, avait tourné sa cravate, pris son bâton et, le long du chemin avait dû calculer péniblement peut-être, mais sûrement davantage en plus qu'en moins, ce qu'à dix sous par personne, le péage fournirait au total. Qui sait ? le prix d'un veau, d'un mouton, d'une vache, d'un « bien » voisin ?

Le Président qui, lui, ne montait pas au Gerbier pour cause, on peut bien le dire, d'arthritisme prudent, s'interposa et déclara que le Gerbier était à tout le monde, que jamais on ne payait pour en faire l'ascension, qu'il se refusait, lui, à donner un centime, d'autant plus que rien ne prouvait la vérité de l'allégation. Les autres seraient libres d'agir à leur guise, mais le Club ne voulait rien savoir.

Là-dessus, belle fureur du paroissien qui en appelle à un de ses acolytes soi-disant et peut-être vraiment garde champêtre, cependant que le troisième anabaptiste, à physionomie sinistre, petit, grêle et serrant les mains dans les poches d'un veston trop étroit, déambulait en jetant des regards torves.

— Ah ! c'est comme cela, écuma le possesseur apocryphe, eh bien voici le garde champêtre qui va prendre le numéro des voitures.

A noter que pendant la discussion, le Président et quelques autres avaient laissé le champ libre aux ascensionnistes, une quinzaine environ, qui d'en haut assistaient aux prosopopées et péroraïsons.

— Prenez tous les numéros que vous voudrez, dit le Président, mais faites attention ; vous ne savez pas à qui sont ces voitures, ni si les propriétaires sont ceux que vous voyez là-haut. Donc si vous vous trompez, tant pis pour vous. Et les frais vous resteront en compte.

Là-dessus, la discussion de reprendre de plus belle. « Mon bien, mon terrain, l'herbe foulée, le jonc cassé, le caillou déplacé, le Gerbier qui perd de sa hauteur ! »

A ce moment arrive Lagrange qui avait procédé à une enquête. Alors ce fut beau !

— Dites donc, parla posément Lagrange, dites donc, si l'on vous donne dix sous par personne, voilà un terrain, à supposer qu'il soit à vous...

— Comment ! à moi ?

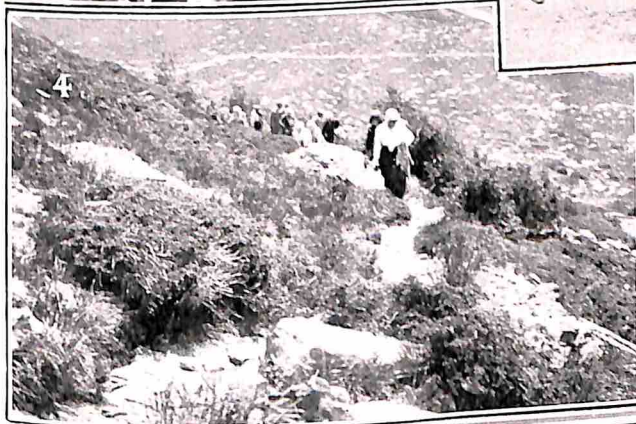
— Oui, là ! voilà votre bien, ne valant rien du tout, qui vous rapporte quelque chose, donc votre feuille d'impôt sera augmentée

en proportion ; de plus, vous vous appelez Seyte et vous êtes retraité comme indigent. Dame ! si vous payez un impôt foncier, la retraite deviendra la peau. (Pendant ce temps, le garde champêtre ou figurant tel s'éloignait, précautionneux.) Maintenant allez, prenez le numéro des voitures ; où est donc le garde champêtre ? (L'homme à figure paléolithique avait, lui aussi, mis une distance.) Ça vous coûtera deux cents francs par numéro, plus soixante-dix francs d'impôts, plus la privation de votre retraite ; et puis assez, bonsoir. Ni moi ni ceux qui m'entourent ne sommes montés là-haut, et ne comptez pas sur nous pour vous dire quels sont, parmi ceux qui en descendent en ce moment, les possesseurs des voitures. Et rebonsoir, nous allons déjeuner. Si vous avez fait trois lieues à jeun, vous ferez bien de partir pour retrouver une pitance, car si vous attendez vos dix sous par amateur, autant tout de suite arracher du jonc à travers les interstices de ces cailloux et vous en faire une botte.

Les trois compères ne voulurent pas en démordre de suite. Ils se rejoignirent, se demandant au fond s'ils n'avaient pas fait la forte gaffe, puis quand ils nous eurent vus tous entrés dans le chalet pour déjeuner, le déshonneur du recul étant sauf, ils disparurent, le paysan traitant tous les automobilistes de gredins, de voleurs, de mangeurs de bien, le garde champêtre ronchonnant « Faut voir... », et l'éphèbe tordu grognant que la République périrait sous la réaction. Ainsi se termina cette fantaisie-ballet acépéenne tragi-comique, à 1.345 mètres d'altitude, que l'on pourrait appeler *L'Homme du Gerbier-de-Jonc*, musique phonolithique, décors du Velay, costumes et accessoires de choix. Immense succès ! Qu'on se le dise.

Le déjeuner dans le Chalet d'Initiative ne fut pas du Potel, non ; mais il fut confortable, copieux, sain et propre. Les truites en forme, bien entendu, la base ; l'omelette le liant, le lapin l'ossature et la Loire l'ambrosie. Mais à part cette dernière, il avait fallu tout apporter de plusieurs lieues. Sur les tables rustiques rapprochées et clouées au risque de nivellements confus, une nappe luttant de blancheur avec la muraille. Symétriquement, dans des vases demi-riches parvenus si haut sans trop de féture, des bouquets de fleurs fraîches écloses pendant la dernière rosée. Le patron, en manches de chemise, affairé, souriant, adroit et aimable, la patronne qui s'était levée à une heure du matin pour préparer sa cuisine, la servante, ayant toute la journée peur de casser quelque chose, apportant, inquiète, des plats où le contenu était à la merci d'un raz-de-sauce toujours imminent, son acolyte, silencieuse, empressée, ne demandant qu'à se dévouer, se départager sans aucune idée, rêve, hypothèse de pourboire subséquent. Ah ! la bonne auberge !

Evidemment, à 1.400 mètres, dont cinq ou six cents au-dessus des premières Nouvelles Galeries, on n'y trouve pas tout à foison. Mais par quoi est constitué le véritable confort ? Par la mode ? Elle change, donc elle n'est pas intrinsèque ; Par l'étalage ? La décoration Louis XVI, parce que cela se fait ? jusqu'à ce que cela ne se fasse plus ;



Cl. G. de Fayolle

1, 2, 3, 4. Groupes Acépéens au Gerbier-de-Jonc. — 5. Le Col de Dyane. — 6. En montant au Gerbier (Arrêt au Béage).

Par la correction transatlantique, issue de la vie de paquebot où personne ne se connaît, ni désire se connaître, tout en étant, pour quelques jours, intimes ? Le confort véritable, c'est l'accueil, car du premier sourire dépend le souci de satisfaire, et le minimum de moyens multiplié par le maximum de bon vouloir non fébrile produit dans l'auberge ce qu'il y a de plus précieux en voyage : la sérénité du séjour.

Dans l'hostellerie r appropriée, type presque disparu, mais qui tend à renaître, le visiteur est l'ami qui apporte le pécule. Dans le Palace, il est, au fond, l'ennemi qui va peut-être se défendre contre l'alignement des extras, négligeant de comprendre que les frais généraux courent pendant qu'il se repose. Saluons, honorons l'auberge saine, empressée et familiale. C'est elle où demeurent encore, assez pour renaître, les qualités primordiales de notre race que, ces derniers temps, émoussaient en apparence les contingences cosmopolites.

Il ne faudrait pourtant pas croire, d'après ces lignes, que je cherche une querelle aux Palaces. Telle n'est pas mon intention, mais il est bien permis de penser que parmi ces somptueux lambris, le bonheur n'y règne souvent pas plus que dans les palais impériaux. Et parfois, en voyage, pour atteindre la sous-préfecture et y trouver, en plein été du chauffage central éteint mais qu'on paye, en pleine nuit une ampoule qui vous crève les yeux, lorsqu'elle consent à s'allumer, et sur la table des combinaisons plus économiques que savantes des reliefs de la veille, on néglige le canton parce qu'il ne met pas sur sa note les frais de sa réclame !

Après le déjeuner, réconfortant et patriarcal du Gerbier on se répandit sur la pelouse. Photographies diverses en plein soleil, groupes et fantaisies. Mais il est à noter que le grand air, l'altitude, l'indépendance du lieu avaient réveillé chez quelques-uns l'ancienne gaité sonore. C'était Prat-Dumas redevenu Chaliapine, et commandant de sa voix timbrée les chœurs encore timides, mais qui ce soir, à Saint-Agrève, seront en pleine expansion. C'était l'amiral lui donnant la réplique, Guy de Fayolle ajoutant le cistre de ses lazzis, le reste de la bande se mettant à l'unisson ; il y a du bon !

Seul, *l'Homme du Gerbier-de-Jonc* et ses deux assesseurs pensaient, peut-être, qu'il y avait du mauvais et qu'en tout cas le coup avait râté :

. . . Adieu veau, vache, cochon, couvée.
Le récit en farce en fut fait,
On l'appela le Pot au lait.

On s'ébranla vers trois heures et l'on partit en ligne du côté des Etables, d'où la vue d'arrivée au Gerbier est plus belle encore, et d'où l'on domine la ligne d'arêtes qui sépare de façon bien tranchée les eaux méditerranéennes de celles tributaires de l'Atlantique. On descend des lacets à travers une belle forêt où l'on rencontre quelques cyclistes affalés pensant que le Gerbier se recule au fur et à mesure que l'on monte ; on dépasse les fermes du Pradoux et l'on contourne

le Mézenc qui, vu d'aussi près, paraît des plus confortables. On se croirait à dix minutes du sommet alors qu'on en est bien à une heure et demie de marche raide.

Plus tard le Mézenc grandira d'après la distance. C'est un géant qui s'humanise dans l'intimité. Une descente, où va-t-on ? Une montée, où revient-on ? Et les voitures s'arrêtent à Fay-le-Froid.

Ce nom, pittoresque, harmonieux autant que descriptif, désespère les habitants. Ils y gèlent et le supportent, mais sont vexés de cette désignation thermométrique dans leur nom propre. Avant la Révolution cette petite bourgade se nommait Saint-Nicolas, on en fit Fay-le-Froid ; et dans les temps futurs les professionnels de l'étymologie ne seront pas gênés pour en tirer la concordance ; ils ont bien fait dériver *haricot* du latin *fistula*.

Quoiqu'il en soit, Fay-le-Froid, ou Saint-Nicolas ne présente aucun intérêt, à peine une petite maison à porte fortifiée, une église bien placée et dominant une étendue d'un nombre respectable d'hectares. A côté, près du cimetière, sur un petit cairn de basaltes, une croix moderne d'une ligne et d'une simplicité remarquables. Enfin, sur la place, une croix de mission en fer forgé, présentant cette particularité d'avoir les branches retenues au sol par quatre tringles en fer de diamètre non mince pour résister à la violence du vent qui se déchaîne à cet endroit.

C'est que le Mézenc est là, tout près et que sur lui viennent se briser les vents du midi, ceux de l'ouest, ceux des Cévennes, ceux de partout. Les tempêtes que le Mont Pilat n'a pas pu maîtriser ont repris de la force jusqu'à cette barrière ; les ouragans que l'Auvergne a laissé passer, se sont recueillis dans le Velay pour monter à l'assaut de l'arête finale qui prétend empêcher leur union avec les courants méditerranéens. Le Mézenc supporte toutes ces batailles. Aussi, quelle vie pour l'habitant de ces steppes dévastées. Quand le vent se lève et devient en peu d'instant ouragan, cyclone, tornado, typhon, sortir de la maison est déjà une imprudence ; sous la brume, et le manteau mouvant des neiges affolées, il n'est plus de direction, de point de repère, d'issue, de but. Je laisse la parole à Onésime Reclus :

« Malheur à qui s'y laisse surprendre, loin du village, du hameau, de la cabane, de l'abri par la silencieuse tombée des flocons blancs sur le blanc lincoln : il erre, ou il croit errer, alors que dans un effort mortel il s'écarte à peine du lieu de sa condamnation ; la fatigue le harasse, la peur le terrasse, le froid le cloue et la neige le couvre ! »

Toute médaille n'a pas qu'un revers ; elle possède une face. Aussi à Fay-le-Froid, grâce à ces intempéries qui font de l'année un hiver de huit mois et un été précaire, la vie close est de rigueur. Alors les doigts s'agitent autour des carreaux des dentellières : c'est une des principales occupations des femmes de Fay-le-Froid, occupation pouvant faiblement prétendre au titre de ressource, pour ces diligentes ouvrières exploitées qu'elles sont par les intermédiaires et les grands magasins qui leur paient, quelques grammes de cuivre, ce qu'ils vendent plusieurs onces d'or.

Départ, descente, plus bas, plus bas, toujours plus bas, comme chantait l'héroïne du Mage de Massenet-Richepin, ce qui permettait à M^{me} Héglon de trouver des notes bien au-dessous de ses talons.

Un pont, c'est fini ? pas du tout, c'est une cascade et l'on descend encore. Enfin voici le lias. Aussitôt, deuxième vitesse, et les lacets, et les ponts, et les tournants dangereux, et les reprises de la route en montée parabolique à travers bois, rochers, granits, gneiss, schistes, car ici le terrain primaire est vierge des déjections de ses encombrants voisins les volcans.

Encore un peu de côte, peu pénible du reste, et tout à coup voici une allée bordée d'arbres, des bancs, des potences électriques, on est à Saint-Agrève, lieu de fraîcheur estivale, de sport hivernal, sanatorium pour rendre meilleure la santé de ceux qui l'ont déjà excéllente ou pour achever les échappés languissants des stations abritées, lentement ou pour achever les échappés languissants des stations abritées, droit plus que ville, unique rue plus qu'amas de maisons, St-Agrève qui monte et grandit, où l'hôtel Porte se développe et prospère. La réussite lui est due, car l'endroit est d'une salubrité exceptionnelle. Les environs sont magnifiques et l'on n'a qu'à quitter la rue pour jouir d'un panorama sur les Cévennes et le Velay pouvant lutter, thermomètre à part, avec la terrasse de Pau.

En même temps que nous arrivaient par une autre voie M. Maron, commissaire général du Syndicat de Vals, accompagné de M. Audigier, venus pour nous recevoir sur terre de Vivarais.

Une fois terminés les premiers préparatifs de l'arrivée, remisage des voitures, facilité par un local spacieux, partage des bagages, prise des chambres, tout cela sous l'œil et la prévision d'Estignard et d'Ithier, les deux dispensateurs modèles, chacun se dispersa et vauqua à ses désirs, qui vers les cartes postales, qui vers le panorama, qui vers rien du tout, et moi vers une fontaine dite miraculeuse où la tête coupée de saint Agrève aurait produit des choses... ; c'est un endroit assez banal et malpropre, mais ancien ; la voûte vermoulue qui recouvre la source était soutenue par quelques fûts et chapiteaux qui lui donnent un aspect mystique. La carte postale est beaucoup mieux que la réalité.

A sept heures, on dina ; gaité chez les convives, succulence du menu. Estignard hasarda quelques à peu près, Prat-Dumas préluda pour accorder l'orgue de son larynx à la hauteur des circonstances et les *apaches* conspirèrent.

On n'a pas oublié nos *apaches* des récits précédents, ces *apaches* dont la dénomination troubla si fort l'intellect digne et lent de la maîtresse de l'hôtel Saint-Jean-Baptiste, à Carcassonne, ces *apaches* qui raclaient les routes, qui secouaient l'autorité présidentielle, qui jetaient des boulettes de mie de pain et parfois des fragments plus offensifs sur le nez auguste du premier savant du midi, M. Cartailhac (*nasum sapiens*), ces *apaches* bruyants, indisciplinés, enfants terribles, fantaisistes et charmants comme Fra-Diavolo !

N'est pas gai qui veut ; il faut avoir le don, le flair, l'invention.

Donc, cette fois, nos apaches avaient trouvé du nouveau. Ils étaient sages, ils se mettaient à la queue de la colonne, ils marchaient lentement et ne faisaient du « potin » à table que par ordre ! Du moins quant à présent, car plus tard le naturel reprendra le dessus.

Re-donc les apaches avaient conspiré, avec l'acquiescement du Président, et voici ce qui s'en suivit.

Mais d'abord, commençons par les choses sérieuses. Tous les ans, il est d'usage de distribuer des médailles du Club à quelques mécaniciens, chauffeurs ou domestiques dont le rôle modeste et utile facilite grandement le voyage et allège le conducteur du souci de la voiture, de son garage, de son entretien et surtout de son « plein » d'essence. (Ithier n'en avait pas, nous verrons par la suite ce qu'il en advint.) Donc il est d'usage de récompenser et d'honorer ces serviteurs fidèles, par une médaille qui n'est pas en or, ils le savent et n'en sont pas moins fiers, un diplôme signé et contresigné, et des bonnes paroles. Pendant quelques minutes, on fait du sentiment. C'est si bon parfois. Et ces braves gens, émus presque jusqu'aux larmes devant nous tous, dont les paupières ne sont pas loin de s'humecter sont, pour une heure, joyeux, et félicités par leurs camarades, d'autant plus qu'une bouteille de champagne et quelquefois davantage, accompagne médaille et diplôme pour la cérémonie rituelle du baptême qui subséquent.

A Saint-Agrève, c'était Emmanuel, chauffeur de Prat-Dumas, qui était l'heureux néophyte. On le fit donc venir et le Président lui accrocha la médaille et lui livra le diplôme, *choqua le verre* et nous tous de l'imiter, charmés de remercier ainsi cet excellent garçon de sa complaisance et de son dévouement envers tous. Aucune solidarité ne valant celle devant le pneu aplati, la voiture à soulever, la pompe à manœuvrer !

Emmanuel parti, commença la représentation !

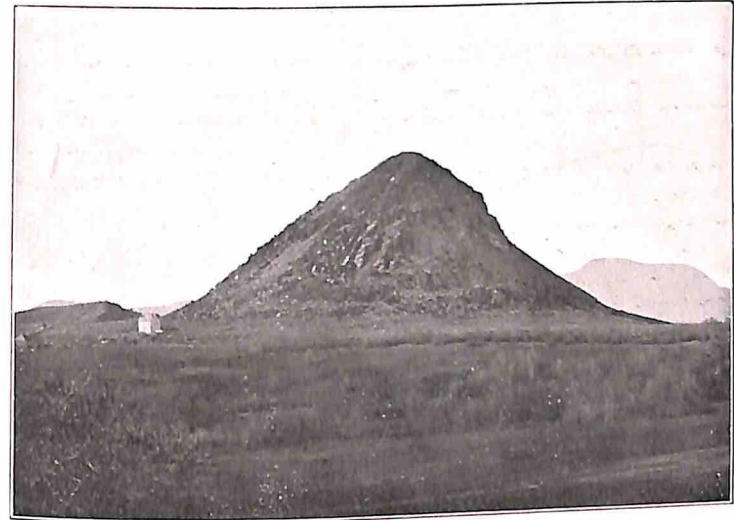
Le Président annonça qu'après enquêtes, plaidoyers pour et contre au sein du Tribunal secret, assermenté, irresponsable et anonyme, il décernait la médaille au baron Journu.

Bravos, félicitations unanimes, et même bruyantes de la part des « amendiers ». N'oublions pas, en effet, que Journu est collecteur des pénalités. Estignard, pour des à peu près nombreux, grossissait l'escarcelle à vue d'œil, aussi fut-il des premiers à donner l'accolade à son camarade.

Après, ce fut le tour de Prat-Dumas, chef des apaches devenus soutiens de l'ordre.

Mais ici la conspiration se fit jour ! Guy de Fayolle se leva, protestant avec courtoisie, mais argumentation, contre cette faveur et la légitimité des titres. Incident nouveau, enquête ; on rassemble le Tribunal secret, assermenté, irresponsable et anonyme !!

Silence, attente. Puis rentrée du Tribunal, masqué. Long plai-



Le Gerbier de Jones



Panorama de Tournon

Clichés S. I. du Vivarais.

doyer « en faveur » par un des masques sous lequel on distinguait Faurès, qui répandit des flots d'éloquence pour blanchir Prat-Dumas de toutes les noirceurs accumulées sur sa tête par son détracteur. Conclusion : on le décore. Le *tapin* Parant prend sa caisse, le Président saisit son oriflamme et revêt ses insignes. Investiture, accolade, champagne, bans, cependant qu'à travers les rideaux baissés, mais transparents, puisqu'en guipure, la population de Saint-Agrève, délaissant le feu d'artifice national, regardait, intéressée mais en proie à toutes les incertitudes de l'agnosticisme ! Elle ne saisit qu'au champagne et aux bans que ce n'était pas pour de bon.

Après le diner, le quatuor des enragés (nous désignons par là, les incoercibles joueurs de bridge) restèrent sur la place, silencieux, calculant, combinant ou discutant, et le reste se répandit dans l'unique rue cherchant le café propice. On le trouva, modeste, tranquille, et présentant, comme des escargots le long d'un mur, les habitués alignés derrière leur table coutumière.

Café, *aliqueurs*, bocks.

Prat-Dumas chante, Faurès fait le duo, un autre le trio, passant par tous les échelons du piano et du fortissimo. Puis imitations de cris variés pris dans l'histoire naturelle, de sirène, de vielle, de mélopées arabes. Les habitués d'abord troublés, puis gênés, puis intéressés, puis captivés, s'imaginaient que l'Opéra était monté à Saint-Agrève.

Les dames arrivent, seconde tournée. Chœurs mixtes. Les habitués se croient au Conservatoire. Grand ensemble ! c'était Bayreuth. A la fin, le répertoire semblant épuisé, l'on se retira ; les habitués firent de même. Mais le chant appelant la soif, on revint, les habitués aussi, et l'on recommença un finale héroïque ; puis, après ce dernier effort et sur l'incitation timide du cafetier n'ayant pas la permission de dépasser minuit, le chœur et les solistes rentrèrent, aphones, à l'hôtel Porte. La lune éclairait-elle l'horizon, peut-être ! Le Gerbier, le Mézenc, Fay-le-Froid émergeaient-ils sur l'ouate des brumes pour jalonner dans la nuit la route que nous avons parcourue, je ne sais. Agrève-le-Saint, perdant de nouveau la tête à tout ce bruit complétant les éclats du feu d'artifice, allait-il de nouveau rechercher son chef parmi les bouillons noirs de la source miraculeuse, je n'en ai pas eu connaissance. Il est une heure du matin :

Dans Saint-Agrève la noire,
Nul passant au champ de foire,
Nul cri lointain, ni grelot,
Pas un falot !

(Très lointainement imité de Musset.)

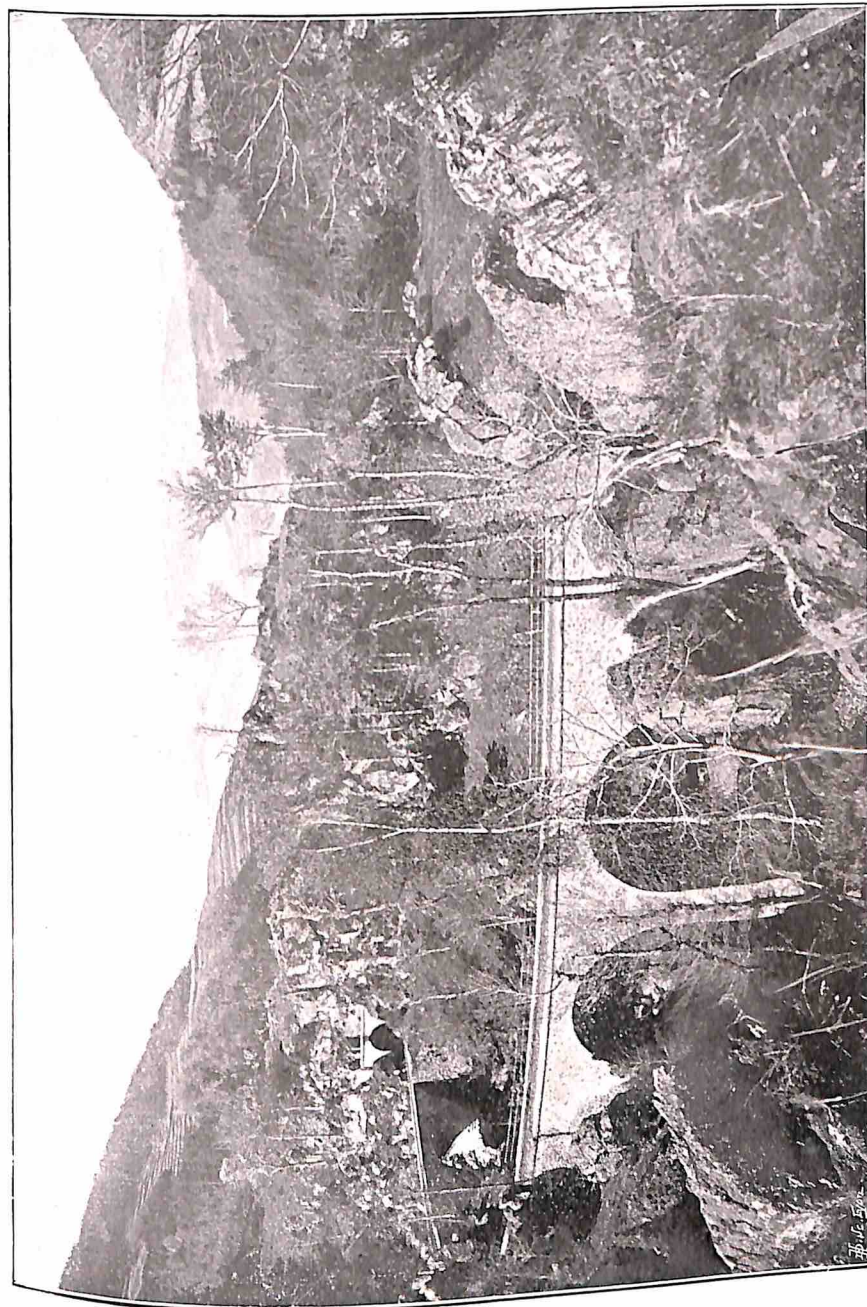
Mardi 15 Juillet.

Départ pour Valence. Cette fois on va descendre de tout ce que l'on a monté par 52 kilomètres de pente parcimonieuse d'essence. Après une ou deux lieues à travers bois, on pénètre dans la gorge où bouillonne le Doux que l'on ne va plus quitter jusqu'à Tournon, ayant constamment un côté de la gorge éclairé par le soleil matinal, l'autre assombri par les hêtres dont les racines s'accrochent à toutes les fissures du schiste lamellé, le long duquel suintent des sources. La route suit, en l'épousant, le contour raviné de la montagne, découvrant après chaque virage extérieur un nouveau décor de crêtes qui découpent sur le ciel leurs roches capricieuses.

On traverse rapidement Dessaignes dont les tours, les portes à machicoulis, l'église fortifiée passent comme dans un cinématographe. On se trompe de route et l'on répare l'erreur à Lamastre. Peu après, la route domine un champ d'aviation qui paraît imprudemment installé dans un endroit où l'aéroplane, ayant quitté le sol, est obligé de monter à plus de cinq cents mètres verticaux pour ne pas se briser sur les deux versants qui le bordent. (Il paraît que, depuis, l'aviateur s'y est un peu tué.) On s'arrête au pont de la Goule d'où l'on voit des travaux de barrage intéressants. A ce moment, la caravane est rejointe par Ithier de la Motte qui avait fait une dizaine de lieues de trop pour avoir lu sa carte à l'envers. On repart, la route s'aplanit, puis remonte, ce qui est une coquetterie de sa part, pour mieux faire jouir du spectacle qui va suivre. Un tournant, un rocher, un pont ; c'est soudain la lumière, le poudroiement d'or, l'horizon violet, le sable strident, la verdure effacée des oliviers poussiéreux, avec, au premier plan, l'ondulation tumultueuse, à pleine berge, du fleuve glaucescent qui n'a pas d'estuaire.

Plus de sylves sombres, plus de granits, granulites, laves, basaltes, micaschistes. L'enfer volcanique est dépassé. Voici le Rhône, et voici les halliers pâlis, qui, le long de ses rives, écoutent le bruissement de son ode héroïque inspirée des chansons de gestes qu'entendirent en leur temps ces ruines de Crussol qu'on aperçoit là-bas, bleutées par la distance. L'atlantique, nous ne le connaissons plus, c'est une mare ; nous sommes désormais tributaires de la MITERREINE, qui s'apelaît ainsi du temps de Pétrarque et dont les géographes firent la Méditerranée.

Encore quelques révolutions d'enveloppes et nous voici à Tournon, où nous alignons les voitures sous une belle allée d'arbres, à ce moment propice, mais regrettable tout de même, vu qu'autrefois c'était le Rhône qui venait baigner le château dont une poterne, au niveau du fleuve, servit plus d'une fois à liquider, par la noyade, certaines situations embrouillées.



Nous fûmes reçus de la façon la plus accueillante par M. le Maire et M. l'adjoint de cette ville, accompagnés de M. Montagnon et de M. Roux, ingénieur des ponts et chaussées, et aussitôt commença la visite sous leur aimable conduite. On peut même dire leur sollicitude, car, si un moment tout notre groupe fut mis en prison, ces messieurs eurent la vigilance de ne pas l'y laisser !

Tout d'abord nous regardâmes les ponts suspendus dont l'un date de 1825 et fut le premier en France construit par l'Ingénieur Séguin. Depuis, les câbles en ont été renouvelés, le tablier surélevé, puis, ce pont ne répondant plus aux nécessités du roulage, on en jeta un autre cent mètres plus loin. Il paraît que les chalands qui descendent le fleuve atteignent parfois une longueur telle qu'ils occupent tout l'espace entre les deux ponts.

Avec nos complaisants cicérones nous visitons le Lycée, très belle construction datant de Louis XIV, édifiée par le Cardinal de Tournon. La façade de l'église date de 1670 et présente le cas curieux, ainsi que la grande porte, d'être, au xvii^e siècle, du plus pur style de la Renaissance, à s'y tromper, si ce n'était quelques volutes inexplicables. A l'intérieur, dans une galerie, nous vîmes une série de tapisseries Gobelins Louis XIV d'une belle conservation, possédant leur bordure d'un type fréquent, mais valant l'attention.

Au sortir du lycée, nous avons été visiter le château qui fut autrefois très important, très résistant, et surtout très agressif au temps où il prétendait, avec succès, imposer sa volonté sur cette partie du Rhône. Les parties conservées servent maintenant de prison, et c'est grâce à M. le Maire que nous pûmes franchir la porte hérissée sur laquelle le plus grand potentat du monde pourrait heurter sans résultat s'il ne peut exciper du Sésame municipal. Défilant dans les corridors, les escaliers et les préaux, tous d'une propreté méticuleuse, nous avons constaté, par les judas ouverts, que les salles de geôle étaient toutes vides, ce qui mérite d'être cité comme bon exemple. Du sommet de la plate-forme on voit assez loin. On nous montre la Table du Roy, rocher plat sur lequel saint Louis descendant le Rhône en barque se serait arrêté pour prendre un repas. Il paraît qu'au pied du rocher, assez profondément sous l'eau, est une inscription à peu près en ces termes : « Qui me vit a souffert. Qui me verra pleurera » indiquant par là que l'eau du fleuve n'atteint un étiage aussi bas que les années de disette absolue. On reconstitue facilement les défenses du château et de la ville, dont quelques tours subsistent, notamment celle encore appelée Pierre Gourde, du nom d'un routier Périgourdin du xv^e siècle. Saluons notre compatriote quoique probablement il ne valut pas cher !

Le soleil monte et l'estomac descend. Il faut partir, on va reprendre les voitures et l'on s'éloigne après force remerciements et poignées de mains à tous nos guides pour leur exquisite urbanité.

Le Maire aurait aimé nous garder plus longtemps ! On lui dit qu'il en avait eu, certes, sinon le droit, du moins la puissance, là-haut, derrière ces fenêtres méchamment grillagées.

Départ ; tournant au pont ; traversée prudente sur les planches solides mais vibrantes ; on n'est plus les hôtes passagers des Ibères, nous voici pour quelques jours sur le terrain des Ligures, peuples antiques, et confinant à la préhistoire, premiers initiateurs, dit-on, du culte du soleil. Ils eurent bien raison !

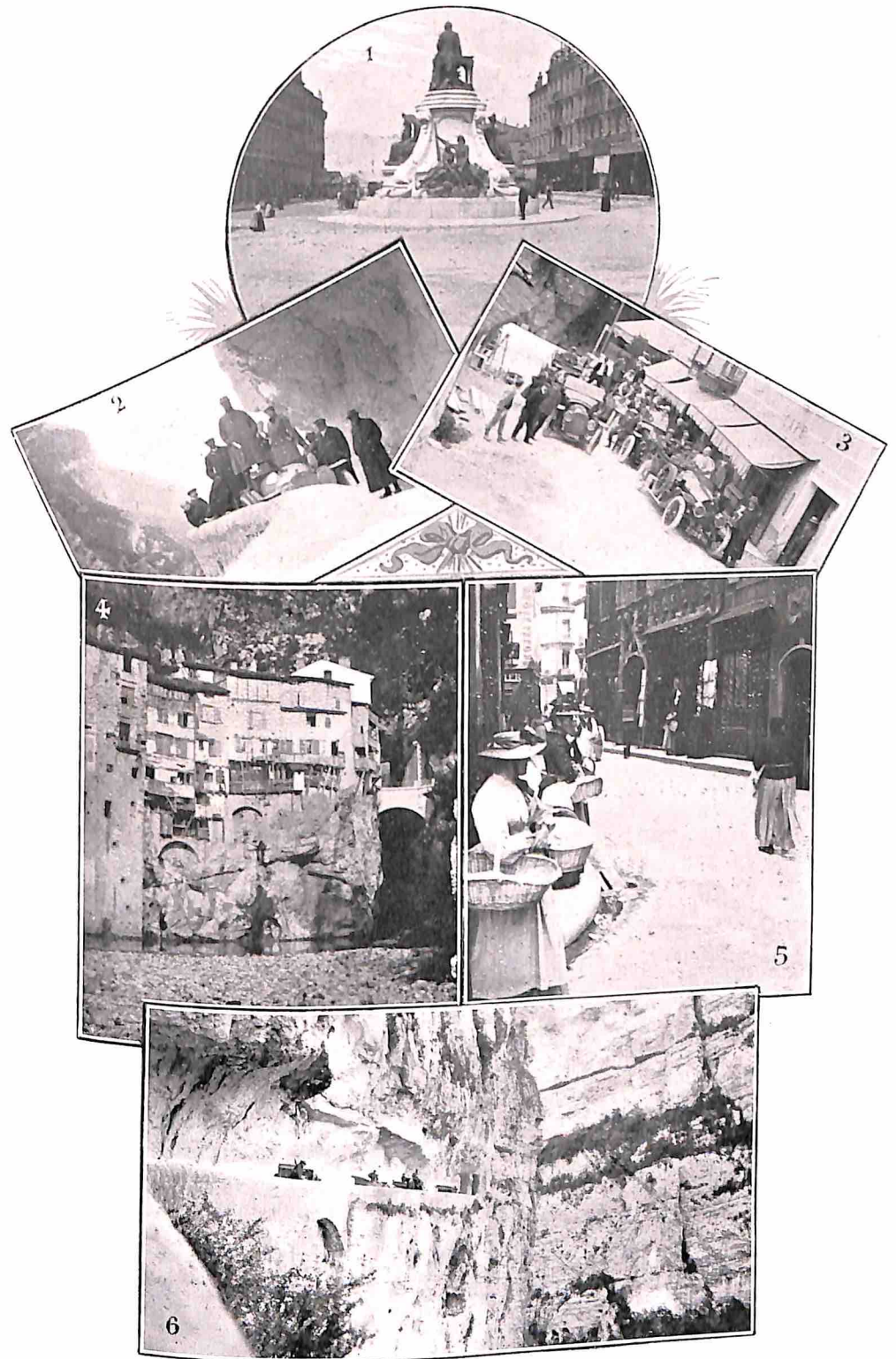
Oliviers, cyprès, quelques mûriers, poussière. Vision du Crussol, la ruine légendaire, classique du pays de Valence, sorte de vautour de pierre, blessé par le temps, mais non égorgé ; pantelant, mais serrant encore de ses griffes enracinées le promontoire abrupt sur lequel s'est abattu son vol.

Quelques centaines de mètres plus loin, St-Peray, et ses crus de vin blanc, puis Valence où l'on arrive par un pont monumental, une promenade seigneuriale, une avenue vaste et belle devant Emile Augier, en bronze, paraissant se demander, lui qui était si simple, pourquoi son piédestal, puisqu'on lui en a fait un, est encombré par des kilos et des tonnes de bronze, sous prétexte de statues, qui pourraient tout aussi bien servir pour Vercingétorix, Cavalier le Camisard ou Napoléon.

Cette « énorme » chose pour Emile Augier ! qui, répondant à un amateur de biographie, lui disait : « Je suis né en 1820 ; depuis il ne m'est rien arrivé ! »

Arrêt devant l'hôtel de la Croix d'Or ; grand style, correction, allure. Chacun use plusieurs brosses à se dévêtir de la poussière Ligurienne. Déjeuner de style, puis sournoisement, silencieusement, sans heurt ni adieu, les uns et les autres disparaissent dans leurs chambres respectives. L'A. C. P. dort, sans se l'avouer, mais c'est pareil.

Vers six heures eurent lieu quelques timides réveils, et l'on se rencontre par hasard à travers les rues, cherchant à voir les rares monuments qui valent la visite. Il n'y a guère que la Cathédrale, d'origine Romane sans grand intérêt. A côté, dans une petite place, une construction difficile à définir comme usage et comme époque. Elle pourrait être Romaine et date, paraît-il, de la Renaissance. Le cachet d'antiquité lui est donné surtout pour l'usure de la pierre, limée comme beaucoup de monuments de cette région par le sable que fait tournoyer le vent comme une meule. Il paraîtrait que cet édicule nommé « le Pentral », fut le tombeau d'un chanoine, ancêtre bien éloigné de Mistètes, assez curieuse par les médaillons et bustes qui la couvrent, et c'est tout. L'archéologue ni l'amateur de pittoresque ne trouvent leur compte à Valence ; mais ce qui est attirant, c'est l'air, l'espace, ces grandes avenues ombreuses où les cigales font rage, l'activité, la vie, les terrasses bruyantes, dans cette première capitale ensoleillée que le Lyonnais rencontre sur sa route en sortant de ses quartiers industriels aux hautes façades enfumées. C'est l'olivier, bientôt l'oranger, c'est en un mot le Midi, non celui du Languedoc, toujours encadré par un contre-



Cl. L. Didon

1. Valence (Statue d'Emile Augier). — 2, 6. Dans les Grands-Goulets.
3. Les Baraques. — 4. Pont-en-Royans. — 5. Valence (Maison des têtes).

fort de basilique, une arcature médiévale, un porche roman ou une balustrade trilobée, vestiges de son ancienne royauté d'art, mais le Midi du Rhône, celui de Pétrarque, de Mistral et de Fabre, le plus entomologiste des poètes. Le Midi des magnanarelles, celui de Clément V, celui qui s'occit lui-même à force de soleil et va s'anéantir dans les déserts de la Crau, ne se réveillant plus loin que sous les brises de la Méditerranée, auxquelles il oppose son farouche ouragan.

Après le dîner, toujours d'aussi solennelle tenue, on longea la promenade à la recherche de quelque chose peu défini, cirque, cinématographe, musique ou baraque. et la soirée finit faute d'amusement, sauf pour les quatre enragés, victimes, ou apôtres, du bridge.

A minuit, c'était le calme chez les Valençais et les cigales, tandis qu'Emile Augier, regardant sous la lune les découpures romantiques de Crussol d'Uzès, semblait se demander pourquoi là-bas tant de pierres branlantes, tandis que, sous ses pieds, tant de blocs tumultueusement entassés !

Mercredi 16 Juillet

A huit heures, départ. Rien au rapport. Dix-huit kilomètres de route plate, droite et quelconque. Rien d'autre au livre de bord. A Romans, arrêt ; et visite de la belle église de St-Barnard (nous disons bien Barnard), la première que nous rencontrons à nef unique romane. Sur le portail rongé par le tripoli du mistral, quelques statues du XII^e très remarquables. A l'intérieur nous avons admiré, ceux du moins qui avaient de bons yeux, de superbes tapisseries renaissance accrochées à une hauteur qui défie le cambriolage.

Puis en voilà pour 25 kilomètres de route avec, constamment sous les yeux, les montagnes hautes et soudaines du Vercors se dégageant au fur et à mesure de leurs voiles bleus. Maintenant on est au pied : on traverse un torrent, et l'on pénètre dans une rue étroite et sinieuse. C'est Pont-en-Royans.

Ce n'est plus Valence, où l'on a de la place à en revendre ! Ici les maisons se cramponnent au rocher, comme les spectateurs de loges à l'Opéra-Comique, où la soirée se passe à faire des miracles d'équilibre sur un orteil dans l'hypothèse, rarement réalisée, d'apercevoir un lambeau de la scène !

Toutes les maisons, sans exception, ont volé du terrain à l'espace en construisant des appentis soutenus par des étais qui vont loin, par en bas, se buter sur une écaille de la roche. Comment tout cela tient-il ? Probablement par l'habitude et l'inutilité de se faire remarquer. Il y a de tout dans ces appentis, des planches, de la toile, du carton ;

certaines étais sont fendus et la poutre complaisante a été d'elle-même se soutenir sur sa voisine. C'est fou et ravissant. Dans l'unique rue, si l'on peut appeler ainsi un boyau sinueux qui fait la couleuvre à travers les maisons déhanchées, nous avons eu le spectacle effarant d'une descente de trains de bois. Ce sont des troncs de sapins de quarante, cinquante mètres et plus, montés sur deux supports à roues et tirés ou plutôt retenus par une paire de bœufs. Voir ceci pénétrer dans cela, avec l'idée d'en sortir, c'est fabuleux. Autant vouloir faire passer une queue de billard dans un alambic ! Les conducteurs y parviennent tout de même, ce passage ayant fixé, *ne varietur*, le maximum disponible. Les arbres frôlent les carreaux des fenêtres à un centimètre, mais ça passe. Il est vrai que si, un jour, ça coinçait, je crois que toutes les maisons, prises d'un subit découragement, s'effondreraient dans le torrent. J'imagine que, dans ces demeures, on ne doit dormir que par moitié, l'une qui repose sur la verticale rassurante, l'autre en éveil toujours prête à voir s'ouvrir le vide immanent !

Diable, quelques gouttes ! Comme il est défendu de parler du temps, on les met sur le compte d'une cascade proche ; néanmoins on ferme les bâches, ce qui est dommage pour voir les Grands-Goulets, mais quand on sera aux tunnels, on avisera. Quelques kilomètres plus loin, on est à Sainte-Eulalie. Cela commence ! encore quelques minutes et voici les Grands-Goulets.

Ici, une explication géologique s'impose, ce ne sera pas long, juste le nécessaire pour placer mieux le décor en en faisant comprendre la formation.

Tout massif calcaire tire son origine des dépôts sédimentaires, sortes de vases compactes qui se déposaient au fond des lacs et des mers sous l'influence de l'acide carbonique rendant l'air irrespirable à tout mammifère. C'était bien avant l'arrivée de l'homme et même des espèces phénoménales antérieures. Le mollusque seul s'en contentait.

Ces dépôts successifs se superposaient sans se confondre, ainsi que nous le voyons se produire tous les jours sous nos yeux dans la plus modeste de nos mares, mais de façon lilliputienne.

Or, à un certain âge, eurent lieu les soulèvements. Fut-ce catastrophique, fut-ce lent et progressif ? Les opinions sont libres et diverses sur ce point. Longtemps on a émis l'hypothèse que les feux souterrains avaient produit cette déflagration terrestre ; on est plutôt d'avis, aujourd'hui, que c'est le résultat du plissement de l'épiderme du globe sur son noyau refroidi, comme les rides sur la peau d'une pomme desséchée. Conclusion ? Allez-y voir !!

Mais les soulèvements demeurent et sont visibles ; dès lors, suivant un ensemble de causes inconnues, ils se produisirent en couches horizontales ; exemple : tout le Lot, Padirac et (nous y serons bientôt) Ruoms, l'Ardèche ; ou bien en couches verticales ; il est rare que cela s'étende bien loin ; ou, enfin, en couches obliques.

D'autre part, les eaux pluviales, infiniment plus dissolvantes que

tout autres, exercent une puissante action sur ces roches qui, formées par l'eau, périssent par elles.

Il s'en suit que lorsque l'eau s'accumulait dans des lacs supérieurs, des lacs immenses, énormes, fabuleux, dont nous n'avons pas idée, elle cherchait une issue, et quand elle l'avait trouvée parmi les couches obliques, elle faisait son trou, puis sa grotte, puis ses cavernes ; les couches rongées glissaient, étaient diluées à leur tour ; le lac entier se précipitait ; alors c'est le cahos de la désolation, les éventrements, les excavations monstrueuses, les coupées, comme les Grands-Goulets, par lesquelles le lac crevé des plateaux supérieurs allait, dans la plaine, faire des ruisseaux, des fleuves, et, de ceux-ci, des mers, trouant des gorges, labourant des cañons, fabricant des vallées et les garnissant des alluvions qui nous font vivre.

Mais personne ne fut là pour le voir ! A peine quelque petit mollusque. Acephalophore, Calyptracien, Branchiopode, Malacosôme, ou Zoophyte, auquel peu importait ce qui lui passait sur la tête, pour la meilleure raison qu'il n'en avait pas.

Quand, ainsi que dans le Lot et dans l'Ardèche, les couches étaient horizontales, l'effondrement se produisit verticalement ; ce sont alors les grottes, puits, avens, gouffres.

Quand la masse sédimentaire était sur plan incliné, comme ici, cela fit des culbutements de roches et des percées de montagnes commençant par une fissure de quelques mètres et finissant par une vallée de plusieurs lieues. Puis le monde s'est assagi, les lacs se sont desséchés, les choses se sont tassées. La nature était prête pour l'homme, il y fit son apparition, et la Bible en témoigna.... « *Et Dieu vit que cela était bon.... Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image.... Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le sixième jour.* »

Nous avons pénétré nous, petits hommes, dans les Grands-Goulets par la vallée, depuis Pont-en-Royans. Sans avoir plusieurs lieues de large, elle est encore assez vaste. Puis, peu à peu, les murailles rocheuses se sont rapprochées, la route ayant lutté pour avoir son assiette, comme une maison de Pont-en-Royans pour avoir une place de parapet, y renonce et pénètre en tunnel. La géologie nous en donne l'explication. Décrivons maintenant ce que l'œil voit, sans nous inquiéter des causes.

A la sortie du premier tunnel, la voie monte sous un encorbellement presque constant, avec des garages permettant le croisement aux endroits où la roche a permis d'élargir la percée. Du parapet de ces garages le spectacle est effrayant. En face est le mur vertical, zébré de longues tranches obliques jaunes, grises, rouges, déchirées, râpées, corrodées par les eaux millénaires. Au fond de la gorge, à plus de 150 mètres, le torrent bondit à travers les roches écroulées ; puis les versants se rapprochent et, à cet endroit, l'eau bruisante se divise en des centaines de cascates, formant autant de réserves blanches sur un moellonnage de quartiers brisés, noirs et luisants par endroits sous les embruns.

La route monte toujours, et les parois semblent vouloir se souder pour s'opposer à son passage. Bientôt la lumière s'obscurcit, la paroi est tout près, ce n'est pas encore la grotte, ce n'est plus le jour ; les roches se sont jointes, formant des bosses monstrueuses, ou montrant des cuves béantes que l'œil n'arrive plus à pénétrer.

L'atmosphère saturée d'eau devient pesante. Encore un fuseau de lumière qui vient souligner quelques arêtes acérées, des troncs d'arbres poussés là, comme pour défendre l'issue, par quelque herse titanesque. Après c'est la nuit ; nous sommes, pour peu longtemps, dans la fissure et nous débouchons dans la vallée du Vercors, voyant couler à nos pieds un ruisseau tranquille, descendant dégénéré du lac des premiers âges qui créa cet enfer. Nous sommes dans la verdure, la fraîcheur, la paix, la Suisse, musique de Schubert ; et pour compléter l'accueil aux Baraques, pluriel qui fut longtemps singulier, nous trouvons, nous attendant, Monsieur Giraud, le plus aimable et le plus empressé des collègues. Il est, en effet, vice-président de l'Automobile-Club du Dauphiné, et, accessoirement pour nous, greffier en chef de la Cour d'appel.

Parti de Grenoble, il était venu se joindre à nous et même avait entraîné sa belle-mère, aimable octogénaire, qui, à voir sa vitalité d'ancêtre et le brillant de son regard, paraissait n'avoir peur ni de la vitesse, ni des précipices, ni des Grands-Goulets, ni de rien...., pas même de son gendre ! Aussi on lui fit fête à table, à la douce et touchante doyen, heureux de lui témoigner de la sympathie et plus heureux encore de voir à quel point M. Giraud, son gendre, en était reconnaissant.

Une des « Baraques », en dépit qu'elle soit en pierre de taille, est l'hôtel Combet. Ici fust.... non Issoire, mais le déjeuner. Par un seul mot nous le définirons : « le gratin » ! Il y eut des truites, des écrevisses, des viandes froides, tout disparut devant « le gratin » qui se fait, paraît-il, avec tout. C'est comme le puchero espagnol.

On met donc de tout avec n'importe quoi dans un plat et l'on gratine. Mais c'est là que gît le secret. Je regrette que le nombre de pages nécessaires pour arriver au bout, eu égard à la patience de lecteurs, ne me permette pas de m'étendre en exultation culinaire. Quel poème je sens bouillir à l'intérieur de mon stylographe ! La première rime serait facile :

Gratin — Matin !

A l'issue du déjeuner, toast à M. Giraud, ami de tous. Aubade à M^{me} la belle-mère de tous ; clichés, groupes et conduite — de Grenoble — aux voyageurs débouchant de l'enfer des Goulets ou bien y pénétrant dans d'immenses cars qui font un bruit du diable, encombrant et écrasent la route, sont vraiment trop nombreux dans ce charmant endroit. Il est vrai que ces touristes auraient pu nous dire :



Cl. S. I. du Diois

PANORAMA DE DIE

Donnez-nous une place chez vous, nous y serons mieux ; et nous de répondre probablement : Impossible, mille regrets,

Rentrez dans votre car,
Moi je reste à l'écart !

Au moment du café — surprise — poétique, chantante et délicieuse. M^{me} la comtesse de Chasteigner, une de nos voyageuses, dont la modestie extrême, trop extrême, est l'égale de son esprit et de son talent, avait, pendant cette journée de Valence où tout le monde avait dormi, composé une chanson sur un timbre que lui avait communiqué Faurès. C'était quatre couplets automobiles et acépéens, gais, allants, avec, à la fin, une note colorée, presque sentimentale, touchante, précédant le refrain facilement rythmé ; c'était parfait.

Aussi quand Faurès, du plus généreux de son organe, eut lancé la dernière phrase, ce fut un succès *di primera* comme disait notre ami Marti à Puygcerda. Désormais nous pourrons, passant à Die, présenter à l'illustre épouse de Guillaume de Poitiers, Béatrix, comtesse de Die, notre comtesse à nous, qui sait, dans une langue plus moderne, faire de nos bruyantes chansons et de notre étendard vagabond « l'humeur joyeuse et fanion d'or. »

Sous les nuages qui fâcheusement s'accumulaient, et laissant Ithier tournant éperdument sa manivelle alors que son réservoir était exsangue d'essence, on partit pour le Rousset. Dans le Vercors, il est constant que vingt fois par jour on a des brumes, de la pluie fine, l'averse, puis un piquant de soleil et tout s'arrange. Cette fois, cela ne s'est pas arrangé, au contraire, et c'est à travers une petite pluie qui engluait les glaces que l'on suivit la vallée jusqu'aux premiers lacets. Ah ! ça monte. Oh ! ça monte. Au moment où l'on va dire : Ah ça ? on aperçoit le tunnel ; 640 mètres de long. A l'autre bout est le plus beau cinématographe naturel connu ! Un versant de vallée le long de laquelle on voit se dérouler une quinzaine de routes qui sont la même qui va, revient, retourne, s'en va, y renonce, se ravise à travers tous les plans de ce décor prodigieux barré par des rochers de cent mètres qui ont l'air de menhirs accessibles, perspectivés des crêtes emboisées sur un versant à pic de mille mètres et fermé à l'horizon par une découpe de montagnes bleues, suivies d'autres plus pâles, et encore d'autres à peine lavées dans le ciel.

Mais au moment où notre caravane s'y trouvait, le cinéma ne fonctionnait pas ! Rien que la brume et le trou du souterrain. On aurait pu se croire en Sologne devant le tunnel de Vierzon.

Que faire ? Attendre ! Il y avait là une petite cambuse, on goûta de la clairette de Die ; c'est un petit vin blanc naturellement mousseux, très agréable et n'ayant pas la violence de la blanquette de Limoux. On causa ; je ne sais même si les enragés n'entamèrent pas une partie. Puis, comme décidément le panorama ne voulait pas donner sa représentation, on descendit. Avec un demi-verre à liqueur d'essence

on couvre les trente-cinq kilomètres de pente douce jusqu'à Die, où nous retrouvâmes le soleil, le sable sec ; en trois quarts d'heure, nous avions franchi la distance séparant une nature pouvant être revendiquée par l'Helvétie, du paysage à luminosité provençale.

A Die, nous fûmes disséminés entre l'Hôtel des Alpes et l'Hôtel Saint-Domingue (bizarre, mais après explication compréhensible titre) on prit un moment pour se mettre en ordre et l'on partit faire la visite de la ville sous la conduite très documentée et fort serviable de MM. Béranger, Président du Syndicat d'Initiative, et Vidalon, avocat érudit, et très agréablement disert.

Die, modeste sous-préfecture de 4.000 habitants, qui fut, avant de devenir, au Moyen âge, un bourg important, et, à l'époque Gallo-Romaine, une ville puissamment fortifiée à en juger par ce qu'il en reste, avait été, du temps de Rome, une cité sainte « Augusta Dea ». C'était là, en effet, que se trouvait le temple de Cybèle, mère de tous les Dieux. Aussi trouvons-nous à Die, en quantité, d'importants fragments de constructions somptueuses. L'église actuelle, d'origine Romane, mais datant, par les reconstructions, en grande partie du XVII^e siècle, a ses soubassements élevés sur les fondations visiblement dans les murailles de défense, hâtivement édifiées par les Gallo-Romains des fûts, des colonnes cannelées, des chapiteaux qui attestent la splendeur de la cité disparue, et, derrière la porte principale, construite en énormes blocs aux premiers siècles de l'ère chrétienne, on découvre un arc de triomphe de toute beauté, très probablement portique d'une enceinte sacrée, car une tête de taureau forme des deux côtés la clef de voûte, ce qui n'était pas en usage pour les arcs de triomphe et manifeste bien l'ornementation cybélique. La cérémonie annuelle de ce culte s'accomplissait le jour de l'équinoxe de printemps, du 22 au 27 mars. C'était une sorte de fête de purification et de régénération par le sang. Comment un peintre d'histoire (le nombre, il est vrai, s'en raréfie car, pour traiter ce genre, il faut être « peintre » et non « cubiste ») n'a-t-il jamais été tenté par la rutilance de ces cortèges rituels. Essayons d'en évoquer la vision devant ces murailles de Die qui en furent les témoins certains.

Dès l'aube, on préparait dans la Cella du Temple une sorte de fosse recouverte par des planches disjointes ou percées de trous. Dans ce réduit prenait place le Grand-Pontife de Cybèle vêtu d'une longue robe flottante en soie de cocon d'une blancheur immaculée. Un taureau, également blanc, était amené devant l'autel Cybélique sur lequel figuraient tous les objets du culte, couteaux, écuelles, parures, bandes, et les instruments, crotales, flûtes doubles, cistres et tambourins qui accompagnaient les chœurs.

On sacrifiait le taureau, dont tout le sang coulait à flots à travers les planches sur la robe de soie du Grand-Prêtre. A ce moment, il sortait du réduit, franchissait la clôture de la Cella, parvenait au portique du temple et apparaissait à la foule. Alors commençait le



CL. S. I. du Diois

DIE (Porte St-Marcel)

cortège qui, lentement, défilait en faisant le tour de l'enceinte sacrée aux rayons crus du soleil printanier, à peine tempéré par les feuilles naissantes et faisant chatoyer plus vives les fleurs sur les branches. C'était d'abord un groupe de licteurs écartant la foule et préparant le passage. Puis s'avancait le cortège des prêtres vêtus de laine blanche suivis des chœurs chantant alternativement des mélopées lentes et des rythmes vifs, accompagnées par une seconde théorie faisant vibrer les crotales ou crépiter les cistres cependant que les jeunes filles, bras nus jusqu'à l'épaule où le peplum s'écartait, retenu par un camée, lançaient des fusées de notes sur les flûtes doubles attachées à leur bouche par des rubans noués derrière la nuque. Et les voix se répondaient, les rythmes se superposaient sur la basse stridente des buccins métalliques et sous les gammes éperdues des choriques d'ivoire. Puis c'était les pluies de fleurs, les pigeons captifs rendus à leur vol, toute une apothéose de renouveau et de liberté qui s'avancait devant les foules étagées sur le versant du coteau, pendant que, sur les murailles, d'autres foules se massaient découpant dans le ciel leurs silhouettes multicolores sur le pisé des murailles desquamé par endroits et coupé en tranches égales par un cordon de briques.

Le cortège s'avancant le long des remparts atteignait déjà les tours qui dominaient la colline, pendant que la porte sacrée en laissait encore sortir d'interminables files. Enfin voici les sacrificateurs, la série des prêtres populaires, les Galles et les Métragyrtes, précédés d'un orchestre plus compact de tympanons, de cymbales, de crotales, de castagnettes et de flûtes phrygiennes, et soudain voici qu'apparaît sous l'ombre de l'arcade triomphale la vision écarlate du Grand-Pontife, seule tache rutilante au milieu du décor d'équinoxe, avec sa robe zébrée de sang coagulé dont les flammèches en pointe laissaient briller au soleil l'étincellement de la soie virginale. Et, derrière lui, toute la ville, toute la région, toute la province accourue pour fêter le triomphe de la couleur sur l'hiver vaincu.

Ces murailles ont vu cela, n'en doutez pas ! Maintenant l'arc somptueux soutient d'un côté la porte aux tours grossières qu'édifia l'époque brutale Gallo-Romaine, et, de l'autre, est comprimé par un amas de masures lézardées, moisies, suintantes et lépreuses, bordant l'étroit et gluant pavé qui fut la voie Romaine, traversant la Gaule de Marseille à Boulogne.

Lorsque la cité Cybélique fit place à la ville chrétienne, ce furent d'autres splendeurs moins rutilantes, mais plus créatrices. Le monde Romain s'étant écroulé, une société nouvelle s'édifiait sur ses ruines entassées en désordre par la barbarie à travers lesquelles de rares traditions professionnelles demeuraient. Entre autre, celle des mosaïques. C'est ainsi que l'on peut admirer, à Die, un exemple admirable de cet art dans l'ancienne chapelle des Evêques.

Cette mosaïque, chrétienne, et cependant d'apparence Romaine, sinon comme éléments décoratifs, du moins comme métier d'assemblage, date du VII^e ou VIII^e siècle. C'est un monument unique, assez

facile à expliquer dans son ensemble, presque impossible à analyser, quant à son symbole, si on en suit les détails.

Au milieu est une rosace entourée de quatre noms, Euphrate, Tigre, Fison, Géon, les quatre fleuves du Paradis dont les noms sont reconnaissables tout en étant estropiés. Ils étaient en réalité Euphrate, Hiddekel, Pischon et Guion. La rosace représente l'Heden. Quatre têtes déversent l'eau aux quatre coins correspondants de la composition. L'un des fleuves arrive parmi les forêts schématisées par des branches conventionnelles. Ce doit être le Pischon ; car il est dit dans la Genèse : *c'est celui qui coule autour du pays où l'on trouve de l'or*. Le second fleuve va à la mer, reconnaissable par les flots stylisés et les poissons. Probablement c'est le Guihon : *qui coulait autour de tout le pays de CUS (?)*. Le troisième, qui va du côté de l'Egypte, serait le Tigre, un peu égaré sur sa route. Enfin, sur la mosaïque, le quatrième fleuve est peu défini ; tout porte à croire que c'est l'Euphrate, sur le cours duquel la Bible est muette.

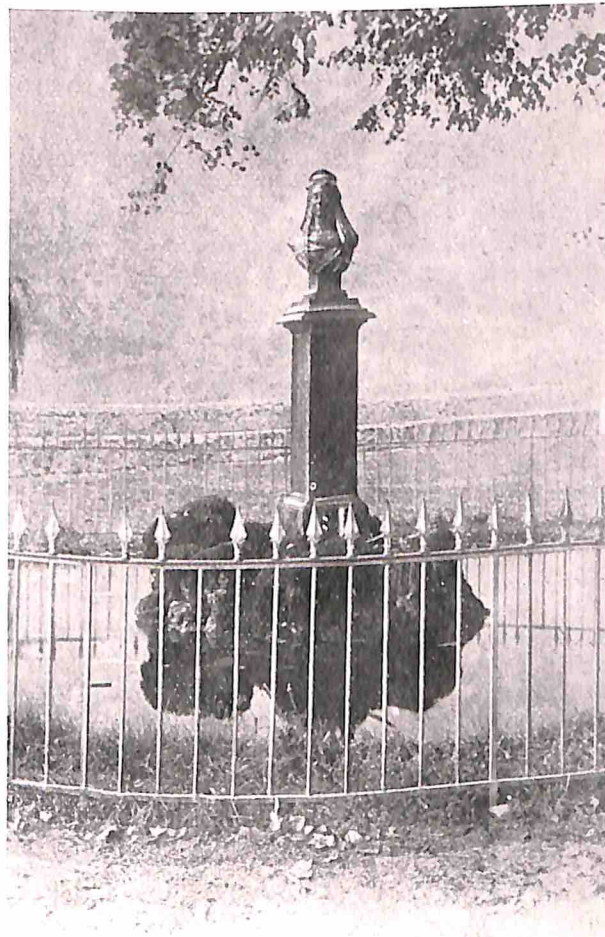
En plus, on distingue fort nettement trois symboles inexplicables : un couteau, une paire de *forces* (ciseau servant à tondre les moutons), et une clef ; j'ai vainement cherché, dans la Genèse, celle de ces énigmes.

Dans le reste de l'ancien Evêché, nous avons aussi remarqué, encastrés dans la muraille, de nombreux fragments d'inscriptions médiévales, romanes ou romaines. Ces dernières sont presque toutes des monuments de mémoire en l'honneur d'un époux. On y lit, en effet, très visible, le mot UXOR fréquemment répété. Les veuves Dioises actuelles éprouvent-elles le même besoin de manifester sur la pierre leurs regrets éternels ? Sont-elles UXORES ou féministes ?

Faut-il remonter jusqu'à Cybèle pour trouver l'origine, dans cette contrée, d'un « courant d'amour » qui inspira tant de poètes et de poétesses ? Faut-il voir dans cette manifestation qui se continue jusqu'à nos jours l'influence ethnographique du sol, de l'atmosphère et de la lumière ? Toujours est-il qu'en Provence, comme en Languedoc, l'imagination populaire s'est complue à symboliser par la légende une figure poétique ayant un peu existé, pas suffisamment néanmoins pour la fixer dans l'histoire. Clémence-Isaure est de celles-là ; la comtesse de Die en est une autre.

On a dernièrement inauguré, à Die, un gracieux monument dû à l'inspiration heureuse de M^{me} Clovis Hugues représentant la comtesse Béatrix dans la parure élégante du XII^e siècle. N'étaient le piédestal et la grille, d'un anachronisme timide, ce monument s'harmonise dans la perfection avec le cadre qui l'entoure, au milieu d'une verdure reposante, sur le bord d'une terrasse d'où la vue s'étend sur tout l'ensoleillement de la vallée.

La comtesse de Die fut, très probablement, Béatrix de Viennois, fille de Guigne VI, comte d'Albon et de Grenoble, mort en 1142. Pourquoi



Cl. S. I. du Diois.

LA COMTESSE DE DIE

ce nom de comtesse de Die, qu'elle ne tenait ni de son père, ni de son mari, Guillaume de Poitiers, comte de Valeninois ? Personne ne le sait. D'aucuns prétendent même qu'il y eut deux comtesses de ce nom, poétesses l'une et l'autre.

Le fait certain est qu'il existait, à cette époque, un troubadour, le plus ancien connu, qui se nommait Raimbaut d'Orange et que les quatre ou cinq *cansós* parvenus jusqu'à nous sont des poèmes d'amour à son sujet. Mais, d'un autre côté, on a des détails curieux sur les amours de Raimbaut avec Marie de Verfeuil et la comtesse d'Urgel. Il n'est jamais question de la comtesse de Die ! Est-ce à croire que ce fut une éplorée solitaire ? Ou bien n'est-il pas permis de supposer que c'est une figure, composée de plusieurs autres, contemporaines, que la fiction amoureuse aura peu à peu cristallisée, tout en la laissant incertaine à travers les gazes de la légende ? Il n'importe. Comtesse de Die, elle est arrivée jusqu'à nous, exhalant ses plaintes ou ses joies sur un amour, peut-être de rêve. M^{me} Clovis Hugues en a fixé les traits, reconnaissons-la comme véritable et savourons ce qui reste de ses œuvres sauvées de l'oubli par un manuscrit du xiv^e siècle découvert au Vatican (n^o 3204) où la première lettre ornée la représente.

Ces poésies sont en langue Romane, plus issue des idiomes populaires que du latin, tout en en procédant et différant totalement, par la prosodie syllabique, du vers latin basé sur la quantité. Ces poèmes de troubadours furent, avec ceux de Turolus, auteur présumé de la chanson de Roland, le jardin sévèrement cultivé où fleurit notre rime française. Il n'est pas rare, en effet, de trouver non seulement des strophes entières, mais des séries de strophes sur deux rimes, ou, tout au moins, des assonances très riches, répétées jusqu'à seize et vingt fois. C'est cette métrique qui fut l'origine de notre ballade actuelle et du chant royal dont nous avons hérité du xvi^e siècle.

Il n'est pas donné à tous de sentir le charme de cette langue Romane bien peu connue. Ceux-là même qui la fréquentent ne font que la lire. Or cette langue, infléchie à l'extrême, exige la parole pour manifester toute sa couleur. Elle doit être déclamée avec ses rimes sonores et persistantes, envoyées au loin par le prolongement de la voix. Il est fort probable que les troubadours chantaient leurs poèmes. La musique de quelques-uns est parvenue jusqu'à nous, entre autres celle des *Sirventes* de Bertrand de Born. Et sous ces longues finales, la rime reproduite à satiété prend une singulière grandeur. C'est bien là le chant des bardes, la poésie musicale et aussi la musique poétique, fille des siècles grecs où le mot « *MUSIQUE* » comportait ces deux acceptions qu'il ne dissociait pas. Les tragédies de Sophocle étaient chantées sans être pour cela des opéras ! Par contre, on aurait bien du mal aujourd'hui à chanter certains poèmes.

Pour en revenir à notre douce comtesse, illusion ou réalité, nous avons pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt un des poèmes qui lui sont attribués et nous avons pour cela choisi le « *Tenson* » suivant. N'oublions pas qu'un « *Tenson* » était un poème dialogué en forme

de dispute entre deux personnages. C'est pourquoi les strophes commencent alternativement par les mots « AMICX » ami, et « DOMNA » dame.

La traduction en regard permettra de comprendre le sens du poème à travers les vocables oubliés de la langue Romane au XII^e siècle. Et, pour finir, nous avons tenté, plus que réussi, c'est à craindre, d'en faire la traduction rimée en respectant le rythme, la métrique et les répétitions d'assonances du modèle. Ce ne fut, bien entendu, qu'à la condition d'interpréter parfois le texte rebelle à la contrainte des rimes vingt-quatre fois reproduites. Mais ce travail de patience permettra de se rendre compte de la symétrie musicale qui constitue le charme de toute la poésie de cette époque. (1)

Amicx, ab gran cossirier
Sui per vos et en gren pena.,
E del mal qu'ieu en suffier
No cre que vos sentatz guaire ;
Donex, per que us metetz amaire
Pus a me laissats tot lo mal ?
Quar abdhuy no'l partem égal.

Domna, amors a tal mestier,
Pus dos amicx encadena,
Qu'el mal qu'an e l'alegrier
Senta quecx a son velaire ;
Qu'ieu peus, e no sui guabaire,
Que la dura dolor coral
Ai eu tota a mon cabal.

Amicx, s'acsetz un cartier
De la dolor que me malmena
Be viratz mon encombrer ;
Mas no us cal del mieu dan guaire,
Que quan no m'en puese estraire
Cum que m'an, vos es cominal
Au me ben o mal atretal.

Ami, je suis en grand souci et en grande
peine pour vous. Et vous même
vous ne sentez guère le mal dont je
souffre. S'il est vrai que vous m'aimez,
pourquoi me laisser tout le mal en
partage ? Car nous ne le supportons
pas de même façon.

Dame, amour est fait de telle façon que
lorsqu'il enchaîne deux amants, cha-
cun d'eux, de son côté ressent, à son
point de vue, toute la peine et toute la
joie qu'ils éprouvent. Je pense au
contraire, et je ne raille pas, que la
peine du cœur a été pour moi tout
entière.

Ami, si vous supportiez un peu du
mal qui me torture, vous compren-
driez mon tourment. Mais elle vous
importe peu ma peine dont je ne
puis me distraire. Il vous est indif-
férent que je sois heureuse ou attris-
tée.

(1) Les renseignements sur la comtesse de Die proviennent d'un ouvrage très rare de M. Sernin Santy, qui fut porté à ma connaissance par l'extrême gracieuseté de M. Béranger.

Domna, quar yst lauzengier
Que m'en tout sen et alena,
Son vostr' anguoyssos guerrier
Lays m'en, non per talan vaire,
Quar no us sui pros, qu'ab lor braire,
Vos an bastid tal joc mortal,
Que no y jauzen jornal.

Amicx, nulh grat no us refer
Quar ja'l mieus dans vos refrena
De vezer me que us enquer ;
E, si vos faitz plus guardaire
Del mieu dan qu'ieu no vuelh faire
Be us tenc per sobre plus leyal
Que no son silh de l'Espital.

Domna, ieu tem a sobner,
Qu'aur perdi, e vos arena,
Que per dig de lauzengier
Nostr'amor tornes en caire,
Per so dey tener en guaire
Trop plus que vos per Sanh Marsal,
Quar etz la res que mais de val.

Amicx, tan vos sai lauzengier
E fait d'amorosa mena
Qu'ieu cug que de cavalier
Siatz devengutz cumjaire
E deg vos o ben retraire,
Quar ben paretz que pessetz d'al
Pos del mieu pensamen no us cal.

Domna, jamais esparvier
No port, ni cas ab cerena
S'anc pueys que me detz joi entier
Fuy de nulh'otra enquistaire ;
Ni no suy aital bauzaire ;
Nas per envera'l deslial
M'o alevon e me fan venal.

Dame, ce sont les calomniateurs qui,
par leur propos, ont fait tout le mal.
Je suis, moi, votre guerrier très
malheureux. Si je ne suis pas près
de vous, c'est que, par leurs dires
seuls, ils ont inventé ce jeu mortel
auquel nous ne pouvons nous com-
plaire.

Ami, je ne vous reporte pas ma grati-
tude d'être plus retenu pour me voir
que je ne le désirerais. Et si vous êtes
plus soucieux que moi de la peine
que j'en éprouve, je penserais que
vous êtes plus scrupuleux que les
frères de l'Hôpital.

Dame, je crains d'autant plus les mé-
chants propos qui détruiraient notre
amour, que j'y perdrais de l'or,
tandis que vous ne perdriez que du
sable. Car vous êtes, par Saint
Martial, ce que j'aime le plus au
monde.

Ami, vos compliments sont de sorte si
amoureuse, que je suppose que, de
chevalier, vous êtes devenu « chan-
geur » (jeu de mot pour volage).
Je dois vous faire des reproches, car
il me semble que vous pensez à autre
chose depuis que ma pensée ne vous
importe plus.

Dame, que je ne porte plus d'épervier,
que je ne chasse plus jamais, s'il est
vrai que depuis que vous m'avez
comblé, j'ai recherché un autre
amour. Je ne suis pas trompeur à ce
point, mais, par jalousie, on me fait
passer pour tel.

Amicx, creirai vos per aital,
Qu'aïssi us aya tos temps leyal.

Domna, aïssi m'auretz leyal
Que jamais non pensarai d'al.

Ami, je croirai donc à l'avenir que
vous m'avez tout le temps été
fidèle.

Dame, pareillement vous me suppo-
serez assez loyal pour ne pas crain-
dre que je pense à une autre qu'à
vous.

Ami, cruel est mon souci,
Et, pour vous, profonde est ma peine.
Je crains que votre cœur transi
Ne sente guère ma souffrance.
Si nous sommes en attirance,
Pourquoi me laisser tout le mal
D'un poids, pour vous, tant inégal ?

Madame, l'amour est ainsi,
Pour ceux qu'il retient dans sa chaîne,
Que chacun se trouve adouci
Ou chagrin, d'après sa constance.
Aussi je crois que, sans jactance,
Mon cœur, par un destin fatal,
Est le plus souffrant, au total.

Ami, si vous sentiez ici
Quelle amertume me malmène.
Vous comprendriez mon ennui.
Mais votre cœur, en allégeance,
Ecoute peu ma doléance ;
Pour vous, que je sois bien ou mal,
Heureuse ou triste, c'est égal.

Madame, accusez aujourd'hui
La seule médisance vaine
Qui nous sépare et me poursuit.
Si moi, votre amant, je balance,
C'est par crainte que ne vous tanse
De ces méchants le jeu brutal,
Si loin de notre madrigal.

Ami, dois-je pour tout ceci,
Qui ne me cause nulle gêne,
Vous dire avec élan merci ?
Et, plus que moi, si l'exigence
De mon repos vous tient en transe,
En vérité c'est d'un loyal
A rendre jaloux l'Hospital !

Madame, quand je pense ici
A notre rupture prochaine,
J'en ai d'autant plus grand souci
Que si l'on fait la différence,
Or et sable sont en présence ;
Car c'est vous, par Saint Martial,
En qui j'ai mis mon idéal.

Ami, je vous vois tant d'esprit,
Votre phrase est d'amour si pleine,
Que je crois bien qu'il vous sourit
D'avoir changé votre existence.
Mais bien juste est ma remontrance,
Car, loin de moi, votre régal,
Je sens distrait votre moral.

Madame, que soit interdit
Pour moi l'étang ou la garenne,
Si depuis que j'eus du crédit
Auprès de votre bienveillance
Il fut aucune suppléance !...
Mon cœur est pur comme cristal
Si les jaloux me font véral !

Ami, dois-je donc, mot final,
Vous croire de tout temps loyal ?

Madame, ayez-moi pour vassal
Sans craindre aucun amour rival.

Après la visite de la ville et l'évocation de toute cette antiquité, on revint dîner de façon bien prosaïque et dégénérée !

Lorsque nous parlions du déjeuner aux Baraques nous avons dit « Le Gratin » ; à Die, nous nous contenterons de lancer ce mot « Les Tripes ». Il suffit ! Tout était parfait, mais tout disparaissait devant ces tripes, aussi rares dans leur genre que la mosaïque Gallo-Romaine. La salle à manger étant un peu exigüe pour nous contenir tous en une seule table, on avait dressé, à part, le couvert des enfants terribles, qui gagnèrent bien leur pain ce soir-là, car ils furent tapageurs à plein tarif, et nos deux convives, MM. Béranger et Vidalon, tout en étant charmés, ne laissaient pas de penser que ce n'était pas seulement en descendant vers Marseille qu'on rencontrait les beaux organes.

Bien entendu, au dessert, toast de Faurès, réponse de M. Béranger, tout cela élégant, sympathique et charmant.

Si les enragés, les maniaques, les fakirs du bridge allèrent se terrer dans un petit café, nous profitâmes de la nuit étoilée pour errer un peu, puis, sans qu'il fut bien tard, on alla dormir.

A cette heure-là, dorment-ils, où rêvent-ils les bergers de la montagne ? Car la curiosité de Die est la chose que l'on ne voit pas ! Ce sont les troupeaux de moutons, au nombre de plusieurs milliers de têtes, formés par tout le bétail des bergeries éparses le long du Rhône, et qui montent, quand vient le printemps, sur la montagne d'où ils ne descendent qu'en octobre, s'étant engraisés à brouter l'herbe courte des plateaux.

Les bergers qui les emmènent, viennent les prendre à la gare. (Autrefois ils allaient les chercher beaucoup plus loin jusqu'au cœur de la Provence). Ils entassent sur quelques mulets des provisions pour plusieurs mois, du pain, du lard, de la farine et d'épaisses couvertures de laine. Puis la caravane s'ébranle, longue parfois de plus d'une lieue, les mulets en avant, bergers en tête, bergers en queue avec les chiens faisant colonne flanquante. Et lentement, lentement, ce tapis roulant de laine fangée de poussière s'élève sur les routes, les chemins, les sentiers et les passes vertigineuses, le mouton s'occupant de sa nourriture, l'homme emportant et économisant la sienne. La nuit, tout s'arrête automatiquement ; à l'aube, la marche recommence et l'on atteint les steppes où le soleil calcine l'épiderme que la bise arrache, où frayed ensemble la Sibérie et le Sénégal, où le plus parcimonieux fagot, parfois indispensable en pleine canicule pour réchauffer la cabane solitaire, doit être monté à dos d'homme, où le plus illuminé des Cénobites aurait préféré subir toutes les tentations de Saint-Antoine plutôt que d'y fonder son ermitage. Et là, pendant un semestre, l'homme reste seul, ou se réunissant parfois à un confrère dont la cabane se perd au lointain, endurci contre le froid, indolore contre le chaud, restant des heures, et des jours, et des mois, à faire sa faction monotone, n'ayant d'autre souci, pour mesurer le temps, que de faire

l'addition de ses moutons, quand monte le soir et que chaque troupeau revient se parquer de lui-même. La nuit se fait, les chiens dorment, le berger n'a plus qu'à compter les étoiles, à moins que s'étant approché d'une crête, il ne regarde au loin, droit sous sa limousine, les vagues lueurs que, dans l'espace béant, répandent les cités.

Et ces bergers ont fait ce métier toute leur vie. Et ils deviennent tous nonagénaires. Ils ignorent les luttes d'en bas, n'en comprennent pas les haines, n'en imaginent pas les joies. Ils sont parfaitement heureux. Pensent-ils ? Qui le sait ! En tous cas ils observent. Aucun météorologiste ne les dépasserait pour la prévision des intempéries ou de leur cessation, depuis le temps qu'ils voient se former, se déplacer ou se résoudre les nuages, depuis le temps que les planètes les plus lointaines ont bouclé leur orbite au-dessus de leur tête qui ne se penche pas sur la neige des années, seul sommet qui domine les steppes désertiques ; ils la gardent droite, et meurent debout.

Jeudi 17 Juillet

La distance de Die à Montélimar étant médiocre, une quinzaine de lieues, on prit son temps. Les uns se levèrent tard, les autres revinrent qui aux remparts, qui à la mosaïque, qui à la vue des montagnes aux crêtes avivées par l'air transparent. Puis on partit en suivant la Drôme.

Après Sainte-Croix, la route s'engage avec la rivière dans une gorge qui va se rétrécissant. C'est là, sur un étranglement des rochers, que s'est niché le village de Ponteix, concurrent de Pont-en-Royans quant à l'étrangeté d'équilibre des maisons. A Ponteix, il n'y a pas jusqu'à l'église qui ne soit accrochée à la paroi rocheuse, comme une cage d'écureuil sur une muraille. Deux chapelles exiguës surplombent même de tout leur poids à pic sur le torrent. Dans aucune église le terme « ecce haurietis aquam » n'est plus juste. Je ne sais seulement si on la puise « in gaudio » étant donné l'aspect misérable de cette bourgade suspendue.

Nous continuons par Espenel, Saillans (rien de saillant), Aouste, qui certainement doit l'origine de son nom à Augusta Dea. Il est infiniment probable qu'il dut y avoir là un temple à Cybèle, précurseur des somptuosités de Die ; et enfin Crest. Là nous avons admiré le plus colossal donjon qui existe, au moins dans la région, composé de deux tours rectangulaires juxtaposées, dominant la petite ville de leur masse, exagérée pour la « composition » du paysage. Ce n'est plus pittoresque à force d'être énorme.

La montagne, paraissant à regret nous rendre à la plaine, nous force encore à monter quelque peu et faire des lacets et des tournants jusqu'à Puy-Saint-Martin, d'où l'on domine, à perte de vue, l'alluvion du Rhône. Tout au bas est la route de Montélimar, 26 kilomètres en ligne presque droite, sur laquelle nous voyons, de notre promontoire, les premières voitures de notre caravane soulevant chacune son panache de poussière et se suivant comme des fourmis processionnelles.

Une demi-heure après, l'on était sous les ombrages de l'hôtel de la Poste, à Montélimar. Achats immédiats de nougats, produit fameux dont, quant à moi, je m'expliquerai plutôt l'usage pour charger les routes, vu que, peut-être par suite de faiblesse maxillaire, j'ai toujours eu besoin de l'adjonction d'un cric pour arriver, non sans peine, à le broyer !

Pendant le déjeuner, à Montélimar, le livre de bord fut chargé de quelques incidents.

Ce fut l'arrivée de M^{me} de Laurière, conduite par son fils ; un bien gentil, charmant et sympathique camarade du Club, auquel tout le monde fit fête. Il venait, en effet, de doubler triomphalement le cap de ses examens, de s'arracher ce « clou » quitte à le retrouver dans ses pneus. Mais la voiture contenait aussi un colis d'importance — Didon — !

Tout ceci ne pouvait pas se passer sans discours. Aussi Faurès improvisa sa plus pittoresque harangue. Il la termina par la lecture d'une missive de notre bon La Chapoulie, notre cher Général, à la retraite définitive, à Sarlat, d'où il nous envoyait ses vœux, ses souvenirs, et malheureusement ses tristes regrets.

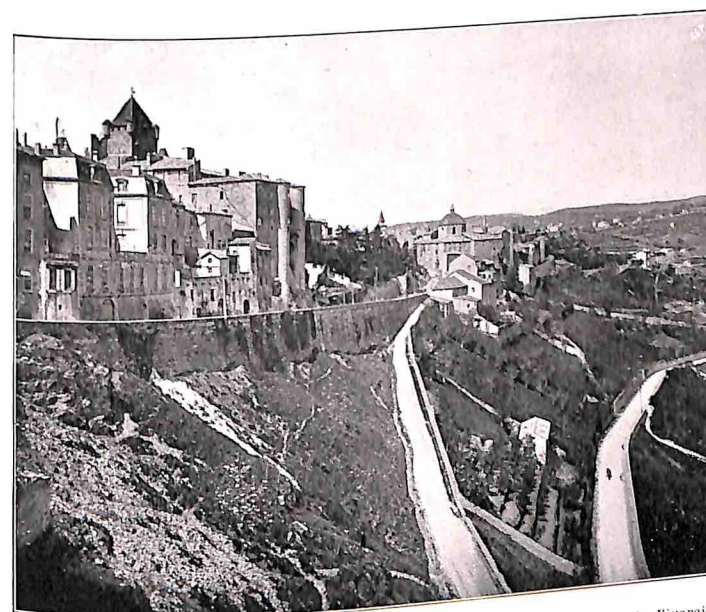
Sa lettre était charmante, gaie, presque joyeuse, c'était bien notre général d'autrefois, adressant son dernier salut à ses frères d'armes ; mais ce n'était qu'une lettre et nous n'avions plus, à nos côtés, le bon compagnon qui avait pris volontairement la carrière d'être le « blagué » et qui savait si bien y répondre.

Du reste, soyons juste, on n'avait pas attendu ce moment pour penser à lui, et, de Valence, on lui avait envoyé 24 cartes postales, autant que de convives, avec les signatures et les phrases entremêlées. Il avait de quoi se distraire plusieurs semaines à combiner, classer et déchiffrer ce palimpseste morcelé. C'était M. Contaut qui en avait eu l'initiative et qui mena à bien cette correspondance décousue !

A trois heures, le soleil, comprenant peut-être que nous allions le laisser dans son royaume, se mit à « arder » de tous ses rayons. Nous traversons le Rhône, et peu après nous voici en face des splendides ruines de Rochemaure. Ici nous retrouvons la basalte, dernière coulée qu'envoyèrent les volcans sur les bords du Rhône pour attester leur puissance. Le donjon du XI^e siècle, encore debout, inébranlablement rivé sur le dyke, s'élance en prolongeant la ligne presque verticale de la base cristallisée, le long de laquelle serpente, s'accroche, rampe ou émerge tout un enchevêtrement de tours éventrées, de courtines



Ruines de Rochemaure



Cliches du Syndicat d'Initiative du Vivarais

Panorama d'Aubenas

écroulées, de moellons entassés qui donnent à tous les châteaux de cette région, Crussol, Ventadour, Crest et tant d'autres un aspect particulier, la citadelle définitive, déjà inaccessible, se défendant jusqu'au pied de la montagne.

Et nous pensons, en regardant ces ruines, que si nous avons tous quelques mois de plus ou de moins, c'est parce que, derrière ces murailles, Charles IX établit un jour que le millésime de l'année partirait du 1^{er} janvier et non du samedi-saint, ce qui était moins printanier, mais plus précis, et ne faisait, en somme, que rétablir ce qu'avaient fait auparavant Numa et Jules César.

Cet itinéraire avait l'avantage d'éviter de traverser le pays du Teil, de Cruas à Viviers. Comme impression, c'est dommage ; car rien ne peut rendre la stupeur qu'on éprouve à franchir, sur près de deux kilomètres, une série continue de fours à chaux dans un nuage de pierre pulvérisée dense à ne pas voir à deux mètres. A travers ce brouillard anhydre que le soleil le plus ardent ne pénètre pas, on distingue à peine des êtres humains qui se déplacent dans cette boue aérienne, jaunâtre, acre et sans fin ; par moments ce brouillard devient rouge. C'est signe qu'on passe devant un four allumé. Les roues s'enfoncent jusqu'au moyeu dans la poussière calcaire, on s'avance dans l'inconnu atteignant le paroxysme du cauchemar de ciment. C'est fort curieux en même temps qu'excessivement désagréable. Mais il faut avoir vu cela, ou, plus justement, avoir traversé cela, sans y rien voir, pour se faire une idée de ce que peut être un « enfer blanc » !

Nous l'avons donc évité. Tournant à droite, nous avons pris la route d'Aubenas au cours de laquelle nous allons suivre, en ordre inverse, toutes les natures de roches que nous avons déjà rencontrées. les schistes, les granits, les laves et les basaltes, en suivant tour à tour les gorges où le soleil se fait précaire et des parties horizontales, plateaux nivelés par les laves ou vallées comblées par les scories. Sous les roches volcaniques du Coiron, nous traversons Saint-Jean-le-Centenier. A Villeneuve-de-Berg, nous saluons la statue d'Olivier de Serres, le plus fameux agronome de son temps (1539-1619). Ce fut lui qui naturalisa en France l'industrie de la soie. Son ouvrage le plus célèbre fut celui intitulé : *Théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs*, qui commençait par ces mots :

Lisez ! votre fortune est là.

Olivier de Serres avait un frère — Jean — qui dévidait des écheveaux politiques plus embrouillés que les pacifiques cocons pour lesquels Olivier multipliait la culture du *morus alba*. Aussi, tour à tour, ardent calviniste et iconoclaste notoire, échappant à la Saint-Barthélemy, ministre d'Henri IV, institué par lui historiographe de France, à partir de ce moment jugeant tout bon, puisqu'il s'y trouvait bien ; il mourut empoisonné en 1582.

Tout à l'heure, à Aubenas, nous aurons l'occasion d'étudier de près l'industrie de la soie, production intense de la contrée. Celle-ci a-t-elle lu Olivier de Serres ? C'est douteux. Mais à coup sûr elle en a profité plus que des agitations philosophiques de son frère tumultueux, orgueilleux, sectaire, et, en fin de compte, domestiqué.

Aubenas, lorsqu'on y arrive, venant de Privas, se développe majestueusement sur une crête de rochers. Vu du côté de Villeneuve, par où nous l'avons atteint, l'aspect est moindre, et nous ne pouvons nous étendre sur la vision pittoresque de cette ville. Si même, à l'intérieur, certaines parties sont intéressantes, l'ensemble est sans intérêt, exception faite pour le château.

C'est une belle construction abimée, refaite, éventrée, raccommodée ou rafistolée, mais ayant un réel caractère avec ses grosses tours et son donjon carré du XIII^e siècle flanqué d'échauguettes découronnées. Le tout est recouvert d'un toit tarabiscoté passant par toutes les courbes possibles, et garni de tuiles multicolores à croire que tous les mardi-gras s'y sont donnés rendez-vous pour l'inonder de confetti. Tout bizarre que cela est, c'est évidemment mieux que des tuiles mécaniques, mais cela ne laisse pas que de surprendre.

Nous pénétrons. D'abord, un bel escalier avec rampe en fer forgé méritant l'attention. Au bas, une maquette en plâtre d'Olivier de Serres. Sur le piédestal sont ces mots :

« Pour faire de la bonne agriculture, il faut posséder la science, l'expérience et l'activité. »

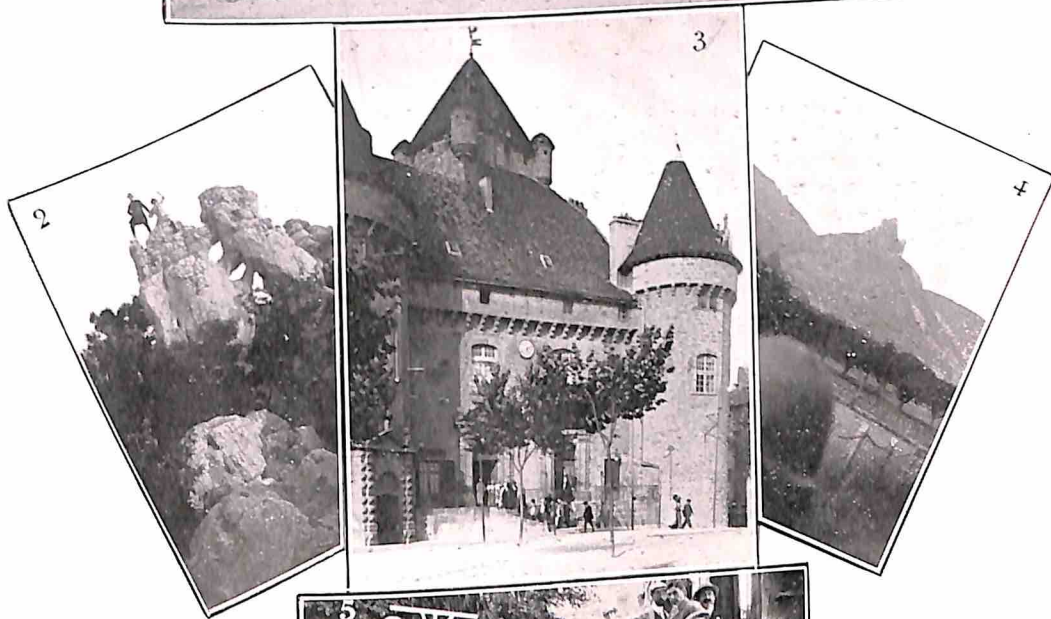
C'est parfaitement juste ; mais, à vrai dire, pour réussir dans n'importe quoi, il importe de posséder ces trois qualités-là !

Son frère, le politique, devait lui répondre : « Pour réussir, il faut arriver !! »

Au premier étage, nous entrâmes dans la « condition des soies ». C'est là que, sous la vigilance de la municipalité, sont pesés les écheveaux qui arrivent sur le marché. Aucune vente n'est conclue avant que les ballots n'aient passé par les étuves. La soie est en effet excessivement hygrométrique et le seul effet de la dessiccation lui enlève une notable partie de son poids. On pèse donc avec des balances de minutieuse précision six grammes de soie desséchée, puis, par une simple règle de trois, on établit le poids théorique d'un ballot tout entier.

Nous continuâmes la visite de l'hôtel de ville par les salles richement boisées au XVIII^e siècle, où nos regards furent attirés, peu longuement, par quelques tableaux, quelques tapisseries et quelques meubles.

En sortant, on alla visiter l'église, qui présente un intérêt médiocre ; mais, dans une chapelle, est le mausolée aussi remarquable que fâcheusement mutilé, et combien mal placé, du Maréchal d'Ornano et de sa femme. Cette famille, composée du père, Lieutenant-Général du



Cl. C^o de la Motte

1. Groupe au tunnel du Rousset. — 2. Dans le bois de Pañolive. — 3. Aubenas (le château).
4. Rochemaure. — 5. Montélimar (en mangeant du nougat). — 6. Vals-les-Bains (Grand Hôtel des Bains)

Dauphiné, sous Henri IV, et du fils, Maréchal, sous Louis XIII, n'a rien de commun, à moins d'attaches extrêmement éloignées (quoique d'origine Corse !) avec la famille du maréchal de Napoléon. Le mausolée a cela de particulier que les statues, agenouillées, sont chacune sur une forme de cercueil en pierre soutenue par des piliers. C'est un dispositif rare, au point d'être, je crois, unique.

Devant l'église est un petit coin pittoresque avec des ruelles couvertes par des ponts sautant d'une maison à l'autre. C'est là que, paraît-il, une ordonnance municipale très sévère, datant de la Révolution, enjoignait, dès la nuit arrivée, de parquer les cochons. Ceux-ci jouissaient auparavant de l'indépendance la plus complète, ce qui fit dire alors : La Révolution a donné la liberté aux hommes mais l'a retirée aux cochons ! Ne pourrait-on inciter par là que la fraternité n'est qu'un leurre !

Après cette courte, mais suffisante visite d'Aubenas, on se retrouva auprès des voitures alignées le long d'une avenue qui passe sous le château. Le Président sonna le départ et l'on descendit la côte pour se rendre à Vals.

Les premières maisons furent vite atteintes, car Vals est situé dans une gorge étroite. Le torrent et les deux routes en absorbent déjà une bonne partie ; la ville s'est donc établie en longueur, ne formant pour ainsi dire qu'une seule voie. Au premier tournant, on passa sur l'autre rive et l'on s'arrêta en colonne devant le Grand Hôtel des Bains. Là, du style ! Vérandas, salons, élégance, ville d'eaux !

Chacun reçut aussitôt une carte d'entrée pour le casino, où l'on donnait, le soir, une représentation du Comte de Luxembourg. Donc, après le récurage nécessité par deux jours de poussière, et quelques bouts de promenade aux alentours, on se retrouva pour dîner somptueusement, et aussitôt après on se rendit à l'invitation gracieuse qui nous avait été faite. La représentation, excellente, avec un orchestre peu nombreux, mais fort habilement dirigé par M. Bonnafous, fut écoutée avec plaisir. Pendant les entr'actes, quelques-uns furent taquiner la « boule » qui le leur rendit ; et, vers minuit, on se dirigeait vers l'hôtel lorsqu'on entendit, au fond du jardin, un bruit singulier. C'était la fontaine intermittente qui fonctionnait.

La gorge de Vals est en effet parcourue par deux courants d'eau, l'un visible, qui est le torrent ; il s'est creusé un lit de Procuste dans le lias et traverse la ville en bondissant de roche en roche ; l'autre souterrain, qui jaillit au premier coup de sonde. On a eu beau perforer la montagne comme une passoire, il en sort toujours, et l'excédent s'enfuit sous terre vers des destinations inconnues. Cette eau est fort riche en acide carbonique, très fréquent dans la contrée, comme nous le verrons par la suite, et, dans le hasard des méandres souterrains, ce gaz s'accumule dans des poches. Lorsque la pression devient trop forte aux environs d'un syphon naturel, il en résulte une intermittence. Telle est la source du casino dont on a déplacé l'orifice d'une vingtaine

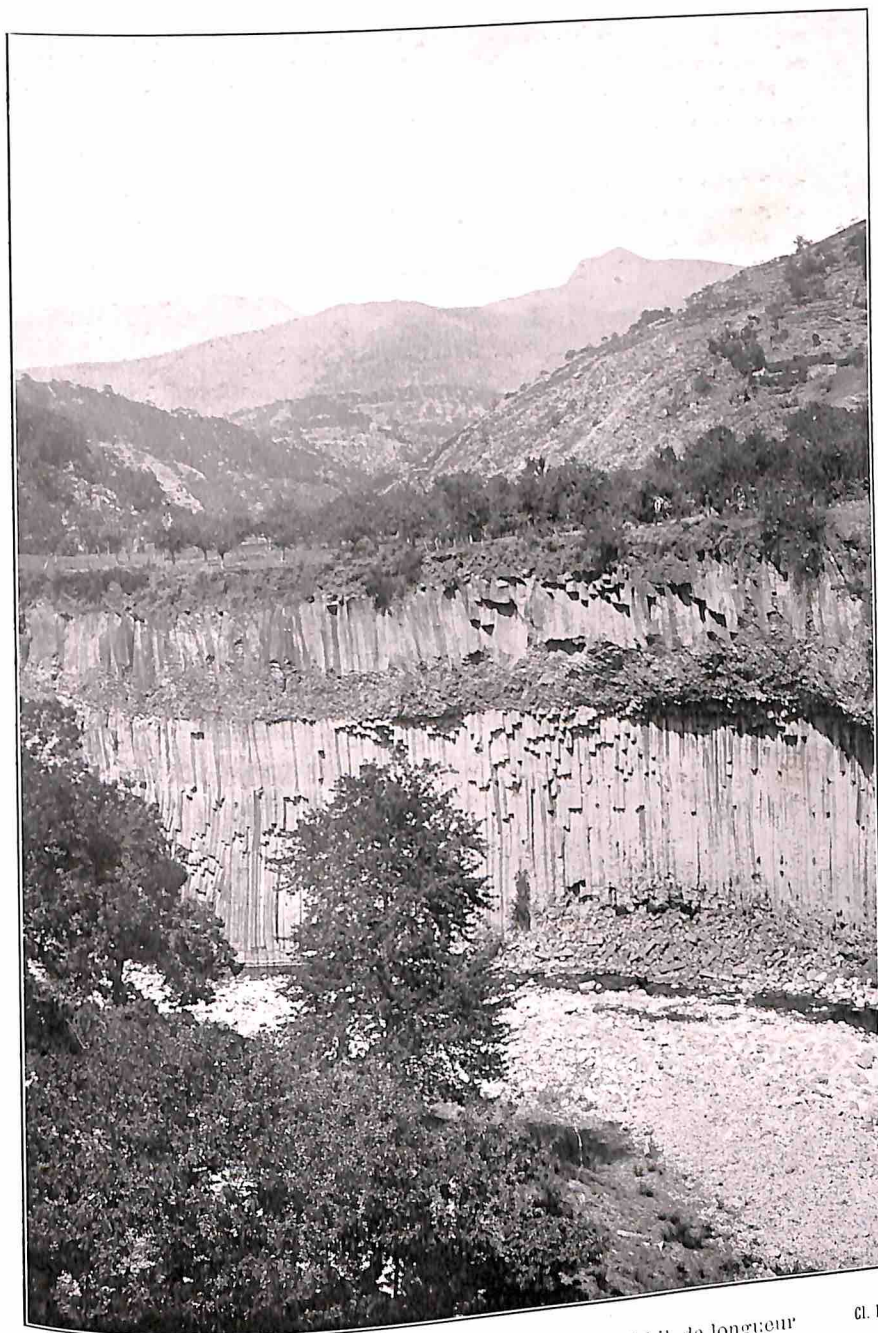
de mètres pour donner passage à la route. Elle jaillit, quand elle veut, au centre d'un bassin artificiel en basaltes coupées du plus heureux effet. Pendant un quart d'heure, nous assistâmes au phénomène, qui alla s'affaiblissant jusqu'à ce que ne s'entendissent plus que des grouillements dans la profondeur du puits, attestant l'importance de la nappe inférieure. Il paraît, qu'autrefois, l'intermittence était plus régulière et le débit plus important. Les millions de bouteilles qui vont de Vals dans le monde entier n'y sont peut-être pas étrangères. On peut le déplorer pour le pittoresque, mais la contrée enrichie ne le regrette pas.

Vendredi 18 Juillet

Journée de repos. Du moins c'est ainsi que l'on nomme, en A. C. P., le temps d'arrêt de vingt-quatre heures pendant lequel on agit à sa guise. Ce temps d'arrêt étant toujours fixé en un endroit fertile en excursions, il s'en suit qu'on se repose en en faisant plus que les autres jours, mais sans être soumis à l'intransigeance de l'heure.

Grâce à la complaisance extrême de M. Audigier, président du Syndicat d'Initiative, aussi actif et dévoué qu'intelligent, qui était déjà venu à notre rencontre, dès Saint-Agrève, en compagnie de M. Maron, nous apportant des cartes, des guides, des renseignements de toute nature, nous eûmes vite fait le choix de l'excursion, dite reposante ; et, sitôt après le déjeuner, nous partîmes, quelques voitures, vers Thueyts, en remontant d'abord vers Aubenas, puis tournant à droite sur la route du Puy.

Parvenus au viaduc sous lequel s'élance, en hiver, une cascade merveilleuse de plus de cent cinquante mètres, nous primes, sous la conduite d'un guide, un sentier rocailleux qui nous fit passer au pied de la plus splendide chaussée de basaltes connues. Sur plus d'un kilomètre de long, à mesure que l'on s'avance, le spectacle devient impressionnant jusqu'à devenir terrifiant ; et du dernier promontoire, infranchissable, la vue s'étend sur un coude de la rivière, l'Ardèche, à cet endroit dominée par un mur de lave de plusieurs centaines de mètres de haut supporté par un pilotis de basalte à travers lequel s'écoulent quelques sources ferrugineuses qui tachent de marbrures rougeâtres les arêtes bleutées de la pierre volcanique. Ce paysage, vu à travers les châtaigniers séculaires, les noyers et les frênes, écrasant, sinistre, héroïque, est le décor dans lequel on aimerait voir évoluer les Dieux, non de l'Olympe, qui passaient leur temps à se faire des farces et à lutiner les bergères humaines, mais ceux du nord, ceux du Walhalla, Wotan, Lögue ; les héros, Siegfried ; les géants,



Environs de Vals-les-Bains (Conlée basaltique de 8 kil de longueur avec prismes de 30 m. de hauteur)

Cl. Boulanger.

Fafner ; et les formes féminines, étincelantes et casquées, chevauchant à travers les abîmes à la lueur des volcans inapaisés.

Mais comme nous n'appartenons pas à cette « société » il nous faut nous meurtrir les pieds sur les cailloux roulants et parvenir à une faille étroite dans laquelle nous nous engouffrons et qui porte le nom d'escalier du roi. Là, fut vraiment le jour de repos ! On grimpe à travers les basaltes formant des marches naturelles d'un demi-mètre, et c'est en se poussant, en se tirant, en s'étayant et surtout en s'époumonant que l'on parvint au sommet.

Là, une auberge.

— « Tu l'abreuvvas ? » dit Houding à Sieglinde. « D'eau fraîche de la roche et d'hydromel fortifiant » répond celle-ci à son soupçonneux époux.

Nous, d'origine plus terrestre, nous trouvâmes de la limonade, qui fut la bienvenue.

Et puis, en route pour Jaujac. Nous fîmes un coude pour aller voir, à Neyrac, une très curieuse grotte à dégagement d'acide carbonique, infiniment plus importante que la célèbre grotte du chien, de Pouzzoles. C'est une excavation circulaire d'une trentaine de pieds de diamètre. C'est une excavation circulaire d'une trentaine de pieds de diamètre. Le gaz s'y autrefois à l'air libre, maintenant recouverte d'une voûte. La chaleur, accumule par infiltration et la hauteur varie suivant la saison, la chaleur, et surtout les orages, depuis vingt centimètres jusqu'à deux mètres. C'est dire qu'avant d'y pénétrer il est prudent de s'assurer que la couche supérieure y est respirable. Au moment où nous y étions, l'acide carbonique nous montait au-dessus du genou, produisant une chaleur très caractéristique. Des papiers enflammés s'éteignent net à la hauteur de la nappe délétère. En se penchant, on sent moins l'odeur que le picotement âcre de l'acide. Il n'est même pas très désagréable d'en respirer une fois une lampée à plein poumon et de se redresser aussitôt. On se sent la poitrine comme décapée. Mais il ne faudrait pas en abuser ; en trois ou quatre minutes on y resterait.

Après avoir remercié le gardien, très complaisant, et fait moins de frais pour son entourage, qui nous en voulait de ne pas nous arrêter plus longtemps et faire une saison acide, nous repartons vers les coulées de Jaujac.

A cet endroit, ce n'est plus le pittoresque mythologique de Thueyts, mais géologiquement c'est encore plus admirable. La coulée provenant du volcan, dont on aperçoit au loin le cratère éventré, barre toute une moitié de la vallée et forme une banquise cristallisée rigoureusement verticale. Les colonnes basaltiques sont droites et nettes, comme coupées à la scie, sur plus de cent mètres de hauteur. C'est un exemple de chaussée qui laisse loin, bien loin au-dessous de lui, tous les exemples connus de déjection ignée. Au moment où nous y étions, le soleil commençait à baisser n'éclairant plus que faiblement le versant opposé où les hêtres mariaient leur ramure sombre au granit sans reflet. La chaussée se dressait, prenant un ton de soufre, sous les

rayons obliques qui détachent, par l'ombre projetée, les faces basaltiques pentagonales, c'était féérique ; et nous, pauvres petits êtres, dernière floraison du monde, nous ne nous lassions pas d'admirer ce spectacle du paysage tertiaire tel qu'il était avant que des yeux humains pussent le contempler !

Tranquillement, à petite allure, on revint à Vals en remarquant encore les belles ruines de Ventadour, et l'on se retrouva sous la véranda de l'hôtel des Bains avec les camarades qui avaient utilisé la journée de repos d'une façon moins déambulatoire.

Quant à moi, je regrettais que le temps ne m'eût pas permis d'aller à dix lieues de là voir l'auberge sanglante de Peyrebeille, ce coupe-gorge isolé sur les flancs du Mézenc, dans laquelle, de 1807 à 1833, les bandits qui tenaient cette auberge, on s'arrêta à la liste de cinquante-quatre assassinats avérés, mais en réalité ils supprimèrent peut-être plus de cinq cents victimes qu'ils étranglaient pour leur voler quelque argent, mais surtout leur montre, et qu'ils brûlaient dans un four, dont le sol était devenu un véritable mastic d'ossements humains,

J'aurais voulu voir ce four, mais je n'osais offrir cette partie « de plaisir » à mes compagnons et à ces dames. Ma proposition eût risqué d'être, elle aussi, un « four ». Je me suis tu. J'irai seul une autre fois, sans montre !

Le dîner eut deux « surprises ». Ce fut d'abord un paquet fusiforme, magistralement enveloppé, dont l'ami Faurès lut ou fit semblant de lire l'adresse, en une phrase unique de quatre-vingt-dix-sept mots sans virgule. M. Balluteaud en était le destinataire. Après développement, c'était un fanion blanc à croix rouge, service de santé ! Hurrah au « docteur » !

Ensuite ce fut la distribution à chacun, par la Présidente, de petits objets en majolique du pays, aussi variés qu'élégants, potiches, presse-papiers, gargoulettes. Tous furent touchés à l'extrême de cette délicate attention et en manifestèrent leur gratitude par des applaudissements sans fin.

Mais voici les jardins du Casino qui s'illuminent ; c'est pour nous, et l'on se rend, en cortège officiel, à l'invitation du Maire, M. Cham-M. Audigier, de la Société fermière, représentée par M. Mounier, de l'Administration du Casino, pendant que, sous le kiosque, M. Bonnafous faisait rendre à son orchestre tout ce que le nombre paraissait le permettre et même parfois au delà.

Présentations, salutations, conversations ; bienvenue par le Maire et M. Audigier, réponse chaleureuse par Faurès ; cocktail en main, éloges de l'accueil Vivarais et remerciements à ses représentants, puis, tout le reste de la soirée, dialogues animés sur les gorges, sur les sources, sur les volcans, tandis que les « docteurs » causaient thérapeutique.

Vers onze heures, l'orchestre s'apaisa, la « boule » se ralentit, les dialogues s'arrêtèrent, les « docteurs » furent, peut-être, d'accord, et l'on partit, non sans aller voir la fontaine intermittente. On nous en avait promis la représentation pour dans un quart d'heure. Il passa, et d'autres quarts d'heure après. Rien de rien. On interpella la source, on lui dit des injures, on lui chanta des chœurs, on l'appela Wallace, on l'appela Lambert, désignation que nous seuls Périgourdiens connaissons ; rien n'y fit. Alors on lui dit : bonsoir et merci, non sans émettre des doutes injurieux sur la fantaisie arbitraire de ses intermittences.

La journée de repos est terminée, allons faire provision de sommeil, puisque demain la fatigue — officielle — recommence.

Samedi 19 Juillet.

Nous quittons Vals par l'unique rue ; nous reprenons la route d'Aubenas, que nous traversons, et nous nous éloignons des volcans. Finies les laves, finis les cratères, nous nous échappons des marmîtes infernales et nous allons retrouver les massifs calcaires qui se sont reculés pour laisser la place à ces furoncles de l'épiderme terrestre. La route que nous suivons est évidemment belle, mais à côté des splendeurs de Jaujac et des merveilles qui nous attendent, c'est presque monotone. Ayant dépassé La Chapelle, Uzer et la Croisette, tout à coup, un poteau : *Défilés de Ruoms* : Virage à gauche, quelques kilomètres pendant lesquels la nature change, se prépare, comme un décor qui s'équipe derrière le rideau. Encore un dernier coude, voici l'Ardèche, et nous entrons dans le défilé.

Ici, un peu de géologie, modeste, mais nécessaire pour éviter les redites. La cause étant unique, les effets pourront varier sans avoir besoin chaque fois d'être expliqués.

Les pays que nous venons de traverser, d'origine ignée, sont composés de roches descendues. J'entends, par là, que si le volcan a émergé, tout ce qui est sorti de ses flancs a couvert le sol primitif de laves, de boues et de scories. Les crevasses, les failles, les convulsions souterraines ont décortiqué tout cela dans les vallées ; mais le travail de l'eau pluviale a relativement peu agi, se contentant d'arrondir les granits et les gneiss, de disloquer les schistes ; en somme, l'eau a fait sa place mais n'a pas modelé la nature à sa guise.

Tout autres sont les terrains calcaires. Ceux-ci se sont formés dans l'eau, comme la boue des mares. Un jour, ou plutôt un siècle et même pendant une série de siècles, l'effort des actions volcaniques, du

plissement de l'écorce, du refroidissement successif a soulevé ces dépôts calcaires à l'état mou et dans le hasard de la convulsion ; ces couches basses se sont trouvées former des montagnes en stratifications tantôt obliques, comme nous l'avons vu aux Grands-Goulets, tantôt horizontales, comme c'est le cas de toutes ces parties du Vivarais. Cela n'a rien d'exceptionnel du reste ; nous trouvons la même disposition dans le Lot, dans le Gard, en Vaucluse, et partout où elle se rencontre apparaissent les puits, avens, gouffres, grottes et rivières souterraines, empire incontesté de M. Martel.

L'eau — de pluie — dissolvant énergique de ces calcaires, les désagrège à la surface, descend en profondeur, cherche une issue et délite son passage. Si les couches sont obliques, arrive un moment où le glissement fatal se produit ; si elles sont horizontales, l'eau se creuse un sillon comme un tombereau dans du sable et les murailles demeurent verticales.

Il reste aussi le cas où le calcaire, inégalement fusible, s'est, par place, mieux défendu, c'est celui des dolomies, où le carbonate de chaux contient une proportion notable de magnésie. Alors la pluie s'infiltré à travers les parties molles, les met en bouillie ; les torrents emportent cette pâte dans les vallées et les rochers plus durs restent érodés et menacés, mais debout. C'est le phénomène de Montpellier-le-Vieux, et, nous le verrons cet après-midi, de Païolive et de La Blachère.

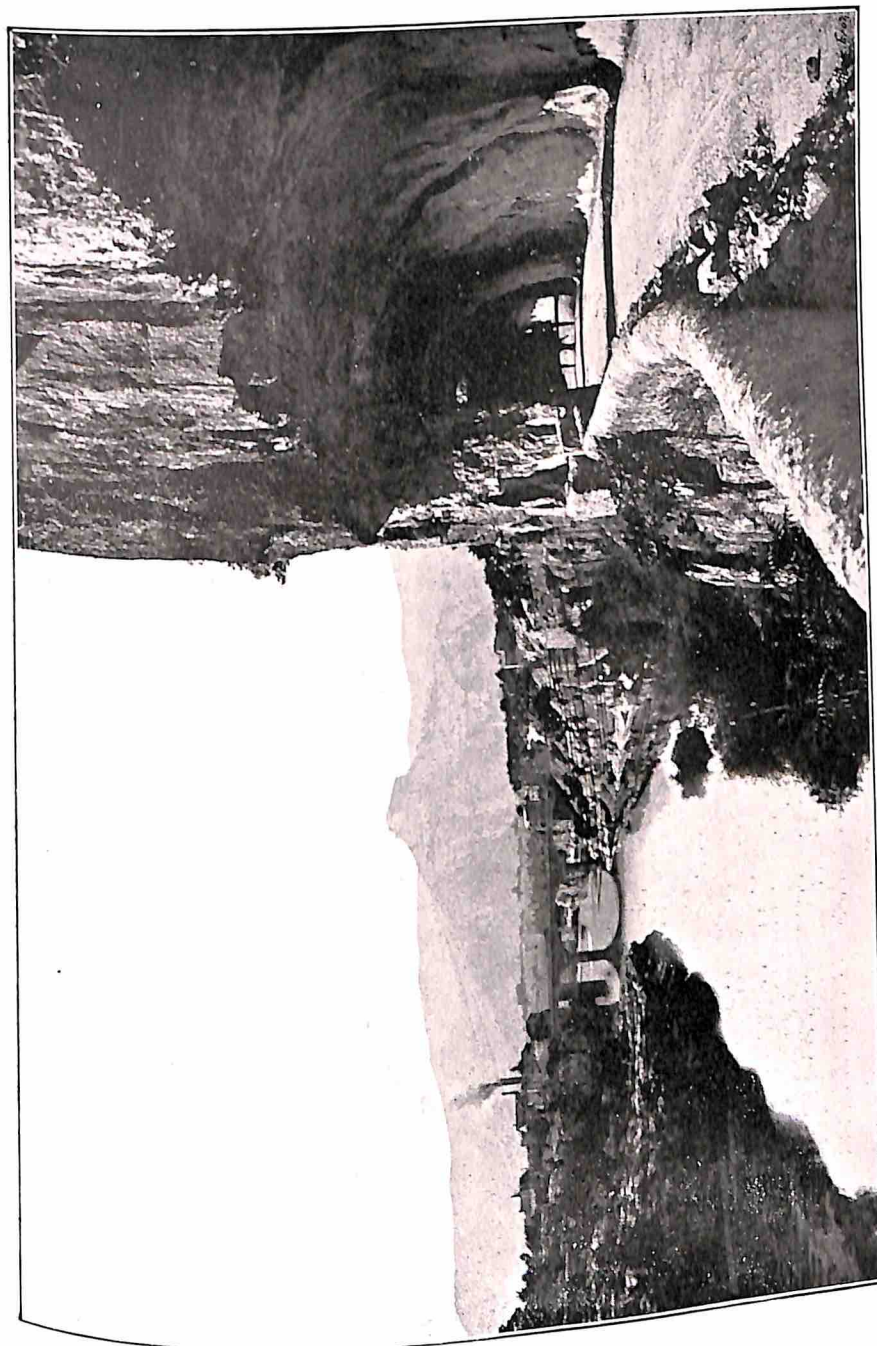
L'explication est terminée, et je ne crois pas, du moins je l'espère, qu'on puisse me reprocher d'abuser de la terminologie scientifique !

Donc, nous voici aux Défilés de Ruoms, et nous n'avons le droit de nous y trouver que grâce aux tunnels et encoorbellements de la route, sans cela l'Ardèche, qui est chez elle, dans le lit qu'elle a creusé, nous en mettrait vite à la porte.

Dame ! comme on fait son lit.... ! Il s'en suit que lorsqu'on a franchi le premier tunnel on se trouve enfermé dans une prison de plusieurs kilomètres dont la seule issue, hors de la route, serait la rivière qui se paye la fantaisie fréquente de faire des bonds de trente mètres au-dessus de son étiage.

Malheureusement il faisait soleil, un soleil de midi, vertical, implacable et mangeur des ombres. Il faut voir les défilés de Ruoms à la nuit tombante, quand ces énormes murailles aux assises immuablement horizontales se dressent, sinistres, des deux côtés de l'Ardèche immobile. Car lorsqu'elle bouillonne, c'est encore du mouvement ; c'est du drame et non le morne silence de la nécropole. On admire et l'on se hâte. On ressent et l'on passe. On craint un mauvais coup de la nature, et peut-être aussi des humains, car les attaques sont fréquentes à cet endroit ; nous avons appris qu'un crime y avait eu lieu peu de jours avant notre passage.

A l'autre bout du défilé, l'entrée du premier tunnel est une merveille d'adaptation de la nature avec le service technique des routes. L'ingénieur a-t-il fait volontairement œuvre d'artiste ? ou bien est-ce



Cl. Gaspé.

Défilés de Ruoms

dû au hasard, peu importe. Il en résulte une chose admirablement belle. L'entrée se trouve comme défendue par deux tours naturelles que les strates soulignent par leurs assises cyclopéennes. Il y a, là, comme un mélange de la brutalité Gallo-Romaine avec l'éternité d'équilibre Egyptienne. C'est formidable et esthétique, incohérent et composé, immuable et inquiétant. On s'y trouve écrasé, comprimé, ahuri, et l'on est content d'en être sorti.

Aussitôt l'on se trouve dans la splendide vallée (la dénomination de plateau lui conviendrait mieux), où la Beaume et le Chassezac vont se réunir à l'Ardèche, et bientôt, de concert avec elle, tracer une montagne comme un enfant ferait d'une motte de beurre. En face de nous, à plus de six cents mètres, isolé de partout, se dresse le rocher de Sauzon qui, pour tout le reste de la journée, va nous servir de gnomon. De partout on le voit ; de partout il apparaît comme le centre de l'ancien lac des premiers âges qui couvrait une superficie de vingt mille hectares. Ce rocher de Sauzon soutenait un château puissant qui fut démoli en 1620, par Richelieu. Soyez sûr qu'il n'y monta pas, c'est pourquoi il préféra le faire descendre.

Nous traversons Vallon, nous suivons l'Ardèche qui coule, si placidement, à nos pieds. Nous avisons un pont dont les parapets ont été remplacés par des bornes. L'inondation se fait un tel plaisir de passer par-dessus, qu'on a pris ce parti économique de les supprimer.

La route s'élève ; nous sommes maintenant à plus de vingt mètres au-dessus de la rivière, et nous lisons, avec effarement, sur le rocher, des inscriptions : crue de 18..., crue de 19..., à dix et quinze mètres *au-dessus* de notre tête.

Quelques pas plus loin, nous voici devant le Pont d'Arc. C'est plutôt lui qui est devant nous. Quels microbes ne sommes-nous pas devant cette arche de 32 mètres sur 52, sous laquelle, en tenant compte de la profondeur de l'eau, l'arc de triomphe pourrait passer librement et qui, dans l'immensité du paysage environnant, n'a pas l'air colossal !

Avant la formation de cette merveille, l'Ardèche suivait un méandre autour de la montagne. Peu à peu le déversoir s'engorgea. La rivière furieuse s'accumula dans cette conque sans issue. Un coup d'épaule de Neptune et la passe fut ouverte.

La route suit l'ancien lit et se retrouve peu après devant la face opposée, plus belle encore que la première. On voit en effet se développer la langue rocheuse qui coupe le cours de l'Ardèche, et, d'après la hauteur où le spectateur se trouve, il se rend compte, par l'échelle, de l'immensité de l'arc. Au moment où nous nous y trouvions, c'était un enchantement par les jeux de lumière. La face du rocher s'illuminait en plein, nette, droite, brutale, se détachant sur les verdure du cirque qui, par derrière, la dominaient. Une tranche de ciel bleu passait sous la voûte se confondant avec un lambeau d'horizon très lointain, et le coude de la rivière, profonde à cette place, accrochait dans le tableau une tache vert sombre pailletée des reflets de la roche.

passant du gris jauni par les lichens, aux tons dégradés du calcaire léché par la rivière, en suivant toutes les gammes du rouge et de ses composés. La grève formait un premier plan en tapis multicolore mosaïque de tous les cailloux, porphyres, laves et même vulgaires tuiles que l'Ardèche ramasse comme une drague. Tous ces débris se déposent sous le remous de l'arc, pour faire place, un peu plus loin, au sable dont les reflets illuminaient, par dessous, toutes les ombres. On ne saurait imaginer une pareille symphonie de couleur.

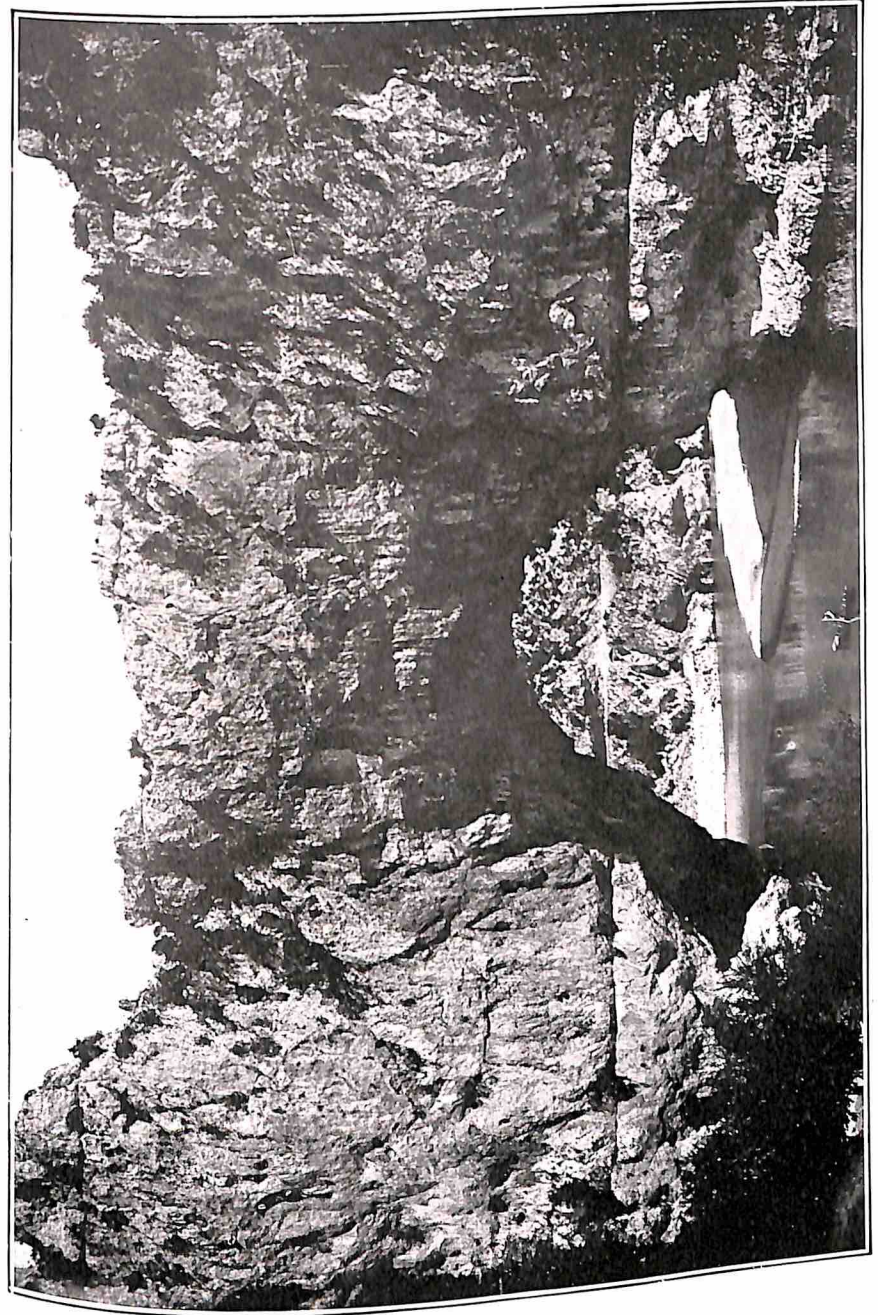
Une heure après, c'est différent. Au soir, c'est encore autre chose. En plein hiver, quand l'Ardèche fait rage et précipite ses vagues en tons de boue à travers l'arche qui les étrangle, c'est toujours splendide-ment beau.

Et ce portique merveilleux sert d'entrée aux gorges de l'Ardèche, qui vient se dérouler de caps en promontoires, de méandres en conques, de parties étales en rapides mortels, pendant dix lieues, jusqu'à Pont-St-Esprit, bordées par des pyramides de hêtres, des amoncellements de blocs, des flèches, des obélisques, des tours, des donjons, des cathédrales de rochers, que ne fréquentent que les abeilles !

Quelque cent mètres au delà du dernier tournant, parmi un bouquet d'arbres, se trouve une petite maison proprette, modestement dissimulée, qui a le grand avantage d'être un restaurant et de ne pas troubler la solitude du lieu. Connaissez-vous quelque chose de plus agressivement agaçant qu'une terrasse de café faisant face à un beau spectacle naturel ? Certes, le café et sa terrasse sont souvent les bienvenus ; le déjeuner est, en voyage, toujours acclamé. Qu'on y trouve le confortable, la tranquillité, la fraîcheur, rien de mieux, mais pourquoi donner à ceux qui passent le spectacle d'une mangeoire, comme si vraiment l'admiration d'une splendeur comme le Pont d'Arc n'était qu'un stimulant des sucs stomacaux ! Honneur soit donc rendu au restaurant Tourre, qui se présente discrètement sous les arbres, et formons l'espoir qu'aucun coucurrent ne vienne dresser des tables et un comptoir de liquides au-dessus du coude de la rivière, au point « photographique » !

Encore, lorsque ce n'est qu'une baraque, elle est périssable ; mais quand cela devient un Palace en pierre de taille on aimerait vraiment que les volcans réveillés secouassent un jour leurs flancs pour se débarrasser de ces mercantiles verrues.

Donc, au restaurant Tourre, respectueux du paysage, une table était dressée sur le versant de la route, bien ombragée par quelques hêtres aux troncs capricieusement tordus. La nappe était rude, mais admirablement blanche, le pain était populaire, mais copieux et frais, les chaises, après s'être équilibré les pieds dans la terre, étaient solides et serrées. L'eau était idéale, le vin contenait du soleil que la grappe avait absorbé sur les versants torrides des coteaux voisins. La cuisine n'était pas scientifique, mais savait être habile dans sa saine préparation paysanne. C'était parfait.



Mis en humeur par la promenade au bord de l'Ardèche, après des bains, des barbotages, des concours de ricochets, l'A. C. P. attaqua le repas. Puis ce furent les chansons, les chœurs, les parades et le cirque, avec, comme premiers sujets grimpeurs, Ithier et Guy de Fayolle, et comme « speaker » Prat-Dumas intarissable.

A trois heures, rassemblement et l'on revient à Vallon. Pendant que tous les autres se rendaient directement aux Vans, nous allâmes avec le marquis et la marquise de Fayolle visiter les dolmens et le bois du Commandant Tailhand.

Ouvrez un dictionnaire au mot « bois » vous lirez « endroit planté d'arbres ». En Ardèche, un bois c'est un endroit planté de rochers, à travers lesquels serpentent rabougris, timides, quelques maigres racines affamées supportant des rameaux plus découragés encore. Le sol calcaire, fissuré, éclaté, fondu, plein de failles, de trous et de pièges à entorses, laisse passer toute l'eau pluviale. Le soleil, qui survient, écaille la roche. Plus tard, la gelée la disloque et ce sont des amas de pierres couvrant des hectares qui sonnent sous les pas, qui roulent, qui se redressent, qui s'entassent, qui se clairsèment, avec, ici, un arbre, là un mouchoir de gazon, et, de loin en loin, en très loin, une dépression labourée, où quelques pommes de terre tentent de découvrir une parcelle d'humidité.

Comme production agricole, ce n'est pas la Beauce ! Mais pour qui ne s'arrête pas à la contingence industrielle, c'est sauvagement beau.

Le Commandant Tailhand possède un de ces « bois » dénommé le bois de la Blachère. Il y a découvert des dolmens et il brûlait du désir de nous les montrer.

Nous le primes donc à Vallon et, sous sa conduite, nous allâmes jusque chez lui à Notre-Dame. Il nous fait tourner au sortir du village et nous voilà parmi les pierres, à perte de vue. Il nous montre une petite éminence au haut de laquelle nous allons nous arrêter. Là, une merveille panoramique. En face de nous, au sud, l'éternel, l'obsédant rocher de Sauzon, et tout autour, en vue circulaire, dont nous formions le centre sur notre observatoire de pierres maîtresses du lieu, la Serre de Bayac, les Cévennes Nimoises, les Cévennes Lozériennes, le Tamargue qui les surveille, le Gerbier-de-Jonc, le Coiron, toute la couronne, en un mot, qui bordait le lac, aujourd'hui réduit à trois cours d'eau qui, sans les orages qui en font des fleuves d'une heure, mériteraient à peine un nom.

Le Commandant nous montra quelques-uns de ses dolmens, pour la plupart démolis, mais encore reconnaissables. Sur le nombre, considérable, nous en remarquons deux ou trois munis encore de leur table, en place.

Cette profusion, en cet endroit, est-elle le résultat d'un système, ou faut-il en expliquer la cause par la présence, en cet endroit, de lames de pierre naturellement clivées par le travail de l'érosion. On ne sait ni ne peut le savoir.

A vrai dire, ce sont plutôt de simples sépultures ; quelque chose comme les Kest-Veans Bretons. Si, en effet, tous les dolmens étaient des sépultures, il ne s'en suit pas que toutes les sépultures fussent des dolmens ; de même, à notre époque, toutes les tombes ne sont pas un mausolée. Il s'en suit que si l'intérêt dolménique, à la Blachère, est médiocre, l'étude de l'endroit, comme sorte de nécropole néolithique, est fort curieuse et qu'on ne saurait trop en recommander la visite et, plus encore, la protection.

Mais l'heure presse, on revient à Notre-Dame, lieu de pèlerinage très fréquenté dans la région ; on ne peut se défendre contre l'amabilité du Commandant Tailhand, qui nous offre du champagne ; on ne peut se soustraire aux bouquets de roses dont il garnit la voiture, ayant pour cela dévasté son jardin, désormais vierge de toute fleur ; on ne peut le peiner en n'acceptant qu'avec discrétion les cartes postales, les bouteilles empaillées, les liqueurs, tant sa joie était grande qu'on soit venu voir son bois, ses dolmens, sa maison, son jardin, son village, où il finit son existence retraits, sereine, généreuse et respectée.

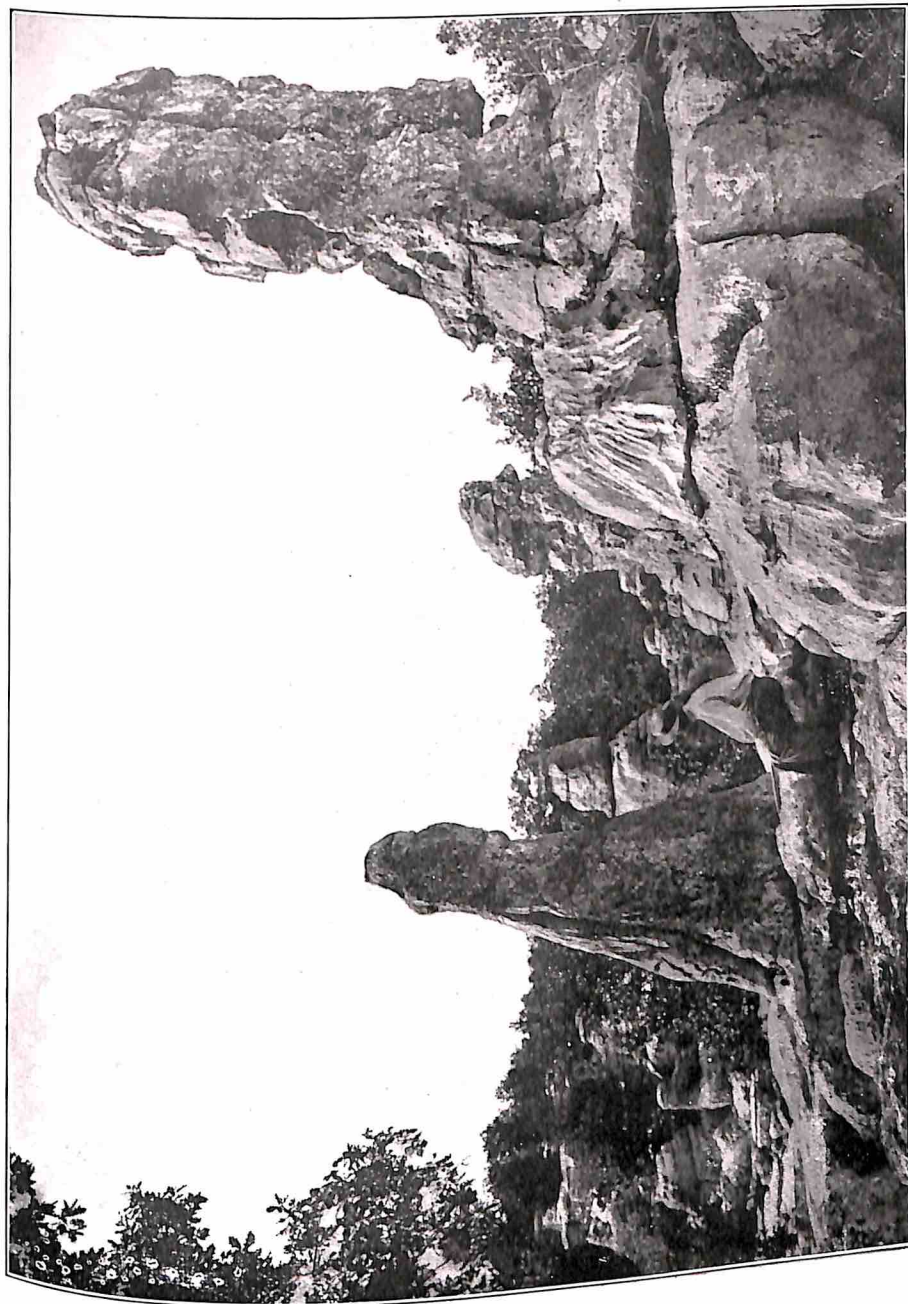
Et nous ne pouvons, après l'avoir quitté, nous lasser d'en parler, en ne nous servant que d'un seul mot : quel brave homme ! dans tout ce que cette locution comporte d'estime et de véritable hommage envers une belle et bonne nature, dont la main, le sourire, le regard sont francs comme son accueil, nets et droits comme son épée, noble souvenir de sa carrière, aujourd'hui pacifiquement accrochée sur la muraille verdie, à l'angle de son foyer.

Adieu, brave Commandant Tailhand, et merci encore !

Une quinzaine de kilomètres à faire pour atteindre un autre « bois » celui de Païolive. Il y a un peu plus d'arbres, mais tellement plus de pierres que la proportion reste la même. La route s'élève, on voit en contre-bas les gorges du Chassezac, plus sinistres encore que les défilés de Ruoms, puis on pénètre dans quelque chose d'effarant que l'on pourrait prendre pour une carrière écroulée dans laquelle se trompe une route. Ce sont des cirques, des clochers, des statues monstrueuses, des animaux, des géants figés ! C'est le conte de la Montagne Noire que l'on croit relire ; mais la falaise en pierre d'aimant de Sinbad le Marin serait devenue ici des formes grises et blanches, en cortèges, en théories, en groupe de danse ou de bataille.

Et la route serpente toujours à travers cette chorégraphie pétrifiée jusqu'au rocher fabuleux nommé le Lion et l'Ours, assemblage incohérent que la pluie millénaire, la goutte patiente se sont divertis à ciseler dans le calcaire. En sortant de ce dédale, bien plus effrayant, paraît-il, si on le visite en profondeur avec un guide, on ne sait si l'on admire ou si l'on rêve, on ne discerne plus le beau du laid, l'élégant de l'énorme, le plateau de la grotte, le jour de la nuit. On n'a pas compris, on ne comprendra plus !

Heureusement qu'une belle descente le long du Chassezac humanisé



Cl. Artur.

Dans le bois de Païolive

nous remet d'aplomb. Et c'est avec l'aspect et la vision débarrassés des monstres, des chimères et des enchantements de Merlin que nous atteignons en peu d'instant les Vans.

Là, nous nous partageons. L'hôtel du Cheval-Blanc et l'hôtel Dardaillon se sont piqué d'honneur, grâce à la vigilance de Monsieur Perrussel, notaire, mais, pour l'instant, bien plus délégué du Syndicat d'Initiative. Le Président, les apaches, les bruyants, le tapin s'étaient jetés sur un hôtel. Les gens plus calmes, parfois sérieux, les gradés de quelques fils blancs prirent possession de la concurrence.

Et les menus, les vins, les rôtis et les gâteaux montés furent, d'une cuisine à l'autre, en rivalité courtoise au plus grand contentement des deux troupes.

L'aimable notaire arriva, en un moment, inspecter si nous étions bien et nous prévenir de ne pas quitter ce lieu avant qu'on vint nous y quérir. Ainsi fut fait. Et, vers huit heures, le paisible chef-lieu du canton des Vans put assister au spectacle, rare pour lui, d'un cortège, tambour en tête, fanion déployé, lanternes vénitienne en main, faisant le tour de la place pour aller chercher la partie plus silencieuse de la bande. Une fois réunis dans la vaste salle, commença la grande représentation qui fit de notre amphytrion le "joyeux notaire". On improvisa un opéra sur les génies de Païolive, on dansa un ballet fantastique, on fit des courses de taureaux au son d'un piano dont les touches finissaient par gripper, avoir des ratés et des chocs en retour. On fit des danses arabes, polonaises, chinoises ou tchèques. Ce n'était plus les quatre, c'était les huit-z-arts avec accompagnement de tout ce que l'hôtel avait pu fournir de corps sonores, à l'ébahissement des habitués du café voisin, convaincus qu'ils avaient près d'eux une troupe Russe.

Enfin, minuit sonnait au beffroi lent et modeste qui égrène les heures monotones sur la population des Vans, on fit une dernière farandole, et la nuit, la calme nuit reprit son empire sur la ville apaisée.

Quels rêves, à cette heure, assaillaient notre notaire de leurs grelots troublants !

Dimanche 20 Juillet

Dernière étape en Ardèche, des Vans à Villefort. Deux routes au choix, l'une qui monte sur les plateaux, l'autre qui longe la gorge du Chassezac. Renseignement pris, on se décide pour la seconde et l'on fit bien, car ce fut la plus admirable série de points de vue sensationnels

pendant les cinq lieues où la route suit obstinément le fond du cañon, les effets de lumière et de végétation changeant à chaque tournant, à chaque crête, à chaque ravin. Un moment, avant d'arriver à Sainte-Marguerite, nous traversons des bâtiments d'usine et apercevons sur l'autre versant du Chassezac une exploitation minière. Il paraît qu'on avait trouvé là un gisement de plomb argentifère ; mais le métal vil n'ayant guère comme argent réalisable que celui des actionnaires, l'industrie s'arrêta vite !

On traverse le torrent sur un pont délicieusement pittoresque et l'on attaque l'autre versant par une côte dure qui va nous remonter jusqu'à Villefort le long d'une gorge resserrée, humide, où les sapins, les hêtres, les chênes et les châtaigniers forment autant de masses noires coupées çà et là par l'éclat brillant du micaschiste qui reflète les rayons solaires à travers les mousses. Les rochers prennent des profils bizarres en résistant aux poses les plus négatives de l'équilibre. La gorge s'élargissant, devient une vallée de pente moyenne sur laquelle les pâturages étendent leur tapis monochrome. Nous découvrons le tunnel qui, plus tard, nous rejettera de l'autre côté du massif jusqu'à Mende. Une avenue plantée de beaux arbres : c'est Villefort, bien petit endroit, pittoresque, très ancien, à en juger par quelques fragments de murailles, de portes, et quelques façades de vieilles maisons bien conservées.

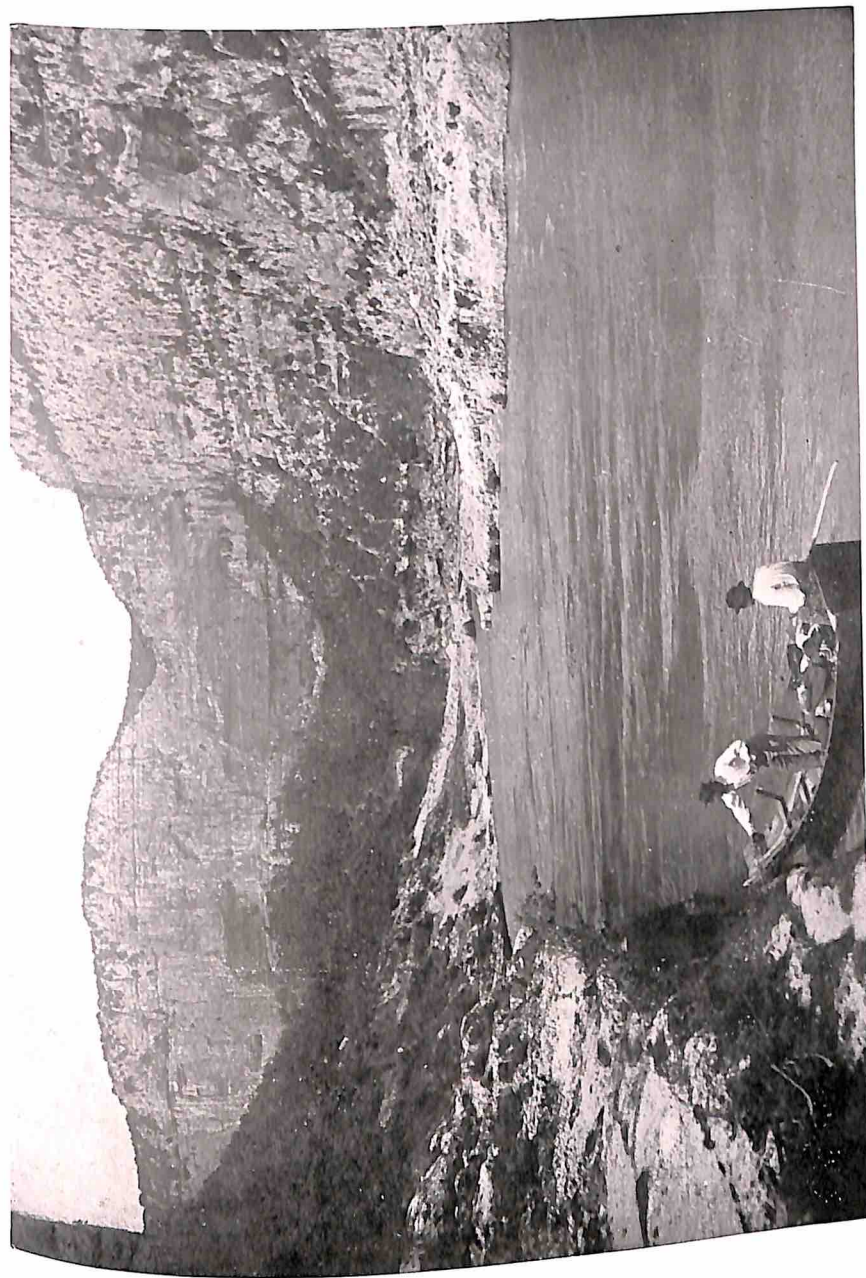
Déjeuner à l'hôtel Balme. Oh ! les pâtés froids. Un seul d'entre eux valait plus que tout l'argent fantôme des mines de Sainte-Marguerite !

Au dessert, on décora Estignard ; Faurès, orateur officiel délégué, énuméra, en une longue homélie, les services rendus, cependant que notre ami Estignard, de son petit nom *Cosme*, dont, logiquement, on fit *Cosme d'embrayage*, s'effondrait sous la table et sous le poids des éloges.

On l'en sortit non sans peine, car après la tête et les épaules, il restait les pieds qui étaient encore très loin, oh si loin ; puis l'on procéda à l'investiture. Parant sangla son tambour, le Président mit ses ordres, prit son fanion et se couvrit de sa casquette, heaume qu'on ne regarde qu'en tremblant, tel le voile sacré de Tanit, et le récipiendaire dûment amené, Fayolle lui remit la médaille.

On se donna quelques quarts d'heure pour respirer, car le soleil, dans cette cuvette où se trouve Villefort, multipliait ses rayons. Puis, après l'envoi obligatoire de cartes postales et correspondances diverses, on quitte Villefort pour atteindre Mende sans arrêt.

Après avoir franchi le tunnel et descendu quelque peu, on attrape l'Altier, dont on va remonter le cours jusqu'à ce qu'il soit à peine perceptible. On s'arrête un instant devant le château de Champs, ravissant spectacle, moins dû à l'objet en lui-même qu'à la lumière qui scintille sur les arêtes des toits coniques en ardoise micacée, et à la couleur jaunâtre des murailles se détachant comme découpées sur les verdure foncées qui les entourent. La route domine ce charmant



El. Boulanger.

La descente en bateau des Gorges de l'Ardèche

castel et passe plus haut que les toits en longeant le cirque de rochers, ce qui le fait voir comme en perspective cavalière avec l'Altier qui borde son assiette sur trois côtés. Architecturalement, il a été saccagé. Toutes les ouvertures en ont été refaites de la façon la plus mesquine. Le plus joli côté du promontoire a été envahi par une grange à tuiles mécaniques insoutenables à regarder, mais tout cela s'arrange et forme le tableau le plus chatoyant qu'on puisse voir, à part la grange pour laquelle je demande la tête du propriétaire.

On monte jusqu'à 1130 mètres. Bientôt nous allons passer sur un petit pont qui abrite un tout petit ruisseau. Saluons ! c'est le Lot, à quelques stades de sa source. Encore Cévenol, bientôt Auvergnat, en attendant qu'il se latinise au contact des souvenirs Romains de Cahors.

On descend, on est à plat, on roule vite. Tout à coup, au détour d'un bois, une découpe crênelée dans le ciel, nous sommes en face de Tournel. C'est bien là, l'exemple du repaire qui barrait les rivières, imposant sa volonté aux contrées ne pouvant se joindre sans sa permission. C'est terrible, et l'on peut, d'en bas, suivre aisément la ligne des défenses qui s'étendait jusqu'au pied de la montagne. Le donjon carré, les tours flanquantes, le corps de logis sont en partie debout couronnant la montagne de leur silhouette brun-violet due à la nature de la roche oxydée par les siècles. On comprend, à voir ce « portier » de la vallée, que le puissant évêque de Mende dut plus d'une fois l'envoyer au diable ! lequel apparut un jour en la personne de Richelieu, grand niveleur de têtes et de murailles.

La route suit toujours le petit Lot et traverse un village après avoir franchi un pont. C'est Bagnols. On s'y arrête, tandis que je vais regarder les vieilles maisons du bourg et la source Romaine thermale, à 41 degrés, qui se charge impérativement, paraît-il, de soigner l'arthritisme Cévenol. Quelques kilomètres avant la fin de l'étape, nous remontons encore jusqu'à 800 mètres d'altitude, et pendant la descente nous admirons à loisir le beau panorama de Mende, cette ville épiscopale, couchée plutôt qu'édifiée sur la pente, au pied de la montagne qui la domine, presque verticale, de plus de six cents mètres. Tout au sommet est une croix, petite pour nous mais qui a plus de quinze mètres de haut. Tout ce versant est riant, calme, ensoleillé, protégé contre tous les vents. L'hiver n'y est jamais rude, et quand la neige fait son apparition, elle ne tarde pas à glisser sur la pente accentuée des toits, ne s'accrochant par place que sur les auvents des lucarnes. Qui dirait que cette oasis est à quelques pas du causse terrible, mortel, sans cesse balayé par les ouragans glacés, ou torréfié par le soleil dévastateur, le causse où ne peut vivre qu'une race endurcie par les siècles, où le mouton lui-même n'a pas trop de sa laine, où sur des milliers de kilomètres carrés un être humain ne trouve pas plus un arbre qu'un insecte ne s'abrite sous une fougère, où la seule protection contre les éléments ne serait que dans des gouffres, des puits de trois cents pieds, l'Aven Armand !

Car c'est cela le vrai sol des Cévennes. Les gorges du Tarn, la vallée du Lot sont des failles éparses. Là s'est blottie la vie, qui là-haut renonce à la lutte avec l'océan de mort qui s'étend du causse de Mende à celui de Sauveterre, et du causse noir au sinistre causse Méjean que fuient les vautours eux-mêmes, impuissants à s'y découvrir une aire.

Comme on était arrivé d'assez bonne heure, chacun partit soit isolé, soit par groupe, à la visite de la ville, bien vite terminée dans les parties intéressantes. Elles sont rares. La ville fut en effet saccagée, décimée, brûlée, étranglée au XVI^e siècle par le fameux capitaine protestant Merle, que nous avons déjà vu « opérer » à Yssouire pour le compte du duc d'Alençon.

En l'espace d'une heure, nous nous étions plus ou moins rencontrés tous une dizaine de fois, puis sur l'indication donnée par moi qu'on ne pouvait pas avoir traversé Mende sans y acheter des couteaux, on se précipita en cohorte dans une boutique dont la vitrine fut vite dégarnie, depuis les canifs jusqu'aux lames à découper.

Soyons franc, j'ai eu ma commission ; on m'a repassé mon couteau !

Le soir, à l'hôtel Manse, place d'Angiran, nous étions réunis grâce aux soins diligents de M. Firmin, Secrétaire général du Syndicat d'Initiative des Gorges du Tarn, et de M. Lejeune, agent commercial de la même Société.

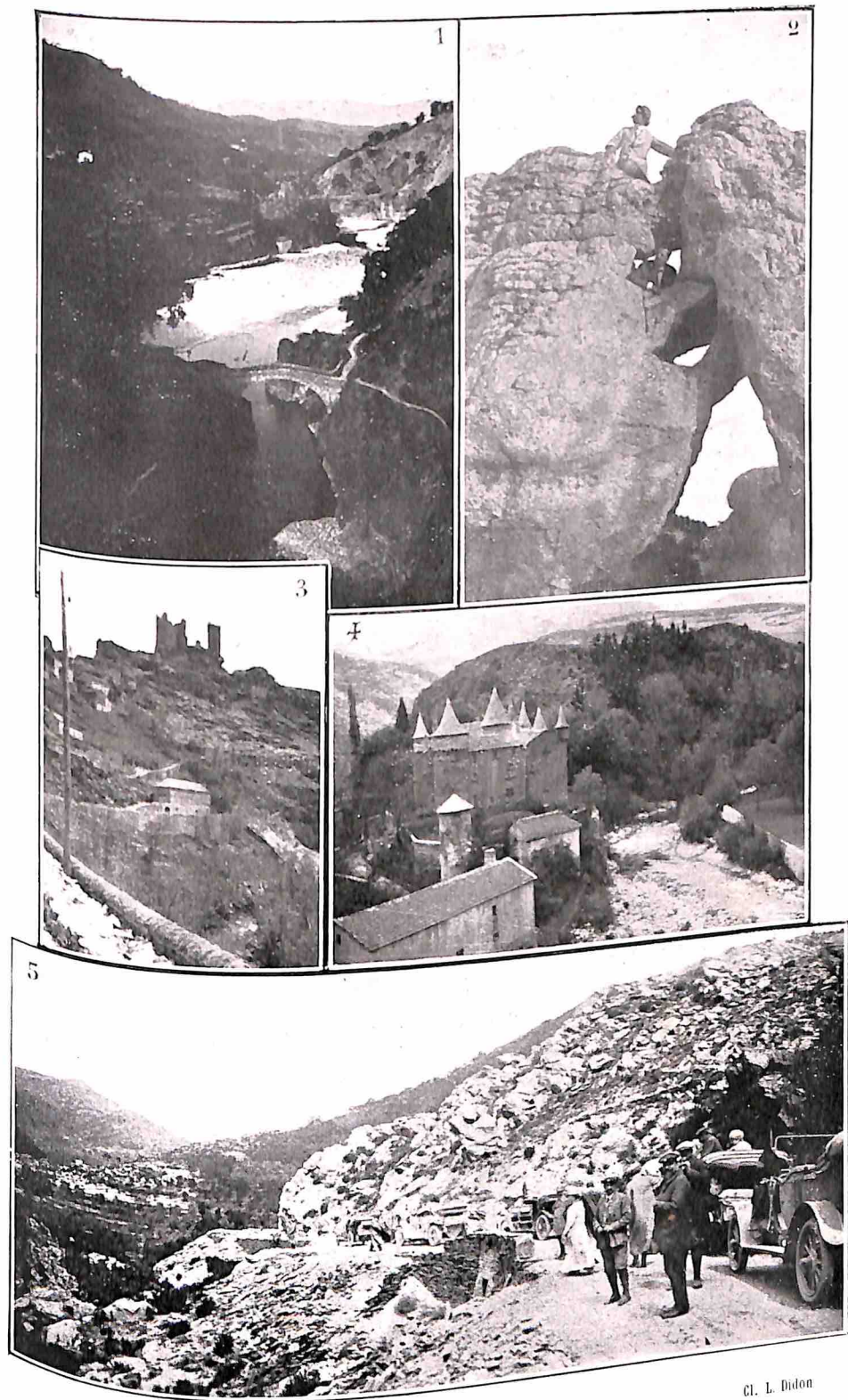
Le dîner fut silencieux, sinon digne. D'abord on avait des convives, et puis on était enroué de la soirée de la veille, et si notre ami le notaire avait eu, peut-être, quelque testament à rédiger pour se calmer les nerfs, nous avions eu les virages de Chassezac, le soleil de Villefort, la descente du Lot, et moi, en plus, l'étuve de Bagnols. Aussi donc, on était maté.

Au dessert, M. Firmin lut un discours très bien préparé, ponctué par les éclats soudains d'un feu d'artifice qu'on tirait sur la place. C'était celui du 14 juillet. Mais il avait plu ; on se trouvait le 20, il s'était séché ; aussi, tant pis pour la Bastille ! et l'artificier, lance en main, l'allumait.

— Messieurs... — (Poum !) — le bruit de votre excursion... — (pataplan — ping !) — dont les échos sont parvenus jusqu'à nous... — (Brrroum !!! le bouquet !)

L'orateur éleva la voix, la pyrotechnie apaisa ses crépitements. L'éloquence fut victorieuse. Faurès répondit, le visage de temps à autre illuminé par les feux de bengale :

— Messieurs, devant vos éloges, qui font rougir notre modestie.... — (feu de bengale rouge sur la joue droite), — notre devoir est d'user de réciproque en pleine franchise, à cœur ouvert.... — (feu pareil, vert, sur la joue gauche !) — Si nos excursions réussissent, c'est grâce au



Cl. L. Didon

1, 5. Gorges du Chassezac. — 2. MM. Journu et Balluteaud escaladent le Lion et Tours (Pañolive).
3. Château du Tournel. — 4. Château de Champs.

dévouement que vous mettez à nous apporter vos lumières.... —
(l'électricité s'éteint). —

Estignard dit, ou pense :

La nuit
Tout passe,
L'espace
S'enfuit....

Les ampoules se rallument et Faurès termine son discours au milieu des applaudissements prolongés.

Courte soirée, même pour les remueurs de carton, et avant qu'il soit onze heures, le Club était dans ses langes et les spectateurs du feu d'artifice regagnaient leur logis.

Asile
Ou port,
La ville
S'endort.

et, tout là-bas, aux Vans, notre gai pourvoyeur, attristé maintenant, soupirait devant les flots du Chassezac :

O fin de rêve,
Minute brève,
Jours décevants,
Je suis aux Vans.

Lundi 21 Juillet

A 9 h. 1/2, toujours exactement, c'est merveilleux et c'est grâce aux dames, on est rassemblé sur la place d'Angiran. MM. Firmin et Lejeune se trouvaient déjà là, et se prodiguaient, pour donner à chacun tous les renseignements possibles sur le pays, sur le Tarn, sur l'Aigoual.

On les remercie chaleureusement ; un coup de trompe, et nous voilà partis. Nous restons quelque temps les fidèles suivants du Lot que nous accompagnons dans sa belle vallée, tour à tour colorée, calcinée ou ombreuse ; nous laissons à gauche les diverses routes qui mènent à Ispagnac ou Sainte-Enimie. Nous atteignons Barjac. Un peu au delà, nous disons adieu au Lot et nous grimpons à flanc de coteau une belle côte assez raide, le long de laquelle nous découvrons peu à peu les plateaux des Cévennes et les éminences qui les bordent. Cette côte cesse brusquement sur une arête d'où l'on domine la vallée, occupée

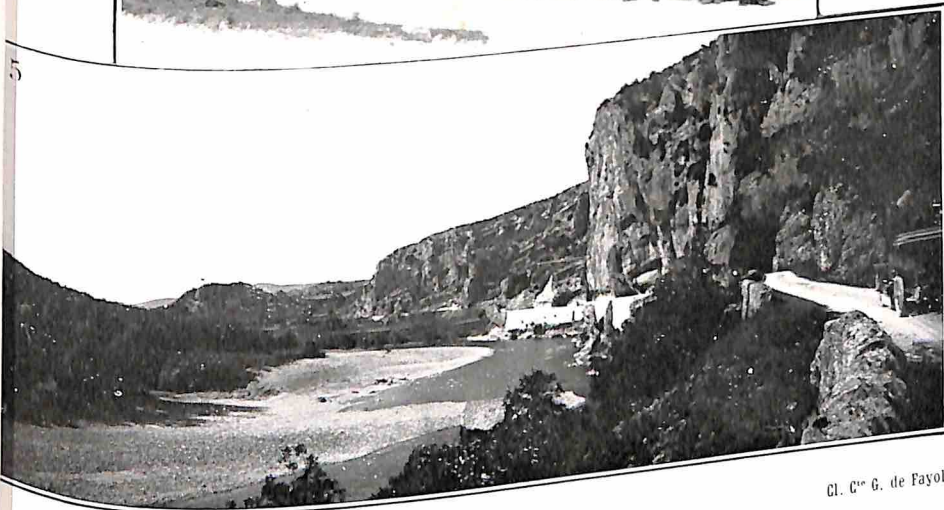
plus loin par Marvejols, présentement obstruée par une montagne étonnante, le Truc de Grèzes, que l'on prendrait pour un volcan, étant donné son profil rigoureusement triangulaire, si le rocher stratifié qui le couronne n'en attestait l'origine calcaire. Un village s'est étendu à l'abri de ce rocher. Le plein soleil de midi éclairait sans ombres ce tableau ; c'était éblouissant, irradiant, lancinant pour les yeux comme un paysage de Sicile. On tenta de prendre des photographies, mais décidément ce « truc » étant trop loin, et devenant trop exigü dans les appareils, on se contenta de prendre des groupes, autres « trucs » plus rapprochés et plus reconnaissables.

Pendant la longue descente, nous contournâmes la montagne qui, du côté nord, perd de sa régularité conique. La vallée de la Colane s'étend au-dessous de nous, et l'on aperçoit bientôt les tours et les remparts de Marvejols, une des villes Lozériennes ayant gardé le plus de caractère.

Le capitaine Merle s'en était pourtant « occupé » au XVI^e siècle ; mais Henri IV en avait relevé les ruines ; la richesse et ses conséquences dévastatrices l'avait oubliée aux époques suivantes ; les charretiers, colporteurs de fromage, objet mou, ne demandent pas aujourd'hui l'élargissement des portes, il s'en suit qu'une visite de quelques heures à Marvejols est une promenade suggestive à travers le passé, excursion fortement accentuée, du reste, par l'odeur qui règne, qui suinte, qui coule, qui absorbe, qui pénètre tout.

La ville s'étend sur une unique rue coupée par des voies transversales, tout cela étroit, sombre, bordé de vieux auvents, de toits surplombants, qui enferment comme dans une boîte l'odeur générique.

Aux deux bouts de la rue s'élèvent deux portes des plus pittoresques. C'était primitivement des entrées à tours jumelles couronnées de mâchicoulis ; mais, depuis, les habitants voisins ont, peu à peu, envahi la courtine débonnaire ; il en résulte un enchevêtrement de fenêtres délabrées, de toitures vermoulues, de tuyaux de gouttière, de replâtrages, d'étayages, qui grouillent, qui traînent, qui s'accrochent, charmant, c'est un morceau de concours pour une étude d'aquarelle. Et l'on se demande, en regardant cet ensemble comparable, par plus d'un point à certains côtés de notre Jumilhac, on se demande pourquoi la propreté est si fréquemment synonyme de laideur ; la corrélation n'en est pourtant pas fatale. Mais la propreté, apparente, de la maison-cube au crépi prétentieux, à la toiture spécifique, à la grille possessive, cache tant de rancœurs accumulées jointes à tant de vanité méprisante, qu'il n'y a pas place entre ces deux sentiments pour la simplicité du goût. De même, en général, des gens d'une certaine catégorie ne bâtissent que pour supposer le voisin vexé, comme ils le furent eux-mêmes, d'être dominés par une girouette. Et l'entrepreneur, qui ne rêve que d'en faire autant, suscite et entretient cette vanité par tous ses



Cl. G. de Fayolle.

Au Truc de Grèzes. 1. Les touristes. — 4. Les autos. — 2. Pont d'Arc (avant le bain).
3. Marvejols (porte du Soubeyran). — 5. Route en corniche du Pont d'Arc.

modèles de bazar et toutes ses connaissances de la mode, experte à allier le simulacre du luxe à l'économie prudente.

Sur la porte du sud, une inscription reconnaissante, très haut placée, se lit encore, péniblement ; mais avec une lorgnette, on y distingue :
« En 1586, j'ai été détruite de fond en comble par la cruauté des ennemis de la Ligue ; mais le roi très-auguste Henri IV, père de la patrie, ma (sic) relevée en 1601. »

Nous sommes en partie dans le Gévaudan, qui s'étendait de la Margeride à l'Aigoual. Cette contrée acquit une célébrité particulière, grâce à la fameuse « Bête du Gévaudan », animal réel, mais dont la légende s'empara. Ce fut seulement en 1765 que la maréchassée en débarrassa le pays. La gravure, la complainte, les récits, les fables en avaient fait un animal de l'Apocalypse. C'était un loup énorme, d'autant plus féroce et audacieux que toute une contrée fuyait devant lui. Sur une estampe de l'époque, on le désigne ainsi : *Figure de la bête nommée Hiène (sic !)* qui dévore les hommes et principalement les femmes et les enfants, leur arrache les mamelles, leur mange le cœur et le foye et leur arrache la tête !!

Comme on sent bien, dans cette description, l'influence de la littérature du moment ! car une hyène est un animal peureux, qui fuit sous le bâton et ne se nourrit, en hullulant comme les oiseaux de proie, que de charognes déterrées.

On déjeuna à l'Hôtel de la Paix, excellente dénomination dans une ville mise à sac par le farouche capitaine, et l'on y retrouva les pâtés de Villefort. Serait-ce une spécialité de la contrée ? En sortant de table, et traversant la rue, on se rendit au sourire obséquieux d'un marchand d'antiquité nous attirant dans son capharnaüm. Mais ses prétentions, américaines, nous ayant tous fait vite reculer, le sourire se changea en un rictus à croire que la fameuse bête, la « hiène » se dressait devant nous. Curieuse étude à faire sur l'influence d'un plat d'étain sur les muscles faciaux !

A deux heures, on sonna le départ, et l'on s'éloigna emportant encore, pendant quelque temps, l'odeur caractéristique de la ville, des fromages, des bêtes ou des hommes, dans nos pupilles olfactives ; il faudra l'air aseptique des plateaux d'Aubrac pour apaiser cette vibration.

La route abandonne peu à peu les calcaires de la Lozère et voici paraître les granits, et plus loin les basaltes ; nous approchons de l'Aveyron. Les sources deviennent fréquentes, avec leur matériel hospitalier fait d'une canule de bois d'où l'eau scintillante et froide déverse son filet qui déborde sur la route boueuse à travers les disjoints d'une auge en bois creusé. On côtoie quelques petits lacs. Les habitations cessent de se fier au soleil pour réchauffer l'intérieur par toutes les lézardes à travers le moellon calcaire disjointé, comme en Lozère dans les vallées. Ce sont maintenant les portes basses au lourd linteau grossièrement gravé d'une date lointaine, les fenêtres

rares, l'intérieur enfumé. En Lozère, si les causses sont le pôle, les vallées sont l'Espagne. En Aveyron, c'est l'existence dure, le feu toujours prêt à être allumé, le vêtement de laine noire sans répit, la barbe et les cheveux embroussaillés chez les hommes, l'ample cape dissimulant les femmes. C'est le pays générateur des rivières, pourvoyeur du versant de Gascogne et de la côte Méditerranéenne. C'est l'arène où viennent se briser tous les vents, ceux du midi Narbonnais ayant épuisé leur farandole sur les causses des Cévennes, ceux de la dune Bordelaise conservant encore leur rythme de bourrée Auvergnate, mais ayant abandonné depuis longtemps leurs effluves vinicoles.

A Marvejols, on n'était qu'à 700 mètres ; à Nasbinals, on est déjà à 1220, quand un raidillon brusque vous élève d'un bond à trente mètres au-dessus. A ce moment, on rencontre Ithier, tournant son moteur et ayant déjà mis à terre, pas à mal, espérons-le, plusieurs organes de sa voiture. Un bidon d'essence dans son réservoir assoiffé et tout se remet en ordre.

Encore quelques pentes bordées de touffes de hêtres de plus en plus clairsemées, quelques haies, quelques buissons, un dernier tronc effeuillé, nous sommes sur les plateaux d'Aubrac, dans l'immensité verte. A perte de vue s'étend le pâturage, sans une touffe, sans une motte, à peine ondulé, borné à l'horizon par quelques éminences mollement infléchies, qui le dominant de cent cinquante mètres à peine, mais qui suffisent pour obstruer la vision homogène au point que la perspective aérienne y devient presque insensible, il ne reste qu'un seul contact avec le reste de la contrée, c'est le ruban de la route que l'on voit, prolongeant sa trace sinueuse, on s'accroche à ce ruban comme au fil d'Ariane, craignant de le voir se briser. A droite, à gauche, l'étendue verte tachée très au loin par sont les vaches qui paissent, librement, sur une étendue de plus de cent kilomètres carrés. Ce vert sans limites, qui n'hypnotise pas leurs yeux glauques, finit par donner aux humains le vertige. On suit la route avec précaution, redoutant qu'une embardée ne vous fasse choir dans le précipice vert, alors qu'en réalité on pourrait bien impunément rouler sur la pâture. Pendant deux lieues on est là, dominant de la tête, fut-on à pied, la nappe d'herbe monotone. Le seul objet qui, de temps à autre, attire le regard est une colonne de basalte de six pieds de haut, fichée en terre, servant à indiquer la route lorsque la neige a étendu son matelas pour y dormir plusieurs mois dans l'hiver. Ce qu'était ce pays, au temps où, non frayé, il servait d'unique passage depuis les vallons de Marvejols jusqu'aux rives plus habitables du Lot, d'Espalion à Entraygue, on le suppose, et si l'on n'y pensait, les ruines de l'ancien monastère d'Aubrac seraient là pour en évoquer l'image. Il reste de la Domerie, c'était le nom du couvent, une belle tour de défense qui abritait les douze moines chevaliers, dont la fonction était d'escorter les voyageurs à travers la montagne, un clocher plus moderne et l'église, brutale et imposante construction Romane, qui se dresse à la

limite du plateau. On l'appelle église, ce dut être plutôt une vaste salle capitulaire, ou mieux encore, un hôpital, fondé en 1135 par un seigneur Flamand nommé Adalard. Et quand les tourbillons de neige dansaient leur cycle de mort sur l'immensité obscurcie par leur bacchanale, la cloche sonnait (*errantes revoca*, dit l'inscription), servant de guide aux voyageurs déroutés.

Aujourd'hui, la cloche est muette ; la vaste salle n'abrite plus que le culte modeste d'un village de quelques maisons, mais, à quelques centaines de mètres, s'est élevé un sanatorium au titre retentissant d'Hôtel Royal. Quelques arbres font par derrière un maigre rideau feuillagé. Ce sont peut-être les malades qui apportent chacun le leur. Etre malade en cet endroit !! On s'y soigne, on espère y guérir, c'est une occupation. Mais pour y séjourner, à l'état de santé, il faut, à notre avis, se trouver bien mal chez soi. L'endroit, paraît-il, est pourtant très fréquenté, notamment par des Parisiens. Il est vrai que l'usage du Métropolitain est un suscitant du désir des altitudes, et que, pour le Parisien, une étendue verte est chose si rare, que lorsqu'il en prend, il n'en a jamais trop ; et puis, au retour, il se console de son infériorité au-dessus du niveau de la mer en pensant et, bien plus, en disant avoir vécu si haut. Mais, quand même, pour « tenir » à une saison entière dans ce lieu, avec autant d'arbres que de convives, il faut avoir des ressources en soi-même, à moins que l'on en soit totalement dépourvu.

Ne quittons pas l'Aubrac sans dire un mot d'une figure légendaire, plus célèbre dans la région que tous les conquérants du monde, Ce fut Pierrounet, de son état cantonnier, mais une fois la journée finie, il devenait le guérisseur, en qui non seulement tout le pays avait foi, mais dont la renommée s'étendait jusqu'au delà des mers. Il habitait Nasbinals, où la plupart des maisons, auberges, cafés, abris, portent un écriteau « *gendre de Pierrounet, fils de Pierrounet, neveu de Pierrounet*, et vers sa demeure c'était une théorie constante d'infirmités. *Pierrounet*, et vers sa demeure c'était une théorie constante d'infirmités. d'éclopés, de paralysés ; toutes les lèpres, toutes les plaies, toutes les misères montaient à Nasbinals. Parfois il guérissait, lorsque son expérience de rebouteux s'accordait avec la maladie, souvent il soulageait. Il consolait toujours, même sans rien dire ni faire, car le malade apportait avec lui l'espérance. La médecine officielle ne le voyait pas d'un œil très favorable, mais comment entrer en lutte avec l'emballage de la croyance, la foi populaires ; et puis Pierrounet était bon prince, ou bon diable, et quand un confrère patenté venait, en s'en cachant, lui demander assistance pour un membre démis, en un tour de main Pierrounet rajustait le volage, sans lui donner un nom latin, et l'Esculape guéri le payait par le silence.

Encore quelques lieues de descente facile depuis les dernières crêtes du plateau. Nous pénétrons en Aveyron et bientôt nous sommes à Laguiole, la « capitale de la Montagne » dont St-Flour était le Paris. Au temps jadis, quelques-uns seulement y allaient une fois dans leur vie.

Il n'y a guère à voir, à Laguiole, que l'église merveilleusement située

au sommet de la ville sur un dyke volcanique d'où la vue s'étend, panoramique, sur toute l'Auvergne.

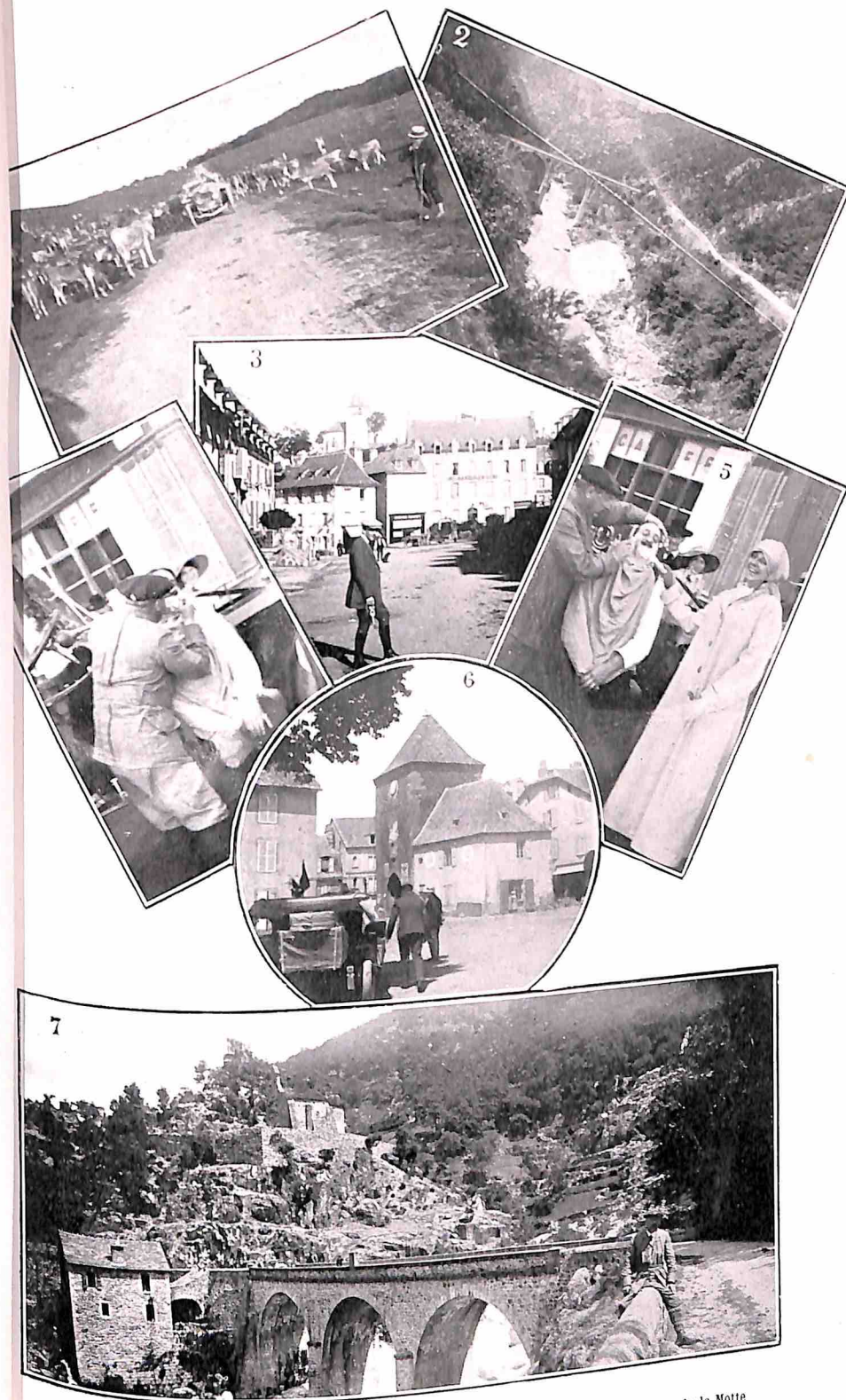
A l'intérieur, nous y avons remarqué des sculptures Louis XII intéressantes, quelques rétables et une « pieta » en bois peint rehaussé d'or, du xiv^e siècle, morceau très remarquable, et, par hasard, admirablement placé sous une nervure où lui arrive un fuseau de lumière, piquant à travers une ouverture dissimulée. Si, par malheur, il arrivait un jour qu'on « envitrinat » cette sculpture, elle garderait sa valeur mais perdrait tout son charme.

Dans la ville, rien... que des marchands de couteaux, très réputés, avec raison ; pas de monuments, mais un coin, un seul petit coin avec une maison à tourelles, portant à mi-hauteur, sur un corbeau de lave, une croix sculptée du xiv^e siècle, découpant sa silhouette sur une tranche de ciel. Au pied de l'habitation, serpente un escalier à marches de basalte dont les arêtes luisantes disparaissent aux brisures sous quelques touffes d'herbe. C'est un petit tableau solitaire et rude, confortable et mystique, tout à fait exceptionnel. Il suffit parfois de quelques détails mis à leur place pour synthétiser toute une contrée. Une bordure de cyprès courbés par le vent exprime, à elle seule, la Provence. Un fragment d'arcade trilobée en premier plan, sur un fond d'habitations rouges évoque, à lui seul, tout le Languedoc. Cette ruelle où l'on prie, à Laguiole, c'est toute l'âme de l'Aveyron.

A l'hôtel Régis était notre dernier diner (rien du banquet des Girondins). Sur la table, bien garnie, nous fûmes tout d'abord stupéfaits de constater la présence de Médocs, de Sauternes, mais nous sûmes bientôt que c'était une surprise généreuse offerte par le baron Journu. Un ban pour Journu ! Jusqu'ici nous n'avons pas voulu abuser de la patience du lecteur en énumérant les menus ; mais celui de l'hôtel Régis fut à tel point Bourbonnien qu'on ne peut se dispenser de le relater :

Potage perles du Nizam
Bouchées financières
Truites de la Selve, sauce mayonnaise
Filet de bœuf aux truffes
Gigot en chevreuil
Jambon d'York à la gelée
Petits pois à la Française
Poulets rôtis Cocotte
Salade de laitue
Croquebouche crème
Fouasse de Laguiole
Compotiers de fruits
Desserts variés
VINS
Corbières, Blanc des Cayrouses
Café, Liqueurs

Et il y avait, en plus, un buisson d'écrevisses !!
Au cours du repas, quelques chuchotements faisaient pressentir qu'il allait se passer quelque chose. Les dames s'inquiétaient, regardaient la porte. Contaut, un moment, disparaissait, puis Parant, puis M^{me} Faures, puis la marquise de Fayolle. Evidemment l'on conspirait.



Cl. C^o de la Motte

1. L'Aubrac et ses vaches. — 2. Pont de la Cadène. — 3. Laguiole (l'hôtel Régis).
4, 5. Au Mur-de-Barrez (la barbe d'Ithier). — 6. Mur-de-Barrez. — 7. Hermitage
Sainte-Marguerite.

Tout à coup le battant s'ouvrit, puis parut une espèce de détective barbu, qui fit faire silence, déclarant que depuis quinze cents kilomètres il suivait la caravane dans l'ombre en relatant tous les faits, tous les incidents, toutes les preuves, d'après lesquels il était certain qu'on avait à faire à une bande de cambrioleurs. Chacun eut son paquet, jusqu'à Gras-Dumas affectant l'obésité pour dissimuler la contrebande. Dans la violence du réquisitoire, la barbe noire se déplaça et l'on reconnut Contaut dont la fantaisie à la Sherlock-Holmès fut bruyamment couverte d'applaudissements. Après ce prologue, la porte s'ouvrit de nouveau et les dames, précédées par le tapin Parant, apportèrent au Président un immense fromage de Laguiole piqué de bougies et orné de figurines, extrêmement caricaturales, qu'on avait dénichées à Vals.

Puis un second cortège s'avança porteur d'une immense corbeille de fleurs coupées à l'adresse de la Présidente. C'était le digne couronnement de l'excursion : parfums de Provence, odeur de Marvejols, fantaisie carbonique de Vals, il ne manquait qu'un peu de dentelle du Puy pour que cela devint tout à fait le symbole du voyage, mais on ne pense pas à tout.

Un pareil dîner s'était prolongé fort tard, aussi était-il plus de dix heures lorsqu'on sortit pour aller envahir un petit café voisin.

Le bridge aussitôt de s'installer et le phonographe de bruire, ce qui valut une lutte homérique entre le marquis de Fayolle et l'appareil impavide. Après, ce furent quelques danses dans l'hôtel, sur quatre mètres carrés, dont il fallait déduire la superficie d'un piano et d'une table. Aussi la chorégraphie ne laissa pas d'être languissante, et, à minuit, tout s'apaisa ; l'hôtel, comme la ville, devinrent comparables, pour le silence, à ce qu'était le plateau d'Aubrac au temps des moines chevaliers.

Mardi 22 Juillet

Adieu à Laguiole sous le regard méprisant des marchands de courtois pour lesquels nous n'avions pas « *fourni* » étant nous-mêmes « *garnis* » depuis Mende. On descend en forêt, en admirant, au passage, le beau donjon de la Boissonnade, un peu avant le village de Sainte-Geneviève. Un pont, on franchit l'Argence, puis commence une descente vertigineuse qui va nous conduire au fond des gorges de la Truyère, remise du vertige qu'a dû lui donner, quelques lieues auparavant, le viaduc de Garabit. La route, négligeant de descendre au niveau du torrent, le franchit sur le pont de la Cadène, arche splendide de plus de cent mètres de haut ; puis, sur l'autre versant, on remonte la côte interminable au sommet de laquelle nous découvrons les tours énergiques de Mur-de-Barrez.

Sans avoir le pittoresque, à chaque pas, de Marvejols, Mur-de-Barrez contient des curiosités de premier ordre : La tour de la porte qu'on a

eu l'excellente idée de dégager plutôt que de la démolir ; une fort belle maison renaissance, dont les sculptures heurtées, sur la pierre dure, font des jeux d'ombres caractéristiques ; une église Romane très typique, possédant, comme objet d'art, une chaire xviii^e de toute beauté, et, comme intérêt archéologique, une clef de voûte formée d'une pierre tombale placée à l'envers, suspendant ainsi dans le vide un corps entier de chevalier. D'après certains détails du costume, et surtout le dispositif de la coiffure, ce « gisant » paraît être du xi^e siècle. C'est beaucoup plus tard, au xv^e, qu'on le plaça en clef sur une voûte d'arêtes dont on prolongea les nervures à travers la masse de façon à dégager le corps. C'est un exemple, pour ainsi dire, unique.

Après Mur-de-Barrez, nous descendons jusqu'à Raulhac, où nous prenons la route qui longe le flanc sud du Plomb du Cantal, route agréable, mais monotone, s'éclaircissant un peu quand elle passe devant le magnifique promontoire du Carlat, veuf de son château, dont il ne reste pas une pierre ; nous traversons Arpajon, passons au-dessus de la prairie sur un long viaduc ; des toits rouges, c'est Aurillac, où nous rangeons les voitures dans le vaste garage de l'hôtel Saint-Pierre. Où est le temps où, dès le faubourg de Saint-Georges, le Club se sentait en exploration, en découverte, hors les murs ? Maintenant, Aurillac n'est plus pour nous qu'un faubourg de Périgueux, n'en déplaise à Sylvestre II qui, tant pour l'âge que pour la hiérarchie paradisiaque, a le devoir d'incliner sa tiare devant l'auréole de Saint-Front.

Dans un rayon de deux cents kilomètres, nous sommes maintenant chez nous, Aurillac n'est qu'à 185 du café de notre Comédie, un tour de pneu !

Le déjeuner, dans la somptueuse et infiniment sculptée salle à manger de l'hôtel Saint-Pierre, fut terne. On ne faisait plus de projets. Au dessert, le Président se leva et, dans un langage aussi simple qu'ému, remercia l'assistance en faisant entrevoir que ces jours auraient des lendemains. Il annonça les grands prix d'honneur décernés par la Commission des Hôtels : à M. Saint-Bonnet, directeur de l'hôtel des Bains, à Vals, et M. Régis, propriétaire de l'hôtel Régis, à Laguiolle. Il dit un mot pour chacun, adressa un compliment à chacune, et les applaudissements nourris, quoique peu bruyants, lui exprimèrent notre reconnaissance. Faurès lui répondit sans emboucher le clairon sonore ; mais sur une flûte discrète, il exprima la pensée de tous. On se lève de table, on se serre la main, l'excursion est finie.

Il ne nous reste plus qu'à voir progressivement, dans le stéréoscope de notre mémoire, les volcans déchiquetés devenir montagnes ; les montagnes coteaux, et ceux-ci collines ; à réhabituer nos bronches aux altitudes basses, nos regards aux niveaux moyens, et, sous l'ombre de nos châtaigniers et de nos charmes, à évoquer la vision ensoleillée des pays aux halliers pâles, en l'honneur de la France si belle, la dentelure du chêne au fuseau de l'olivier.

Parmi les pages du manuscrit, nous avons trouvé la fantaisie suivante, égarée par l'auteur. Il nous l'a bien redemandée avec insistance, mais nous n'avons pas cru devoir satisfaire à ce désir, et nous la publions à la suite de son récit.

Nous espérons que l'auteur nous le pardonnera, et que le lecteur nous en saura gré, diverti par cette folie qui lui rappellera joyeusement les étapes de la randonnée.

ATTENTION AUX SOURCES !... Merci !

Revue Acépéenne express

EN UN PROLOGUE ET TROIS TABLEAUX



VALS-LES-BAINS (La Source intermittente)

PROLOGUE

LE PRÉSIDENT, LE PILOTE

Au Mont-Dore. La nuit, effet de neige ; sur la place, la lune profile de larges ombres qui viennent lécher la façade de l'établissement thermal. On entend au loin un ronflement qui se rapproche. Une lueur indécise d'abord, ensuite plus brillante éclaire les maisons. Puis une automobile débouche, phares allumés, et s'arrête.

Où sommes-nous ?

LE PRÉSIDENT

Sais pas. Plus haut que Tulle, depuis le temps qu'on monte !

LE PILOTE

— 71 —

LE PRÉSIDENT

Passez-moi la carte.

LE PILOTE

Voilà.

LE PRÉSIDENT

Vous me donnez une dame de pique, c'est la carte du Touring que je vous demande.

LE PILOTE

Ah ! je croyais qu'on allait faire un bridge.

LE PRÉSIDENT

Farceur, avec qui ? Mais je ne me trompe pas, voyez, cet établissement, cette véranda, c'est le Mont-Dore ! Il va falloir retourner.

LE PILOTE

Retournons.

(On entend des gémissements au fond de la place)

LE PRÉSIDENT

Ecoutez, il y a quelqu'un qui gémit par là.

LE PILOTE

Mais non, c'est le vent.

LE PRÉSIDENT

Mais si, mais si, j'entends comme qui sanglote, allons-y vite.

(Ils descendent de l'automobile, se dirigent vers l'angle obscur et trouvent une femme affalée sur les marches, versant des torrents de larmes.)

LE PRÉSIDENT

Mon Dieu, ma pauvre femme, que faites-vous là, sur cette neige, à cette heure, et dans cet état ?

LA FEMME *(déclamant avec lenteur)*

Oui, je pleure toujours ; mes larmes sont thermales.
En vain je me raidis pour en tarir le flux,
Mais je constate, hélas, mes efforts superflus.
Rien ne peut étancher mes glandes lacrymales.

LE PRÉSIDENT

Que vous est-il arrivé ?

LE PILOTE

Vous avez pelé des oignons ?

LA FEMME

Depuis des jours, des mois, des saisons, des années,
Mes pleurs ne cessent pas leur cours désespérant.
L'hiver, ils vont grossir les remous du torrent ;
Ils font, pendant l'été, mûrir les graminées.

LE PILOTE

Ce n'est pas une femme, c'est un château d'eau.

LE PRÉSIDENT

Voyons, ma pauvre, où habitez-vous ? Vous ne pouvez pas rester ainsi.

LA FEMME

Où j'ai vu la lumière, il faut que je demeure ;
La roche est mon berceau, la montagne est mon toit,
Je ne puis les quitter, il faut que cela soit,
Et que toujours, toujours, sans nul arrêt, je pleure !

LE PRÉSIDENT

Comment vous nommez-vous donc ?

LA FEMME

L'ignorez-vous ? Je suis la source du Mont-Dore ;
Fille de ces grands monts, dont je tiens ma chaleur,
Et que j'aime ! Leur vue apaise ma douleur.
Lorsqu'au soleil levant leur coupole se dore !

LE PRÉSIDENT

Ah ! vous êtes la source ! Compliments ! Je vois que vous pouvez
vous passer de nos soins. Mais s'il vous était agréable, une fois par
hasard, de vous reposer de vos larmes en voyant du pays, nous
sommes là, disposez de nous.

LE PILOTE (à voix basse au Président)

Y pensez-vous !

LE PRÉSIDENT (à voix basse)

Pourquoi pas ?

LE PILOTE

Elle va tout salir, elle va mouiller le carbure !

LE PRÉSIDENT (autoritaire)

J'ai dit.

LE PILOTE (à part)

Il est bon, mais faible.

LA SOURCE

Non, monsieur, merci de votre proposition ; mais que deviendraient
mes malades ?

LE PRÉSIDENT

Baste ! Les médecins vous les entretiendront ; je vous promets
qu'aucun ne s'avisera de les guérir en votre absence.

LA SOURCE

Mais si je m'éloigne, quel scandale !

LE PRÉSIDENT

Ah ! si l'on réfléchit toujours aux conséquences ! Alors, c'est
entendu.

LA SOURCE (plus faiblement)

Je ne sais si....

LE PRÉSIDENT

Ithier ! un tour de manivelle.

LE PILOTE (Ithier Horric de La Motte)

Quand je le disais ! Il est bien bon, mais par trop faible. Ah !...

C'est une tache Horric, non, je veux horrible,
Que d'être à piloter un compagnon sensible
S'apitoyant sur tout ; si je ne le retiens,
Bientôt il finira par ramasser les chiens !

(Coup de trompe, la voiture s'ébranle, et le trio disparaît dans la nuit).

1^{er} TABLEAU

Au Gerbier de Jonc. Plein jour. Tables dressées. Groupes de touristes qui vont et viennent, dont les voitures sont alignées sur la route.

LES TOURISTES (en chœur)

Nous sommes les joyeux touristes,
Qu'on voit partout, à pied, en car,
En auto, sur toutes les pistes,
Du Mézenc au Gaurisankar.

Il n'est pas un endroit qu'ignorent
Nos souliers et nos alpenstocks.
Et tous les bons hôtels s'honorent
De nous verser, fort cher, des bocks !

LES FEMMES

Et nous suivons, très haletantes,
Sans souci d'aucun falbala,
Toujours exactes et contentes,
De peur qu'on ne nous plante là.

ENSEMBLE

Car la vie ici bas n'est qu'une randonnée
Le sport est roi.
C'est pour marcher, courir, qu'elle nous fut donnée ;
C'est notre loi.

Une automobile monte allègrement la côte. Trompes, krak-forts et sirènes, le Président s'arrête au pied du Gerbier et fait descendre la Source voyageuse, pendant qu'Ithier-pilote déploie le fanion d'or.

LE PRÉSIDENT

Mes chers camarades, faites place, attention ! Un ban thermal en l'honneur de la Source du Mont-Dore que j'amène parmi vous. Elle va, pendant quelques jours, être des nôtres. Comportez-vous galamment. (*A la source*) Mais, avant tout, Madame, je dois ici vous présenter à une collègue, un peu froide au premier abord, je vous en prévient,

mais charmante, c'est la Source de la Loire. Entre vous deux, je ne doute pas que l'union se fasse et qu'une aimable tiédeur en soit le résultat. (*Il sort chercher la Loire*).

LE CHŒUR DES TOURISTES

Ah que ces propos sont touchants !
Unir deux sources en ces lieux,
Vraiment on ne peut trouver mieux ;
Tambours, battez aux champs.

(*Le Président revient amenant la Loire par la main*)

LA LOIRE

Oh ! ma sœur, acceptez de moi cette accolade,
Et ne craignez pas ma froideur,
Elle n'est qu'apparente, et, très chère Dryade,
J'aspire après votre candeur.

LA SOURCE DU MONT DORE

Chère sœur, en ma roche obscure et solitaire,
Je pleure et guéris les humains ;
Mais transportés par vous ils découvrent la terre,
Venez, prenons-nous par les mains.

ENSEMBLE

En enlacement
Demeurons, ma sœur,
De ce frôlement
Goûtons la douceur
Mêlons nos murmures,
Et sous les ramures
Faisons la capture
Des ruisseaux jaseurs.

(*Paraît un homme à figure rasée autant que rusée, un bâton à la main, l'air rogue, cherchant à placer son mot*).

LE PRÉSIDENT

Qu'est-ce que vous voulez ?

L'HOMME

Ce que je veux ? Faire valoir mon droit ! Vous êtes tous là à dire ou à chanter des choses, ça ne me regarde pas ; mais vous êtes sur mon terrain, et tous ces autres là-bas qui grimpent, marchent sur mon bien. Si vous croyez que ça se passera comme ça. Il faut me payer dix sous par personne, ou bien bonsoir.

LE PRÉSIDENT (*aux Sources*)

Pardon, Mesdames, de l'incident, ça ne va pas traîner. (*A l'homme*)
dix sous : Allez-donc voir là-haut si j'y suis, et pour y monter, donnez-
vous dix sous à vous-même.

L'HOMME

Ah voilà bien ! Pardieu, gageons
Qu' vous n' savez pas comment qu'on m' nomme.
En tous cas, je n'suis pas votre homme,
Car je suis l'homm' du Gerbier d' Jonc !

V'la-t-y pas un' chos' peu commune.
Qu'y ait tant d' gens, des fous, ma foi,
Montant là-haut pour r'garder quoi ?
Comm' qui dirait d' plus près la lune !

Si vous y t'nez, payez dix sous,
Ou bien, pour vous envoyer paître
Ailleurs, voici l' garde-champêtre.
Il a sa plaque et n'est pas saouûl !

Car, tout ça, c'est mon bien, ma terre,
C'est mes cailloux qu' vous déplacez,
Qu' vous piétinez ; j'en ai-z assez,
Et puis de quoi ? vous m' f'rez pas taire !

LE CHŒUR DES TOURISTES (*à distance, en sourdine*)

Si tu veux faire mon bonheur
Laisse-nous monter sur ta gerbe,
Ah ! laisse-nous, cher sermonneur,
Y recueillir, pour toi, de l'herbe.

L'HOMME

Que j' sois beaudet, âne ou pigeon,
Moi j' vous dit zut, y a pas d' réplique ;
Et puis ! eh ! — Viv' la République !
Car je suis l'homm' du Gerbier d' Jonc.

LE CHŒUR (*s'approchant, en force*)

Afin d'éviter un malheur,
Vas-y, là-haut, et tais ton verbe ;
Monte au Gerbier, vieux querelleur,
Y brouter toi-même ton herbe !

(On l'entoure, on le pousse, on le met à la porte)

(*Entre une vieille femme, très propre, coiffure du Velay, tablier de
soie noire, portant son métier de dentelles*).

LA DENTELLIÈRE

Mesdames, Messieurs, vous ne voulez pas m'acheter quelque chose ?

LE PRÉSIDENT

Que vendez-vous ?

LA DENTELLIÈRE

De la dentelle au fuseau. J'en ai pour tous les prix, toutes les tailles,
tous les âges (*montrant les Sources*) voyez comme cela ferait bien sur
ces dames.

LE PRÉSIDENT

Oh ces dames ! elles passeraient à travers ! Vous ne savez pas
comme elles sont fines.

LA DENTELLIÈRE

N'importe, monsieur, ne me laissez pas partir ainsi sans me faire
gagner ma petite journée.

En tricotant mon fuseau
Le fil roule, roule, roule,
Et les galants damoiseaux
Viennent l'acheter en foule.
C'est un cadeau pour les belles,
Un appas pour les rebelles.
Le filet de mes dentelles
Capte ces jolis oiseaux.

LE CHŒUR

Tic et tac et tic et tac,
La résille
Se tortille,
Tic et tac et tic et tac
Apprêtez vos ciseaux.

Sous mes doigts articulés,
Le buis mêle, mêle, mêle
Nœuds, dessins, fonds étoilés,
Reproduisant le modèle.
C'est le réseau d'Ariane
Grimpant comme une liane
Sur un corps de Castellane.
Achetez-m'en, vous voulez ?

LE CHŒUR

Tic et tac et tic et tac,
Mais la douane
Le condamne ;
Tic et tac et tic et tac,
Vous voilà signalés !

ITHIER *accourt effaré*

Président, président, alerte, ils sont là !

LE PRÉSIDENT

Qui, ils ?

ITHIER

Les médecins du Mont-Dore ! Ils courent à notre poursuite ! Les entendez-vous, ronflant sur la côte. Ah ! nous sommes bien !

LE PRÉSIDENT

Allons donc, ils n'ont que des vieux tacots ; avant qu'ils soient tous en panne au dernier raidillon, nous aurons le temps de nous mettre à l'abri de leurs ordonnances. En voiture, messieurs ! (*A la Loire*) et vous, ne nous suivez-vous pas ? Voyez (*montrant la Source du Mont-Dore*), madame vous en prie.

LA LOIRE

Que va-t-on dire à Nantes ?

ITHIER

Ça mettra les sardines à sec.

LE PRÉSIDENT

On ne les en pêchera que mieux. Allons, et du train !

LES TOURISTES *en chœur*

Ah ! l'aventure est impayable.
Voyez, là-bas, nous attaquant,
Tout ce cortège pitoyable
Fichons, fichons, fichons le camp.

(*Rideau*)

2^e TABLEAU

Au Casino de Vals. Grande soirée dans le parc. Lanternes vénitiennes, ballons, bordures en fleurs électriques. Groupes variés de baigneurs autour du kiosque.

CHEUR DES BAIGNEURS

Ah ! quel plaisir toujours nouveau
D'être en cet endroit délectable,
A ne rien faire qu'être à table
Ou dormir ou boire de l'eau.

Dans cette gorge volcanique
Le temps se passe nonchalant,
Mais, à défaut de stimulant,
On a l'acide carbonique.

Ah ! quel plaisir, en vérité,
De voir passer tant de bouteilles
Vierges du jus nocif des treilles,
Et qui nous rendent la santé.

LE SYNDICAT D'INITIATIVE

C'est nous les initiateurs,
Les syndiqués, les tentateurs.
Grâce à notre influence active,
On s'initie et l'on arrive,
Nous sommes l'initiative.

ENSEMBLE

Buvons, buvons tous à foison,
Sans nous occuper des sceptiques
Quand ils deviendront arthritiques,
Ils sauront nous donner raison.

(*Entrée bruyante du Président, des deux Sources, du pilote et des touristes*)

LE PRÉSIDENT (*aux deux Sources*)

Mesdames, vous voici à Vals, dans un endroit où vous allez vous trouver en famille. Ne vous préoccupez pas des poursuites dont vous êtes l'objet. Nous sommes là, pour vous défendre. Et, du reste, nous serons plus en nombre, car voici venir le cortège de vos sœurs cadettes qui viennent vous rendre hommage. — Messieurs, faites place.

(Les baigneurs et les touristes se reculent à droite et à gauche. Entrée des Sources de Vals se tenant par la main en dansant une farandole), TABLEAU.

BALLET

LES BAIGNEURS ET LES TOURISTES *(en chœur)*

Ah ! quelle soirée admirable,
C'est bien plus beau qu'à l'opéra.
D'abord, on joue au baccara.
Et puis l'air est plus respirable.

La musique est un doux flon flon,
Et, par bonheur, pas interlope ;
C'est beaucoup mieux que Pénélope.
Et puis surtout pas aussi long.

Ce ballet de sources gazeuses
Est plus léger que chez Astruc,
Les décors sont frais et sans truc,
Et puis l'on n'a pas les ouvreuses.

Valse de Vals

Dansons, chantons, jouons, buvons.
Sources de Vals aux bulles claires,
Formez des groupes circulaires.
Sautez, envolez-vous, stellaires,
Comme des bulles de savon.

FIN DU BALLET

(Arrivée d'un Garde champêtre)

LE GARDE CHAMPÊTRE

Salut à la compagnie ! Lequel d'entre vous, messieurs et dames,
s'appelle le Président ?

C'est moi.

LE PRÉSIDENT

LE GARDE CHAMPÊTRE

J'ai ordre de verbaliser sur vous comme prévenu conjointement, consécutivement et par acte péremptoire, de rapt, capture, violence nocturne, et cor.... *(il cherche)*.

ITHIER

— ollaire ?

LE GARDE CHAMPÊTRE

Non. Cor.....

LE PRÉSIDENT

— régidor ?

LE GARDE CHAMPÊTRE

Non. Cor.....

TOUTES LES SOURCES DE VALS A LA FOIS

— nichons !

LE GARDE CHAMPÊTRE

(Il esquisse un sourire, mais se reprend, et s'adressant au Président) :

N'aggravez pas votre cas en laissant insulter l'autorité par des personnes d'un sexe que je ne veux pas nommer, intempestif, prédominant et subcomminatoire.

LE PRÉSIDENT

Nous disions donc, cor.... ?

LE GARDE CHAMPÊTRE

Corbleu ! j'ai trouvé : corruption de fonctionnaire. Sans compter les dé-pré-da-tions de terrains appartenant à d'honnêtes électeurs de la République.

LE PRÉSIDENT

Et puis, après ? Mais vous savez, si c'est une blague, elle n'est pas drôle. Si ça n'en est pas une, c'est trop long. Allez au fait.

LE GARDE CHAMPÊTRE

J'ai ordre de vous empêcher de sortir d'ici jusqu'à ce qu'arrive le cor....

ITHIER

— rosif ?

LE GARDE CHAMPÊTRE

Non. Le cor....

— puscule ?

LE PRÉSIDENT

LE GARDE CHAMPÊTRE (*froissé*)

Eh dites donc ?... Non ! Le corps médical, auquel, subsidiairement et intrinsèquement, vous avez volé une source. Il faudra la rendre, itérativement, et aussi payer vos dé-pré-da-tions sur l'herbe d'un « écitoyen » sus-nommé.

LE CHŒUR (*en sourdine*)

Si tu veux faire mon bonheur,
Garde champêtre,
Vas-t'en paître,
Ou bientôt....

(*On le bouscule, sa moustache tombe, on reconnaît l'homme du Gerbier de Jonc.*)

Grand ensemble

LES TOURISTES

C'est lui !

LE PRÉSIDENT (*à Ithier*)

C'est lui !

LES BAIGNEURS

Qui ça ?

TOUS

(*forte*) le traître !
C'est l'homme du Gerbier de Jonc.

LES TOURISTES

Il va

LE PRÉSIDENT

bientôt,

ITHIER

par nous,

TOUS

(*forte*) connaître
Le sûr châtement d'un plongeon.

(*fortissimo*)

Ah ! c'est la justice immanente,
Envoyons-le dans le torrent,

Et que dans une anse stagnante
Il fonce en macchabée errant.

(*On le fait disparaître*)

LE PRÉSIDENT (*aux Sources*)

Mesdames, de nouveau, pardon de cet incident. N'avez nulle inquiétude ; mais, par prudence, quittons ces lieux de délices. Nous avons de l'avance, allons aux Vans.

LES SOURCES DE VALS (*très émerillonnées*)

Et nous, et nous, et nous ?

LE PRÉSIDENT

Vous aussi, toutes !

ITHIER (*à part*)

Ah ! qu'il est bon, mais qu'il est faible !

LE SYNDICAT D'INITIATIVE (*s'avançant*)

Pardon, mais....

LE PRÉSIDENT

Vous creuserez d'autres trous et vous y mettrez des syphons d'eau de Seltz. Allons, en route !

(*Départ agité, quand tout à coup on entend au fond du parc un bruit inaccoutumé. Arrêt général. Tout le monde écoute. C'est la Source intermittente de Vals qui commence à sourdre dans sa vasque.*)

TOUS (*à voix basse*)

Qu'est cela ?

(*La Source chante doucement au loin*)

Je suis la source intermittente,
Comme le bonheur ici-bas,
J'arrive au sol quand il me tente,
Autrement l'on ne me voit pas.

Je suis comme Jean de Nivelle,
Qui craignait les lazzis moqueurs.
Je ne viens pas quand on m'appelle,
Faisant ainsi que bien des cœurs.

(*Le rideau baisse lentement*)

3^e et dernier TABLEAU

Aux Vans. Un banquet dans la grande salle d'un hôtel.
A la table d'honneur, le Président, entouré des deux
Sources, et, à la suite, les touristes entremêlés avec les
danseuses de Vals.

CHŒUR GÉNÉRAL

Amis, la vie a des surprises !
Hier nous connûmes les traîtrises,
Mais aujourd'hui, dans ce canton,
Moquons-nous du qu'en dira-t-on.

LE PRÉSIDENT

Mesdames, ici liberté complète ! Notre interlocutoire du Gerbier ne réfléchit même plus aux vicissitudes de la verbalisation. Ceux qui nous poursuivent ont perdu notre piste. Donc, à la joie. Voici le dessert ; qu'une coupe de champagne vienne humecter vos lèvres jamais contaminées. Je lève mon vidrecome en l'honneur de vous toutes, Sources de plaisir, Sources de volupté, Sources d'amour et Sources d'allégresse. Bientôt vous irez rejoindre vos galeries souterraines ; pensez à nous dans leurs mystères, comme nous penserons à vos charmes, lorsque nous aurons rejoint notre Aquitaine.

TOUS

Ah ! ah ! bravo, très bien.

LE PRÉSIDENT

Mais je ne vois plus mon pilote Ithier ?

QUELQUES-UNS

Nous l'avons vu partir en avant, comme un fou, projetant les pneus à la volée.

LE PRÉSIDENT

C'est étrange ; enfin il saura bien se retrouver, Pour le moment, il faut une chanson ! Qui demande la parole ?

LE NOTAIRE D'INITIATIVE

Moi, si vous voulez bien.

TOUS

Ah ! ah ! comment donc, charmant !

CHANSON DU NOTAIRE D'INITIATIVE

L'oiseau captif a l'espérance ;
La truite, enfermée au Pont d'Arc,
Une huitre même, dans son parc,
Osent prévoir la délivrance.
Le plus infime invertébré
Rêve d'être un jour délivré !

Mais un notaire,
Par caractère,
Est, dans son état journalier,
Plus tenu qu'aucun prisonnier.
Que ne puis-je m'enfuir, ainsi que fit Latude,
De mon étude !

Les Dieux avaient, dans leur Olympe,
Quelques vacances à goûter,
Quand des humaines, sans compter,
Ils venaient dégraffer la guimpe.
Neptune même, au fond des eaux,
Pouvait monter sous les roseaux !

Mais un notaire,
Exil sur terre,
Ne connaît pas ces incidents
Faits pour les Dieux, non pour ses dents.
Aussi s'enferme-t-il, courbé par l'habitude,
(avec le chœur) Dans son étude.

Les princes, vivant dans leur Louvre,
Avaient des moments d'abandon,
A minuit, jetant l'édredon,
Ils se glissaient — Toc !... Allons !... ouvre !...
Et plus royal, faisant pan ! pan !
Louis réveillait la Montespan.

Mais un notaire,
Gent solitaire,
Victime du sort ombrageux,
Ignore ces nocturnes jeux.
Clos dans les quatre murs que le mois dénué,
(avec le chœur) De son étude.

Pourtant un jour, oh ! quel prodige,
Il crut voir arriver en flot
Des gens vivants, tout un ballot,
De femmes devant lui ! Vertige !
Formes aux contours captivants.
C'est l'Eden, ce n'est plus les Vans !
Et le notaire
Se déterre.

Il retrouve ses anciens jours,
Ses heures de ris et d'amours,
Et jetant loin le froc, il change d'attitude.
(vac le chœur) Adieu l'étude !

(La porte s'ouvre, Ibier paraît faisant passer devant lui un vieil homme barbu).

ITHIER
Me voilà !

LE PRÉSIDENT
Que signifie cette fugue ?

ITHIER
Moi aussi j'ai voulu avoir ma source, et je suis monté sur les plateaux. Je n'ai pu trouver ce que je cherchais, mais j'ai rencontré le Lot et je vous l'amène.

LE PRÉSIDENT
Il pilote le Lot !

QUELQUES DANSEUSES
C'est gentil, ça, c'est des vers, ça rime !

LE PRÉSIDENT
Messieurs, un ban pour le vieux Lot, fils d'Haran, onzième descendant de Noé ! *(au Lot)* Allons, mon vieux, mets ce champagne dans ton eau, et chante-nous quelque chose.

LE LOT
Mes bons messieurs, que voulez-vous que je vous chante ? Je suis si vieux, si cassé... Enfin, si cela peut vous plaire, voici une complainte que je murmure là-haut, parfois, à mes bergers.

COMPLAINTÉ

(Sur l'air Périgourdin : Per divertî lo zen)

Quand viendront jusqu'à vous,
Après la giboulée,
Montant de la vallée,
De frais parfums de houx,
C'est le printemps qui lance
Ses effluves ambrés ;
Et, sortant en silence
De votre somnolence,
Vous vous éveillerez !

Puis quand, au soleil d'or,
Mûrira la pâture,
Vos troupeaux, en clôture,
Se répandront encor ;
Et, couchés sous vos toiles
Aux cordages serrés,
Gardés par les étoiles,
Et la lune sans voiles,
La nuit, vous chanterez !

Mais aux premiers accents
De la bise automnale
Qui sonne le finale
Des étés vieillissants,
Subissant la coutume,
Vos troupeaux concentrés
S'en iront sous la brume,
Alors, sans amertume,
Vous m'abandonnez !

Et puis, quand, à l'hiver,
La moite chevauchée
Aura fait sa jonchée
Sur tout ce qui fut vert,
Sommeillant sous vos chaumes,
Emus, vous entendrez
Gémir comme des psaumes
Venant des blancs royaumes,
Et vous vous souviendrez !!...

(Emotion générale, on entoure le Lot et lui fait un succès)

ITHIER
C'est poétique, mais triste ! *(aux danseuses qui s'essuient les yeux)* Ne pleurez pas tant que ça, mes petites bichettes ; ce n'est peut-être pas arrivé !

(Rumeurs au dehors, coups violents sur la porte. Elle se brise. Irruption des médecins dans la salle).

LES MÉDECINS DU MONT-DORE

Les voilà ! les voilà !

LE PRÉSIDENT *(très digne)*

Messieurs, que voulez-vous ?

LES MÉDECINS (*hurlant*)

Voleur, apache, vampire, satyre.

LE PRÉSIDENT

Messieurs !....

LES MÉDECINS

Homéopathe !

LE PRÉSIDENT

Oh ! pas d'injures, écoutez-moi.

LES MÉDECINS

Non, non, non.

LE PRÉSIDENT

Dites au moins ce que vous voulez.

LES MÉDECINS (*sur les lampions*)

Rendez-nous — notre Source ; rendez-nous — notre Source.

LE PRÉSIDENT

Je vous la rendrai, croyez-en ma parole, à condition pourtant que chacune d'elles y consente et que vous me promettiez qu'elles n'auront rien à craindre de vous.

LES MÉDECINS (*furieux, avec des cris de bêtes enragées*)

Ah ! hein ! hum ! non ! non ! (*ils se disposent à faire l'assaut*).

LE PRÉSIDENT (*tonitruant*)

Ah c'est comme cela ! Eh bien, je vous le dis : La Source du Mont-Dore est parmi toutes celles qui sont là devant vous. Regardez-les.... sans analyse ! — Je ne vous rendrai la vôtre que si vous la désignez. Il ne tient qu'à vous de la reposséder. — Sachez la découvrir.

(*Les médecins stupéfaits, se regardent, hésitent et finalement restent coi*).

LES TOURISTES (*à voix basse*)

Ce Président est Salomon,
Cujas, Lycurgue, c'est un Sage ;
On sent passer dans ce sermon
Comme un souffle d'aréopage.

LE PRÉSIDENT

Vous vous taisez ! Je ne sais qui m'empêche..... ! Hein ! voyez-vous si je vous donnais la Loire à la place de votre naïade ? Qu'en

serait-il de votre science ? Mais je suis généreux. Votre source, la voilà, à peine rafraîchie après quelques heures de liberté. Et maintenant, Messieurs, quittez cette mine renfrognée, nous ne sommes pas malades, et prenez la chose en gens d'esprit. Remplissons les coupes et qu'il ne reste, de tout ceci, que le souvenir joyeux d'une folle équipée.

Attention désormais aux Sources — et merci !!

(*Les danseuses de Vals ont développé des guirlandes et forment une pyramide couronnée par la Loire et la Source du Mont-Dore, prenant des poses aux côtés du Président qui agite son fanion. Feux de bengale. Le notaire embrasse le Lot. Les touristes et les médecins mêlés au premier plan, droite et gauche, chantent en chœur*).

Fêtons, fêtons cette journée,
Sait-on jamais le lendemain ?
Et terminons la randonnée,
Amis, en nous serrant la main.

ITHIER (*s'avançant*)

Mon cher public,
Je suis Horric.
Applaudissez, je vous en prie,
Ah soyez chic,
Car notre tic
Est d'adorer la flatterie !
Couic !

Reprise de l'ensemble. Tableau final)

(RIDEAU).

F. DE LA TOMBELLE.

